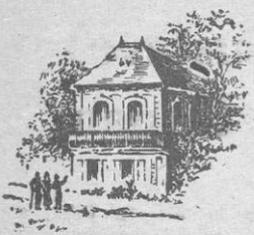


**LES AMIS
DE FLAUBERT**

BULLETIN N° 10

PER 59 (10) m

H035000



LES AMIS DE FLAUBERT

SOMMAIRE

- 1. — L'Elève Gustave Flaubert au Collège Royal de Rouen Pierre Labracherie
- 2. — A propos de Louise Colet Maurice Haloche
- 3. — Yonville l'Abbaye est-il Forges ? Gaston Bosquet
- 4. — Flaubert en Angleterre Denys Val Baker
- 5. — Présence de la France en Orient Marcel Boudet
- 6. — Le labeur exemplaire d'un grand Artiste Gabriel Reuillard
- 7. — Louise Colet plagia-t-elle Lamartine sans le savoir ? Gabriel Reuillard
- 8. — Le Concours Littéraire Bovary. — Les Manuscrits Flaubert à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris. — La Vente des Manuscrits Flaubert.

Correspondance de Gustave Flaubert :
 — à un correspondant inconnu ;
 — à M^{me} Braille (suite).

Dans le Sillage du Centenaire. Regrettable présentation littéraire.

En marge du Centenaire de Madame Bovary. Articles et chroniques.

Comptes rendus Littéraires. Journaux et Revues qui veulent bien parler de notre Société.

Autour de Flaubert et de son œuvre. — Gustave Flaubert jugé par les Goncourt. — Flaubert confirme. — Autour d'un portrait de Gustave Flaubert.

La Vie de notre Société. — Conférence de M^{me} Magné de Lalonde. — L'Exposition du Centenaire. — Conférence de M. Robert Eude sur le procès Bovary. — Conférence de M^e Pierre Macqueron sur le Centenaire du procès Bovary.

Bibliographie.

L'Élève Flaubert (Gustave) au Collège Royal de Rouen ⁽¹⁾

Le Lycée de Rouen, ancien collège de Jésuites, fondé en 1631, a grande allure avec sa cour d'honneur d'une pureté classique, sa chapelle et ses bâtiments d'une sobre grandeur. Au cours des années, les rapports d'inspection n'ont pas manqué de lui apporter d'académiques hommages. « Le public et les familles », déclare un inspecteur d'Académie, s'intéressent à sa prospérité. Les habitants de Rouen tiennent d'autant plus à cet établissement qu'il est le plus beau fleuron universitaire de cette ville.

« Le Lycée, écrit un autre, est situé dans une des parties les plus saines de la ville. Les cours de récréation sont au levant, elles se succèdent du Midi au Nord et s'élèvent en terrasses. Elles sont balayées par un courant d'air très salubre ».

On sait que toutes ces séductions ne suffirent point à apprivoiser l'élève Gustave Flaubert qui n'a point ménagé ses anathèmes au vieil établissement, devenu pour lui une gehenne de laideur et de bêtise à laquelle il se sentait parfaitement étranger.

Lorsqu'en 1832 Flaubert fait ses débuts dans la classe de huitième du Lycée, devenu « Collège royal », celui-ci vibre encore au souvenir de la grande révolte de l'année précédente. Au mois de mars 1831, en effet, M. Faucon, le proviseur, signalait au recteur « l'acte d'insubordination » du jeune Clouet qui s'était montré comme « chef et principal agent d'une espèce de complot tendant à compromettre gravement l'ordre ». L'élève Clouet et quatre ou cinq de ses camarades avaient refusé à l'aumônier de se confesser. Clouet maintint son attitude devant le proviseur qui déclara ne pouvoir le garder au Collège jusqu'à ce que le Ministre ait statué sur cette affaire. Par représailles, les élèves de première conspuèrent l'ecclésiastique aux cris répétés de « A bas l'aumônier ! ».

Ce n'était qu'un début. Quelques jours après, des désordres éclatèrent dans la classe d'anglais de quatrième, puis les élèves témoignèrent leur hostilité au professeur de philosophie, l'abbé Denize, en le chahutant copieusement. L'administration ayant prononcé le renvoi des coupables, les internes dînant au réfectoire accueillirent le censeur par des sifflets et des trépignements et l'accusèrent d'avoir frappé deux élèves de quatrième.

« Je m'élançais au réfectoire » écrit le proviseur dans une narration dramatique au recteur, « ma présence suffit pour apaiser le tumulte ; il a recommencé hier soir. Je fis comme la veille et le calme se rétablit aussi à l'instant. Ce soir, M. le Censeur me désigne un élève lançant un œuf sur lui. C'est celui que M. le Censeur a maltraité. Il sera remis à sa famille ».

La rébellion n'en diminua pas d'autant, bien au contraire ! Le 6 mars, les élèves externes de la classe de quatrième s'engagèrent, sur

(1) Cette étude a été faite avec les documents qui se trouvent à la Direction des Archives de France, 60, rue des Francs-Bourgeois, Paris-3^e, sous la cote F 17 80.

l'honneur, à faire rentrer de gré ou de force leurs camarades exclus, jurant de se faire exclure tous plutôt que de céder ! Le lendemain matin, en effet, externes et internes refusèrent de se rendre en classe et commencèrent à se barricader dans un dortoir. Voici le proviseur en alerte et dans les transes !

« Après avoir prié deux professeurs » écrit-il « de se rendre en courant chez M. le Recteur, j'y vole et j'arrive à temps pour empêcher ce malheur. Je suis resté près de trois heures au milieu des grands. Aussi n'ont-ils rien fait que d'inutiles efforts pendant que les moyens, s'étant barricadés dans le quatrième dortoir, ont fini par y briser tout. Le recteur, arrivé sur les lieux, fut impuissant à conjurer les hurlements des collégiens, que ponctuait le fracas aînés des carreaux et des vitres de l'établissement volant en éclats. Les insurgés entreprirent de bombarder avec des projectiles variés la salle des délibérations où le Conseil Académique siégeait sans désespérer. Il dut faire appel à la Garde Nationale et aux pompiers qui placèrent des détachements à la porte des dortoirs. Enfin, après avoir consenti à parlementer, les mutins quittèrent leurs retranchements. Le 10 mars, le Lycée fut temporairement licencié ».

Le sang de Flaubert dut bouillir pour n'avoir pas participé à l'insurrection. Les récits qu'en faisaient ses aînés s'accordaient trop bien avec son tempérament de collégien révolté pour ne pas frapper son imagination. Il s'inspirera plus tard de ces temps héroïques et en particulier du serment spartiate des élèves de quatrième se solidarissant avec leurs camarades exclus. Beau geste romantique, estimait-il, où la révolte, alliée au désespoir, s'accordait bien aux sentiments qui agitaient sa génération. Romantique, on l'était éperdument au Collège de Rouen. On lisait des romans, on portait un poignard dans sa poche, on venait en classe avec des cravates étonnantes, on récitait des vers d'*Hernani*. « On n'était pas seulement » dira Flaubert « troubadour insurrectionnel et oriental. On était avant tout artiste ».

Drapé dans le manteau des romantiques, Flaubert oppose sa révolte, son amertume et son dédain au milieu dans lequel il se voit condamné à vivre. Il écrit, en 1838, dans *Les Mémoires d'un Fou* : « Je suis au Collège dès l'âge de dix ans et j'y contractai de bonne heure une profonde aversion pour les hommes. Cette société des enfants est aussi cruelle pour ses victimes que l'autre petite société pour celle des hommes. J'y fus froissé dans tous mes goûts, dans la classe pour mes idées, aux récréations pour mes penchants de sauvagerie solitaire. J'y vécus donc seul et ennuyé, tracassé par mes maîtres et raillé par mes camarades. Je me vois encore assis sur les bancs de la classe, absorbé dans mes rêves d'avenir, tandis que le pédagogue se moquait de mes vers latins et que mes camarades me regardaient en ricanant ».

D'autres, les faibles, les souffre-douleurs, se seraient résignés. Lui, déverse son plein de sensibilité dans la littérature. Ce collégien écrit des essais, des contes historiques, un *Louis XIII*, drame en cinq actes. Il collabore au *Colibri*, journal de la Littérature, des Théâtres, des Arts et de la Mode. Une soif d'écrire le dévore. Mais sa hargne contre le disciple, l'obligation de marcher en rangs, d'obéir aux roulements de tambour l'indignent et l'exaspèrent. Il prend en haine le quinquet fumeux de l'étude, le pupitre de bois, les rideaux blancs du dortoir.

Du régime impérial, le Collège de Rouen a hérité une certaine allure militaire. On peut en juger d'après ce rapport écrit en 1835 par l'Inspecteur général Naudet qui, chargé d'une enquête spéciale, débarqua inopinément au Collège sur le coup de quatre heures du matin, afin de s'assurer par lui-même de l'observation des règlements :

« A cinq heures moins dix minutes, les maîtres étaient levés, le censeur et le sous-censeur faisaient leur ronde : au premier roulement de tambour, les 30 ou 40 élèves qui dormaient dans le dortoir où je me trouvais alors sont sortis de leurs lits et ont commencé à s'habiller ; je ne puis comparer la précision et l'uniformité de ce mouvement qu'à la manœuvre d'un régiment sous les armes. Cependant, le sous-censeur a noté deux ou trois retardataires arriérés de quelques secondes. Les élèves ont fait leur toilette en silence à la fontaine ; ils sont revenus à leurs lits en silence et sont restés la main appuyée sur le chevet. Puis, à un signal, ils se sont formés en rang ; le sous-censeur a passé la revue de propreté et l'on est descendu sans autre bruit que celui des pas. On n'a que vingt minutes à présent pour le lever ; autrefois on n'avait qu'une demi-heure et l'on ne s'arrachait du lit que cinq minutes avant le départ et il y avait des traîneurs.

Cette métamorphose du Collège en moins d'un mois et l'aspect des élèves eux-mêmes m'ont persuadé que l'esprit de cette jeunesse est bon et qu'elle ne demande qu'à être bien gouvernée ».

M. l'Inspecteur général se trompait certainement sur les sentiments personnels de l'élève Flaubert à l'égard de ce mode de gouvernement. Le jeune Gustave traîne le collège comme un boulet. Il vitupère, tempête, explose, est en état d'insurrection permanente. Un jour, on lui confisque un journal manuscrit où il prend comme tête de turcs les professeurs et les élèves qu'il déteste. Il s'en faut de peu qu'il ne soit renvoyé.

Flaubert eut aussi une altercation avec un pion nommé Gerbal, sa bête noire :

« Je lui ai dit » raconte-t-il en 1835 à Ernest Chevalier « que s'il continue à m'ennuyer j'allais lui f... une volée et lui ensanglanter la machoire, expression noble » (2). Il fut vengé, du reste, car le proviseur dut renvoyer le répétiteur pour sa mauvaise tenue (3).

Quant aux amitiés, aux vraies amitiés du Collège, Flaubert n'en compte guère. Il se lie tout de même avec Frédéric Baudry, le futur philologue ; Ernest Chevalier, Alfred Nion, G. des Hogues, Charles d'Arcet (4). Le Poitevin est dans une classe supérieure à la sienne. Louis Bouilhet se trouve sur les mêmes bancs que lui, mais Gustave ne découvrira que plus tard ce « frère de Lettres ».

Le Collège de Rouen n'a pas fait de Flaubert un « fort en thème » ou plutôt celui-ci n'a pas daigné l'être. Il est un bon élève moyen dont le nom ne brille ni dans les compositions ni dans les palmarès de distributions de prix. Par exemple, il est premier en histoire. C'est que Flaubert a un professeur qui a forcé sa sympathie, comme celle des autres élèves. Ce maître, Cheruel, qui deviendra son ami, jouit au Collège d'un prestige mérité. Ses supérieurs le couvrent d'éloges : « professeur très distingué, les élèves l'aiment beaucoup... son enseignement n'a pas d'égal en province, conduite irréprochable. Caractère doux, ferme et loyal, fort considéré pour son caractère et pour son mérite incontestable. Il a publié, dans le courant de l'année, un volume sur la domination des Anglais à

(2) Cette même année, un rapport de l'Inspecteur général signale au Ministre les plaintes élevées contre l'indiscipline du collège. « Les élèves, paraît-il, insultent, battent les maîtres d'études, sans aucune sanction. Le proviseur ne résiste pas à leurs prières et à celles des parents ».

(3) Etat du Collège de Rouen. Année 1834-1835.

(4) René Dumesnil : *Gustave Flaubert, l'Homme et l'Œuvre* (Desclée de Brouwer et C^{ie}).

Rouen pendant le XV^e siècle. Cet ouvrage lui a valu l'envoi par le Ministre de quelques volumes de documents inédits (5).

Le rapport de l'Inspecteur général pour l'année scolaire 1839-1840, indique comment ce maître, cher à Flaubert, dirigeait sa classe :

« Dans chaque leçon, la première heure est consacrée à de nombreux interrogatoires sur l'avant-dernière leçon et à des observations sur les rédactions corrigées. Deuxièmement : à la vérification des rédactions du jour. La seconde heure est employée à l'exposition orale et au développement des questions du programme. Cette exposition est faite avec méthode et netteté. Les élèves prennent des notes et suivent avec intérêt. Quand une époque entière a été étudiée, une rédaction spéciale en présente le résumé. Les rédactions sont annotées en particulier par le professeur et rendues aux élèves qui les conservent soigneusement. La marche est la même pour les trois cours. Les notions de géographie propres à éclairer l'histoire sont données dans une large mesure par de rapides questions adressées sur tous les points de la salle. M. Cheruel sait tenir tous ses élèves en haleine. Les questions du programme sont épuisées avant la fin du cours ».

Complétant ce portrait pédagogique, Félix Bouquet, dans ses « souvenirs du collège de Rouen par un élève de la pension », nous décrit Cheruel : il était de haute taille, le front haut et large, de grands yeux vifs et intelligents, un nez bien fait et fin, la chevelure châtain, la démarche alerte et ferme ». Sous sa robe, son air seul nous imposait à tous le silence et le respect. Sa parole claire, sonore, bien timbrée, était facilement entendue de tous... Il parlait sans notes ».

Grâce à ce maître, l'élève Flaubert prend goût à l'histoire. Son nom brille au palmarès. En troisième et en seconde, il décroche le premier prix ; en rhétorique, le second. Il écrit des nouvelles historiques : « Deux mains sur une Couronne », « Loys XI », « La Mort du Duc de Guise », etc. Cheruel l'engage à traiter un grand sujet : « La lutte du Sacerdoce contre l'Empire ».

Flaubert accepte, mais ne se presse guère. Il écrit à Ernest Chevalier : « Cheruel, en partant, m'avait dit : « Avec le plan que vous » avez formé, il vous faudra au moins deux mois », et je n'ai presque rien fait. En huit jours, cependant, la besogne sera bâclée » (6).

L'auteur de « Salammbô » retrouvera un jour, à Paris, Cheruel, devenu professeur à la Sorbonne. Il lui marquera toujours une fidélité reconnaissante. L'élève Gustave Flaubert ne consentait à briller qu'avec les maîtres qu'il estimait. Il en fut ainsi avec le savant Pouchet, professeur d'histoire naturelle, qui lui attribua la première place en composition. Pouchet, malheureusement, manquait de qualités pédagogiques. « Ce professeur, dit un rapport d'inspection, a de l'instruction, mais sa mauvaise santé et la difficulté de s'occuper en même temps de la tenue et de la leçon l'empêchent d'obtenir de grands résultats » (7).

Félix Bouquet raconte que les croquis de bêtes au tableau noir, exécutés par le naturaliste, s'accompagnaient de cris appropriés et en présence d'un désordre intolérable. On dut bientôt suspendre son cours.

**

Si l'élève Flaubert détestait l'autorité, il n'en demeurait pas moins

(5) Notes du recteur pour l'année 1840-1841.

(6) Edmond Spalkowski : « Autour de Flaubert ».

(7) Rapport du Ministre, 29 septembre 1835.

généreux et bon. Il le démontra une fois de plus en apportant son témoignage en faveur du censeur Galtier, menacé par les foudres administratives.

C'était en 1835. Le collège de Rouen était en pleine crise. Les familles lui retiraient leur confiance. « On reprochait à l'Administration », déclarait un rapport d'inspection, « d'avoir ruiné la discipline, d'avoir laissé affaiblir les études au détriment des élèves internes et de n'avoir pas empêché la corruption des mœurs ». Le proviseur, M. Faucon, était très critiqué par ses supérieurs. Selon l'avis général, il était « un bon homme qui veut le bien, mais qui se perd dans les petits détails du ménage et qui manque de caractère et d'habileté ». Des griefs analogues s'adressaient à M. Galtier, le censeur, auquel en reprochait son défaut d'autorité. Les Inspecteurs généraux se faisaient l'écho des doléances des familles, se plaignant de ce que les élèves « n'aient point dans l'intérieur de la maison les secours des répétitions générales, que ceux des pensionnats particuliers reçoivent des instituteurs ».

Le censeur se défendit. Il brandit bientôt une attestation du docteur Flaubert, membre du Conseil d'Académie, qui lui-même s'appuyait sur l'avis de Gustave, jouant le rôle de témoin à décharge.

Voici la lettre du Docteur à Galtier :

« Rouen, onze décembre 1835.

» Monsieur,

» J'avoue que j'étais dans l'erreur en attribuant le dépérissement du collège à l'abandon et au laisser-aller des études de la part de MM. le Proviseur et le Censeur. J'ai interrogé mon fils, actuellement en quatrième ; il m'a assuré que tous les jours, M. le Censeur appelait les élèves de sa classe pour les faire travailler ; que la dernière année, vous le faisiez, il est vrai, bien moins souvent, mais que vous veniez tous les jours deux fois dans son étude.

» J'attribue cette diminution de zèle pour pousser les élèves, à votre état de santé et aux conseils que je vous avais donnés de parler le moins possible.

» Je dois donc reconnaître que, de ce côté, je m'étais trompé pour ce qui vous regarde.

» Agréez...

» Flaubert ».

La loyauté des Flaubert, père et fils, ne suffit point à empêcher le départ du censeur, qui fut changé de lycée, ainsi que le proviseur.



L'année suivante, la ville de Rouen fut le théâtre d'un événement médical qui rappelle singulièrement l'opération du pied bot, tentée par Charles Bovary.

On se rappelle l'épisode où le pharmacien Homais apporte triomphalement à Emma Bovary et à son époux l'annonce qu'il a rédigée à l'adresse du Fanal de Rouen et qui débute ainsi :

« Malgré les préjugés qui recouvrent encore une partie de la face de l'Europe comme un réseau, la lumière, cependant, commence à pénétrer dans nos campagnes. C'est ainsi que mardi, notre petite cité d'Yonville s'est vue le théâtre d'une expérience chirurgicale qui est en même temps un acte de haute philanthropie. M. Bovary, un de nos praticiens les plus distingués... »

Les protestations émues de Charles, les commentaires de Homais interrompent un moment la lecture, puis le pharmacien reprend :

« M. Bovary, un de nos praticiens les plus distingués, a opéré d'un pied bot le nommé Hippolyte Tautain, garçon d'écurie depuis vingt-cinq ans à l'Hôtel du Lion d'Or, tenu par M^{me} Lefrançois, sur la place d'armes ».

Or, l'Echo de Rouen avait publié, le 9 août 1836, la lettre ci-dessous :
« Monsieur,

» Si l'on doit proscrire avec soin le charlatanisme éhonté qui, trop souvent, spéculé sur la crédulité publique, c'est un devoir aussi de signaler à l'attention les hommes que leur expérience et leur spécialité rendent véritablement dignes de confiance. M. Burgué, oculiste distingué, de passage à Rouen, restant à l'Hôtel de Fécamp, avenue du Mont-Riboudet, sur mon invitation, opéra l'enfant du nommé Boimard, indigent de ma commune, aveugle né, âgé de 8 ans, et au même moment, il opéra aussi le nommé Girouard, de la commune de Saint-Denis, près Tôtes, privé de l'œil gauche depuis quatorze ans et entièrement aveugle depuis deux ans. Ces opérations furent faites en ma présence et celle de MM. Flaubert, Vingtrinier, Grout et Béchet. Le 25 juillet et le 11 août, je fus les visiter, et à ma satisfaction, ils ont tous deux recouvré la vue.

» Je vous prie, Monsieur le Rédacteur, dans l'intérêt des personnes affligées de la vue, d'insérer cette note dans votre plus prochain numéro.

» Agréé, etc...

» A. Potel, Maire ».

On est tenté de voir une similitude entre l'article rédigé par Homais et celui du maire Potel. Gustave Flaubert avait entendu son père parler de cette opération. Il connaissait l'article publié par le *Journal de Rouen* et devait s'en souvenir plus tard (8). Il n'est pas interdit de supposer qu'il s'en soit inspiré, en le travestissant, dans la lettre au journal qu'il fait écrire à Homais. L'aveugle né est devenu un pied bot. Le *Journal de Rouen* : le *Fanal de Rouen*. M. Burgué, oculiste distingué, est transformé en « M. Bovary, un de nos praticiens les plus distingués ». L'Hôtel de Fécamp s'appellera « Hôtel du Lion d'Or ».

**

Les années passent. A la rentrée d'octobre 1838, grand changement dans la vie scolaire de Flaubert, qui devient externe et annonce la nouvelle à Ernest Chevalier :

« Je n'aurai pas le collège pour m'embêter ; je suis externe libre, ce qui est on ne peut mieux ; dès maintenant, adieu et pour toujours aux pions et aux arrêts » (9).

Gustave, néanmoins, continue à vitupérer. En 1839, il entre en philosophie. « J'ai l'avantage, annonce-t-il à Ernest Chevalier, d'être

(8) Flaubert était d'autant plus incité à lire l'exemplaire du *Journal de Rouen* où se trouvait la lettre du Maire Potel, que le même numéro publiait les résultats de la distribution des prix du collège. Gustave n'est pas nommé une seule fois. Par contre, son condisciple, Louis Bouilhet, obtient le premier prix de vers latins. Enfin, il est intéressant de constater que le prix de mathématiques spéciales est décerné à l'élève Frédéric Péouchet !

(9) Correspondance. Tome I.

sous le père Gors (10), qui fait des racines carrées ; qu'importe ! Grecques ou carrées, c'est de pitoyable soupe !... Te voilà donc revenu à Paris et moi revenu mieux que jamais au collège où l'ai l'honneur de m'ennuyer au superlatif, et pourtant, c'est là cette heureuse année de philosophie que tout le monde envie et que j'ai désiré aussi ardemment qu'on désire le ministère, un peuple, un roi, un état, une constitution, une dinde... ».

Flaubert décroche pourtant, au mois de novembre, le premier prix de dissertation française et en avertit Ernest Chevalier :

« Je suis le premier en philosophie. M. Mallet a rendu hommage à mes dispositions pour les idées morales. Quelle dérision ! A moi, la palme de la philosophie, de la morale, du raisonnement, des bons principes ! Ah ! Ah ! Paillasse ! Vous vous êtes fait un beau manteau de papier avec des grandes phrases plates sans coutures ».

Le professeur, M. Mallet, est très estimé, mais de santé précaire. « Des absences forcées, note un rapport d'inspection, ont donné lieu à un peu de désordre dans sa classe et même des plaintes anonymes. Ces plaintes sont très mal fondées ». En fait, le professeur suppléant est très mal accueilli par les élèves qui, le 11 novembre 1839, organisent en son honneur, Flaubert en tête, un chahut mémorable. Il s'ensuivra un drame universitaire dont Gustave sera le héros et qui l'amènera à planter là le lycée et la philosophie en pleine année scolaire.

A la suite du charivari dont il avait été victime, le remplaçant de M. Mallet rendit compte de l'incident au censeur :

« J'ai l'honneur de vous adresser le rapport relativement au désordre qui a eu lieu lundi soir pendant la classe de philosophie, lorsque je suppléais M. Mallet. Les élèves sont entrés très bruyamment, en causant tout haut, et ce n'est qu'après être parvenu avec peine à obtenir le silence, que j'ai pu commencer la leçon qui a été interrompue trois fois par les élèves Flaubert, Santreuil et Poitevin, que j'ai été forcé de punir séparément. Le désordre continuant toujours, les élèves ayant été jusqu'à remuer les pieds et à murmurer, et étant obligé de suivre une explication assez difficile, il m'a été de toute impossibilité de distinguer les coupables. Je me suis vu forcé, quoiqu'à regret, d'infliger une punition générale, car je n'ignore pas les inconvénients qu'il y a de confondre l'innocent avec le coupable. J'ai longtemps hésité, et ce n'est qu'au troisième avertissement, que j'ai donné mille vers à toute la classe, promettant toutefois de lever la punition si les coupables se déclaraient. Mon intention était aussi de profiter du premier moment de silence pour les exempter de ce pensum, mais le désordre ayant continué, j'ai dû maintenir la punition.

« Je suis, avec respect, Monsieur le Censeur, votre très humble serviteur.

» 11 décembre 1839 ».

C'est alors que Flaubert rompt en visière à l'Administration. Il est le premier à signer (sans doute est-il le meneur du mouvement) une déclaration courte mais ferme qui résonne comme une déclaration de guerre :

« Les élèves dont les noms suivent refusent de faire le pensum

(10) Un rapport d'inspection de 1836 note ainsi M. Gors : « Une discipline faible, un enseignement froid et sans intérêt, un cours peu avancé ».

général donné par M. Bezont. Après la signature de Gustave, on lit les noms suivants : Jore, Lemarié, Baudin, Hamard, Bouvil, A. Luce, Louis Bouilhet, Delporte, Eude, Bocquet, J.-A. Mallet, A. Delahaye, Dumart, A. Guillaume, Boulland, Bleaut, Piedelièvre, Santréuil, Lemaréchal, Barré, Rochet, Perre, Guyet, Lebourg, A. de Mesnard, Pinel, Oursel, Durand, Le Duc ».

Voici la classe de philosophie en rébellion ouverte ! Le nouveau censeur, M. Paillet, noté comme possédant une fermeté qui n'exclut pas les bonnes manières envers les élèves et les parents, « prend trois ou quatre fortes têtes et les menace d'exclusion ».

C'en est trop pour Gustave Flaubert qui, se souvenant des grands ancêtres de 1830, engage ses camarades à se solidariser avec les victimes et, au nom de tous, rédige une protestation à l'adresse du proviseur, M. Dainez :

« Monsieur le Proviseur,

» On nous a dit que nous étions des enfants, que nous agissions en enfants ; nous allons essayer, par notre modération et notre loyauté, à vous convaincre du contraire.

» Nous avons remis à M. le Censeur une lettre de tous les élèves qui ont refusé de faire le pensum. Sans avoir égard à cette liste, M. le Censeur s'est contenté de trois élèves qu'il ne menace de rien moins que d'une exclusion totale du collège, ce qui veut dire de briser leur avenir et de leur interdire à jamais la carrière qu'ils auraient pu embrasser. Il aurait peut-être été bien, avant de prendre une mesure aussi grave, aussi décisive, de peser dans une impartiale balance l'équité ou l'injustice d'un pensum qu'on vient aujourd'hui nous réclamer si impérieusement. Nous ne craignons pas de dire qu'un pareil examen eut incontestablement adouci la rigueur que M. le Censeur manifeste à notre égard. Quoi qu'il en soit, comme le pensum est un pensum général et, à ce titre, doit être supporté par toute la classe, par tous les élèves et non pas plutôt par Mallet, Guyot ou Delahaye, que par nous tous qui avons signé la liste dont M. le Censeur est en possession et que nous ne renions pas, nous signons ici de nouveau, en vous déclarant, Monsieur le Proviseur, d'abord, que nous sommes prêts à vous exposer les raisons qui nous font agir aujourd'hui et ensuite, si nonobstant ces raisons, on continue à décimer la classe, que nous réclamons, pour nous tous soussignés, le pensum, s'il y a un pensum, l'exclusion, s'il y a exclusion, qu'on infligerait à quelques-uns de nous séparément, ce qui alors ne serait plus un pensum général. Si l'on peut bien donner mille vers à toute la classe de philosophie, on peut bien aussi renvoyer toute la classe de philosophie.

» Au reste, nous nous en rapportons en cela, Monsieur le Proviseur, à votre justice et à votre impartialité, qui, nous le savons, aime à s'exercer en faveur d'élèves qui le méritent, d'élèves de Philosophie qui n'agissent pas inconsidérément comme des enfants de sixième, mais qui ont réfléchi, profondément médité, avant de prendre une mesure qui leur paraît juste et qu'ils sont bien résolus à poursuivre jusqu'à la fin.

» Voici les noms des élèves qui ont signé la liste que M. le Censeur a dans ses mains et qui vous assurent, Monsieur le Proviseur, de leur respect et de leur parfaite considération.

» Gustave Flaubert ».

La lettre est de l'écriture de Flaubert qui, là encore, a signé le premier. Suivent douze autres noms : Hamard, A. Luce, Delporte, Baudin,

Dumont, Bosquet, Boivin, Guesnier, Le Marié, Louis Bouilhet, Jore, Perré.

Mais le Proviseur est l'inflexible gardien de la discipline. De jeunes insubordonnés ont enfreint la loi. Le collège ne les connaît plus. Et voici la note qu'il adresse au Censeur, le 14 décembre 1839 :

« Les élèves **Flaubert**, **Piedelièvre** et **Dumont**, ayant refusé de faire leur pensum, se sont, par cela même, fermé la porte du collège. Il n'y a donc pas lieu d'informer les parents de l'absence de ces élèves, dans le cas où MM. les Professeurs, par inadvertance, les porteraient sur la liste des absents ».

C'est, du reste, ce qui se produisit : le lundi 16 décembre, le Professeur de philosophie note huit absences dans sa classe : Delporte, Lemarié (Ernest), **Flaubert**, Baudin, **Piedelièvre**, Guisnier, **Dumont**, Hamard. Le mardi matin, les absents sont : Guisnier, Baudin, **Flaubert**, Lemarié, **Piedelièvre**.

Gustave est un de ceux qui, en dépit des défections, n'ont pas capitulé. Plutôt que de céder, il s'est retiré sous sa tente, c'est-à-dire dans la maison paternelle où il préparera, seul, le baccalauréat.

Chose étrange, **Flaubert**, si prompt à jeter feux et flammes sur le collège, s'est montré plutôt discret sur cet événement. Il se borne à annoncer son départ, sans plus, à Ernest Chevalier :

« Si tu veux apprendre des nouvelles, ou tout au moins une nouvelle, je t'apprendrai que je ne suis plus au collège, et comme je suis tellement fatigué des détails de mon histoire et que j'en suis tanné, je te renvoie à Alfred pour la narration ».

On peut supposer que l'affaire s'arrangea à l'amiable entre le Proviseur et le père de Gustave. On ne l'ébruïta pas.

N'importe, tout **Flaubert** là dans cette révolte, cet esprit d'indépendance, cet amour-propre. On avait voulu traiter en enfant ce collégien dont l'attitude devant ses maîtres, ses condisciples, étaient déjà celle d'un homme. Il l'a montré, une fois de plus, à l'occasion de cet incident, où prenant la tête d'une rébellion, il a assumé ses responsabilités jusqu'au bout.

Coup de tête, sans doute, mais aussi caractère et courage!

Pierre LABRACHERIE

*Archiviste aux Archives Nationales de France,
Membre de la Société des Amis de Flaubert.*

A PROPOS DE LOUISE COLET

Le hasard remet sous nos yeux une communication signée **P. Dy** (?), parue dans le *Mercure de France* (15 février 1936), sous ce titre : **Victor Hugo, Louise Colet et Gustave Flaubert**. Elle ne nous était pas inconnue cette communication ; nous l'avions seulement perdue de vue. Estimant qu'elle peut heureusement compléter notre chronique parue dans le *Bulletin des Amis de Flaubert* (n° 6), nous nous sommes reporté au volume de Jules Claretie, intitulé : *La Vie à Paris* (1910), qui a provoqué l'écho précité du *Mercure de France*.

Après avoir rappelé que le public parisien d'alors semblait prendre un plus grand plaisir que précédemment à revivre le passé évoqué dans les conférences des Frédéric Masson, des Gaston Deschamps, des Marquis de Massa et de Ségur, Jules Claretie ajoute que ce dernier entretint ses auditeurs de Louise Colet, « un bas bleu aussi illustre et aussi jolie femme que bien des bas azurés d'aujourd'hui ». Et continue ainsi : « A propos de cette Louise Colet, dont je me rappelle la beauté un peu grasse (je ne l'ai aperçue qu'à la fin de sa vie), Victor Hugo, qui l'avait connue plus intimement peut-être que Victor Cousin lui-même, me disait un jour :

« J'ai cru longtemps que ce nom « Gustave Flaubert » n'était qu'un » pseudonyme de M^{me} Louise Colet. Pendant les premières années de » mon exil, je n'écrivais jamais à M^{me} Colet que sous le couvert de » « M. Gustave Flaubert », à Rouen ou à Croisset. Je me figurais que ce » Gustave Flaubert n'existait pas, et en traçant son nom sur l'enveloppe, » c'est à Louise Colet que je pensais. A ce point que j'envoyais les » phrases les plus tendres à « mon cher Flaubert ». Ce ne fut que lors » de l'apparition de *Madame Bovary*, que j'appris qu'il y avait vraiment » au monde un M. Gustave Flaubert !

» Un moment, ajoutait le poète, qui avait l'esprit gravement mali- » cieux, je crus que M^{me} Colet faisait peau neuve et désormais allait » signer ses romans « Gustave Flaubert », mais ce qu'on me dit de » *Madame Bovary* (car je n'avais guère le temps de lire ce livre) me » convainquit que l'œuvre n'était pas de M^{me} Colet et que Gustave » Flaubert existait bien, en chair et en os. Et en esprit, car c'est un » maître ».

Et le chroniqueur du *Mercure de France* d'ajouter : « On n'est pas tenté de douter de ce que raconte Claretie. Pourtant, on voudrait bien voir — tant cette histoire paraît « hénarisme » — les lettres d'Hugo à Louise Colet ». Nous aussi. N'ont-elles pas été publiées ?

Maurice HALOCHE.

YONVILLE L'ABBAYE est-il FORGES ?

Nous sommes de ceux qui pensent qu'après les articles de notre compatriote M. Herval : « Les Origines de Madame Bovary » (« Etudes Normandes », n° 45) et « Du nouveau sur Madame Bovary » (« Bulletin n° 5 des Amis de Flaubert »), le problème de l'identification d'Yonville l'Abbaye reste posé ; et, qu'à l'affirmation : « Yonville l'Abbaye n'est pas Ry », il convient d'opposer sereinement la question : « Yonville l'Abbaye est-il Forges ? »

En discutant les arguments de M. Herval, nous ferons d'abord abstraction de quelques détails trop douteux ou trop généraux, à notre avis, pour permettre d'identifier sûrement les lieux. Je pense entr'autres à cette Vierge de l'église comparée par Flaubert à une idole des Iles Sandwich, en me disant que beaucoup de Vierges dans nos sanctuaires de campagne ont les joues pareillement fardées ; je pense aussi à cette « Maison blanche », peut-être celle de M^{me} Beauvils (?), en faisant toutefois observer qu'elle n'est pas la seule de sa couleur, que bien des études sont pareillement blanches, et surtout que rien n'atteste l'existence autrefois d'un rond de gazon devant, et d'un Amour. Par contre, le Mont des Leux, les sources ferrugineuses de la Côte Saint-Jean et cette église, maintenant disparue et qui datait de Charles X, font indéniablement partie de Forges et de ses alentours.

Mais, à y regarder de plus près, on s'apercevra qu'il faut faire des autres arguments avancés par M. Herval un usage plus circonspect :

S'il est vrai que le plus sûr moyen de résoudre les problèmes des sources de Madame Bovary est de revenir à l'auteur lui-même, constatons d'abord que, dans le roman, Yonville l'Abbaye est différent de Forges à deux reprises. Quand Homais, parlant à Madame Bovary des journaux dont il est le correspondant, énumère « les circonscriptions de Buchy, Forges, Neufchâtel, Yonville et les alentours (éd. déf., p. 91) ; et quand Bovary, après la malencontreuse opération du pied bot, songe à l'étendue du scandale qu'elle va provoquer : « Cela se répandrait jusqu'à Forges, jusqu'à Neufchâtel, jusqu'à Rouen, partout ! » (éd. déf., p. 203). En outre, à la page 141 des « Brouillons » (voir à la Bibliothèque de Rouen, M S, 9. 223 (2), je lis : « Yonville envie Forges pour ses eaux, Neufchâtel pour ses fromages, Fleury pour ses fabriques ».

En second lieu, l'itinéraire suivi par l'Hirondelle, tel que M. Herval l'a reconstitué, par Quincampoix, La Boissière, Montérolier et Mathonville, pour aboutir à Forges, n'est pas inférieur à 48 kilomètres. Or, d'une part, Flaubert situe Yonville à 8 lieues de Rouen, 7 même, suivant une variante précédente (éd. Pommier-Leleu, p. 238) ; d'autre part, un tel itinéraire ne correspond aucunement à des données horaires, bien précisées : « A 4 heures du soir, Hivert, la (Emma) réveilla à la Croix-Rouge » (éd. déf., p. 323). — « Quatre heures sonnèrent et elle se leva pour s'en retourner à Yonville » (éd. déf., p. 330). — « Binet, fatigué d'attendre l'Hirondelle, avait définitivement avancé son repas d'une heure, et maintenant, il dinait à 5 heures juste » (éd. déf., p. 286) ; enfin, à 6 heures, on entendit un bruit de ferraille sur la place : c'était l'Hirondelle qui arrivait » (éd. déf., p. 364). Conclusion : l'Hirondelle partait de Rouen à 4 heures du soir, pour arriver à Yonville à 6 heures.

Dans ces conditions, « la guimbarde » aurait-elle pu parcourir 48 kilomètres en deux heures, même en lui faisant grâce des haltes et des côtes ?

Un exemple analogue, que Flaubert a supprimé dans l'édition définitive, se trouve dans le texte de Pommier-Leleu, p. 541. Lheureux, pour faciliter la vente d'une mesure appartenant aux Bovary, offre à Emma d'aller s'aboucher avec un nommé Langlois, à Grumesnil, ce qui, dit-il, représente « au moins 3 jours de voyage ». Or, Grumesnil n'est guère qu'à 15 kilomètres de Forges, à l'Est.

J'accorde que Lheureux, voulant faire valoir sa serviabilité, a, sans doute, forcé un peu les chiffres. Que conclure des deux considérations précédentes, sinon que dans la pensée de Flaubert, Yonville se situe à l'Ouest de Forges et plus ou moins à mi-chemin de Rouen ?

Si l'on passe maintenant à la topographie de Forges, on pourra faire à M. Herval d'autres objections. Tous les Flaubertistes connaissent par cœur la description d'Yonville : « La rue (la seule) (c'est Flaubert qui souligne), longue d'une portée de fusil, s'arrête court au tournant de la route... » (éd. déf., p. 79), ce qui correspond au petit plan du bourg retrouvé dans les papiers de l'auteur. Je n'ai malheureusement sous les yeux qu'un plan, et fort réduit, de Forges, en 1823. Mais dès cette époque, ses quartiers divergeaient nettement d'une place triangulaire. Les 25 années qui suivirent modifièrent-elles sensiblement ce schéma, au point de le faire coïncider avec celui d'Yonville ?

Deux détails, tirés de cette même topographie, nous feront mieux saisir le caractère fictif du cadre. Pendant le discours des Comices, assise avec Rodolphe au premier étage de la mairie, Emma, nous dit Flaubert, « aperçoit au loin, tout au fond de l'horizon, la vieille diligence qui descend lentement la côte des Leux » (éd. déf., 162). Il existe, certes, une côte de ce nom à 4 kilomètres de Forges, mais la question est de savoir si de la mairie, on peut la voir à l'œil nu ?

Le soir de l'arrivée des Bovary à Yonville, l'abbé Bournisien « vient chercher au Lion d'Or le parapluie qu'il a oublié l'autre jour au Couvent d'Ernemont » (éd. déf., p. 83). Comme il existe à Forges un couvent de ce nom, M. Herval a cru y trouver une preuve de plus à l'appui de sa thèse. Mais, à bien réfléchir, est-il concevable qu'il faille à un abbé aussi dynamique que Bournisien une diligence pour ramener un parapluie de ce même couvent au presbytère situé quelques pas plus loin, ou mieux, est-il concevable que des dames aient été aussi peu prévenantes pour ne pas le lui faire reporter ? En réalité, il existe plusieurs localités de ce nom : vous avez Ernemont-la-Villette, à l'Ouest de Gournay ; aussi, Ernemont-sur-Buchy, à 8 kilomètres au Nord de Ry, où fut édifié, en 1698, l'Hospice des sœurs d'Ernemont. D'ailleurs, dans une variante antérieure conservée par l'éd. Pommier-Leleu, p. 60, c'était « à Rouen », tout simplement, que le dit parapluie était resté.

Ce ne sont là, malgré tout, que questions de détail ; beaucoup plus significative nous paraît l'importance comparée de Forges et d'Yonville. Dans « Madame Bovary », sous ses différents états, celui-ci apparaît surtout comme un petit village : « Jamais le pauvre petit village ne lui avait semblé si petit » (éd. déf., p. 146), et dans les *Fragments*, publiés par M^le Leleu à la page 169 du Tome II, on retrouvera le même « petit village avec ses cours carrées et ses jalousies closes ». Comptant environ 2.000 habitants au milieu du siècle dernier, Forges pouvait-il être dépeint comme « un petit village » ?

On ne peut, non plus, confondre le bourg perdu et mort de Flaubert avec un centre thermal, même si l'activité de celui-ci n'est que saisonnière, et si Emma avait vécu à Forges, n'y aurait-elle pas

trouvé un milieu plus animé et une société plus élégante répondant mieux à ses rêves ?

Enfin, s'il est vrai que Forges, à l'époque, comptait un Boulanger, un Bournisien, un Dupuis, un Homais, un Lestiboudois et un Lheureux, Ry, par exemple, pouvait, outre les précédents, offrir un Caron, un Langlois, un Plichet, un Tellier (épiciier) et un Tuvache. Quant à Rouen, il avait mieux encore : tous les précédents, plus Binet, Cullenbourg, Harang, Rolet, une veuve Lefrançois. Flaubert n'avait donc pas besoin d'aller glaner ces noms jusqu'à Forges ; il les trouvait à sa porte. (Voir Annuaire-Almanach du Commerce, Didot-Bottin).

Comme tout artiste, Flaubert a dû à la fois intégrer à la réalité certains éléments étrangers pour lui donner plus de relief et en retrancher d'autres pour sauvegarder l'unité de son tableau, sans qu'on puisse valablement s'autoriser de leur présence ou de leur absence pour identifier péremptoirement les lieux. Situait Yonville au point de rencontre de plusieurs régions naturelles, il devait choisir une hauteur comme le Mont des Leux pour nous faire découvrir le panorama le plus large et le plus caractéristique. De même, pour ne pas rompre la banalité du milieu où il a fait vivre et mourir son héroïne, il devait faire disparaître le merveilleux porche de Ry, en admettant qu'il ait songé à cette bourgade. Le conserver eût été une faute de goût que le Maître de Croisset ne pouvait pas commettre.

Gaston BOSQUET

Professeur au Collège Jules-Ferry, Versailles.

Flaubert en Angleterre

Au cours de l'émission de la Radio de Londres du mercredi 25 juillet 1956, M. Denys Val Baker a fait une courte causerie sur Flaubert en Angleterre.

Le distingué orateur a bien voulu nous communiquer son texte et nous autoriser à le reproduire dans le Bulletin des Amis de Flaubert.

Nous l'en remercions vivement, ainsi que nous remercions M^{lle} Denise Morin, qui a traduit ce texte en français, et Miss Marjorie Glock, secrétaire de la B. B. C. de Londres, qui nous l'a fait parvenir.

Voici le texte :

Gustave Flaubert, qui ne visait qu'à un but, qui s'était entièrement voué à son art, eut, par son œuvre littéraire et par son style, une influence importante sur les auteurs anglais de plusieurs périodes. C'est pourquoi les Anglais, eux aussi, célèbrent, cette année, le centenaire de la publication de *Madame Bovary*, qui parut d'abord — comme on sait — sous forme de roman feuilleton dans la « Revue de Paris », en 1856.

Non seulement Flaubert eut de l'admiration pour de nombreux écrivains anglais, mais il vint plusieurs fois en Angleterre. Ce fut surtout pour faire plaisir à sa vieille mère qu'il fit sa première visite, en 1851, car il voulait l'emmener à la « Grande Exposition ». Flaubert se prêtait toujours aux caprices de sa mère, mais trouva qu'elle allait un peu loin lorsqu'elle choisit, pour aller de Rouen à Londres, un itinéraire qui

prenait trois jours entiers. Une fois à Londres, cependant, son courage se ranima et il se sentit même si libre de souci, qu'il profita de sa visite pour reprendre des relations, du moins épistolaires, avec Louise Colet, son ancienne maîtresse. C'est dans les lettres qu'il lui écrivit alors que nous trouvons le récit à moitié humoristique de son voyage inconfortable en diligence de Rouen à Abbeville et de l'impression que fit sur lui la Manche, qu'il n'avait pas revue depuis ses vacances de jeunesse en Bretagne. Puis il décrit sa visite à Londres :

« Nous avons fait à Londres une promenade au cimetière de Highgate. Quel abus d'architecture égyptienne et étrusque ! Comme c'est propre et rangé ! Ces gens-là ont l'air d'être morts en gants blancs. Je déteste les jardinets autour des tombeaux, avec des plante-bandes raïsées et des fleurs épanouies. Cette antithèse m'a toujours semblé de basse littérature ; en fait de cimetière, j'aime ceux qui sont dégradés, ravagés, en ruines, pleins de ronces, avec des herbes hautes et quelque vache échappée du clos voisin qui vient brouter là tranquillement. Avouez que ça vaut mieux qu'un policeman en uniforme ! Est-ce bête l'ordre ! »

Il n'y a pas d'indications précises qui nous apprennent avec qui Flaubert fut en rapport à Londres, mais on a toutes raisons de croire que les écrivains anglais lui firent bon accueil, car ils commençaient déjà à être influencés par ses idées.

De son côté, Flaubert s'intéressait vivement à la littérature anglaise. Il admirait surtout Shakespeare, et dans ses lettres nombreuses à ses jeunes protégés, Guy de Maupassant, par exemple, ou M^{lle} Leroyer de Chantepie, il les pressait de lire ses pièces, ne serait-ce que pour apprendre à connaître les femmes. « Un seul poète, selon moi, a compris ces charmants animaux, à savoir le maître des maîtres, l'omniscient Shakespeare. Les femmes sont pires ou meilleures que les hommes. Il en a fait des êtres extra-exaltés, mais jamais raisonnables. C'est pour cela que ses figures de femme sont à la fois si idéales et si vraies ».

Et le nom de Shakespeare revient sans cesse dans ses lettres à Louise Colet :

Croisset, 1852. « Je viens de finir le *Périclès* de Shakespeare ; c'est atrocement difficile et prodigieusement gaillard ; il y a des scènes de b..., où ces dames et ces messieurs parlent un langage peu académique ; c'est agréablement bourré de plaisanteries obscènes. Mais quel homme c'était ! Comme tous les autres poètes, et sans en excepter aucun, sont petits à côté et paraissent légers surtout. Lui, il avait les deux éléments, imagination et observation et toujours large ! toujours ! « Nés pour la « médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes ». C'est bien là le cas de le dire. Il me semble que si je voyais Shakespeare en personne, je crèverais de peur ».

Janvier 1854. « J'ai été écrasé, pendant deux jours, par une scène de Shakespeare (la 1^{re} de l'acte III du *Roi Lear*). Ce bonhomme-là me rendra fou. Plus que jamais, tous les autres me semblent des enfants à côté. Dans cette scène, tout le monde, à bout de misère et dans un paroxysme de l'être, perd la tête et déraisonne ; il y a là trois folies différentes qui hurlent à la fois, tandis que le bouffon fait des plaisanteries, que la pluie tombe et le tonnerre brille. Un jeune seigneur, que l'on a vu riche et beau au commencement, dit ceci : « Ah ! j'ai connu les femmes, etc. ; j'ai été ruiné par elles, méfiez-vous du bruit léger de leur robe et du craquement de leurs souliers de satin, etc. ». Ah ! Poésie francoyse, quelle eau claire tu fais en comparaison ! Quand je pense qu'on s'en tient encore aux bustes ! à Racine ! à Corneille et autres gens

d'esprit embêtants à crever : cela me fait rugir ! Je voudrais (encore une citation du vieux) les broyer dans un pilon, pour peindre ensuite avec ces résidus les murailles des latrines. Oui, cela m'a bouleversé, je ne faisais que penser à cette scène dans la forêt, où l'on entend les loups hurler et où le vieux Lear pleure sous la pluie et s'arrache la barbe dans le vent. C'est quand on contemple ces hommes-là, qu'on se sent petits, « nés pour la médiocrité, nous sommes écrasés par les esprits sublimes ».

Après Shakespeare, Flaubert semble avoir admiré le plus Sir Walter Scott, le grand romancier romantique. Ce qui l'attachait aux œuvres de Scott, c'était surtout son esprit de logique et de construction. A part Scott et, jusqu'à un certain point, Byron, Flaubert trouvait que tous les auteurs anglais souffraient du même défaut, qu'ils manquaient du sens de la composition.

Il portait ce même jugement sur Charles Dickens, dont l'œuvre était très en vogue en France à cette époque. Dans une lettre à George Sand, Flaubert écrivait : « Je viens de lire « Pickwick », de Dickens. Connaissez-vous cela ? Il y a des parties superbes ; mais quelle composition défectueuse ! »

Flaubert revint en Angleterre en 1866. A sa nièce, Caroline Commanville, il écrivit : « J'ai vu à Londres beaucoup de choses très curieuses et plusieurs qui me seront fort utiles pour mon roman ». Malheureusement, il ne dit pas quoi, mais plus tard, les notes qui figurent dans d'autres lettres nous montrent le genre de choses qui l'intéressait.

« L'oncle de Liline, qui m'a tenu trois heures : il m'a, du reste, dit deux beaux mots de bourgeois que je n'oublierai pas et que je n'eusse pas trouvés si : ainsi béni soit-il ! Premier mot, à propos de poisson : « Le poisson est exorbitamment cher, on ne peut pas en approcher ». Approcher du poisson ! Enorme !!! Deuxième mot, à propos de la Suisse, que ce monsieur a vue. C'était à l'occasion d'une masse de glace se détachant d'un glacier : « C'était magnifique, et notre guide nous disait que nous étions bien heureux de nous trouver là, et qu'un Anglais aurait payé 100 francs pour voir ça ». L'éternel Anglais payant, encore plus énorme !... »

Flaubert ne revisita pas la Grande-Bretagne de plusieurs années, mais lors de la guerre franco-allemande, pensant qu'il était dangereux pour sa nièce Caroline de rester en France, il l'envoya en Angleterre. Ils s'écrivirent régulièrement, Flaubert de sa maison de Croisset et sa nièce parfois de Londres et parfois du bord de la mer, de Brighton. Il est assez touchant de voir Flaubert se préoccuper sans cesse du bien-être de Caroline.

« Mon pauvre Caro », écrivait-il, « ...j'ai peur que tu ne t'ennuies beaucoup à Londres, dont le climat d'ailleurs n'est pas sain. Je doute que la nourriture te soit bonne : pas de pot-au-feu, ni mille petites choses auxquelles nous sommes habitués. Je crois que tu ferais mieux, dans quelques jours, d'aller habiter Brighton ; tu louerai un petit appartement et Marguerite te ferait la cuisine. Il est peu probable que les Prussiens viennent à Dieppe. On ne croit même pas qu'ils viennent à Rouen... N'importe ! reste en Angleterre jusqu'à nouvel ordre ».

Au début de 1871, Flaubert se précipita en Angleterre pour voir sa nièce, mais en arrivant, il trouva qu'elle était déjà partie pour Dieppe. Cette fois, il était descendu au Hatchett's Hotel, dans Dover Street, à Londres, mais après quelques jours, il alla rejoindre sa nièce et entra

ensuite à Croisset. Flaubert ne revint jamais en Angleterre, mais il ne cessa d'y porter un vif intérêt, qui cependant ne fut pas toujours des plus flatteurs ! Il ne put jamais se débarrasser de ce malaise que lui avait inspiré Londres. Peut-être était-ce dû au fait que le climat n'était pas favorable à sa santé délicate. « C'est une ville qui me fait peur, observa-t-il, j'y ai toujours été malade ».

Et dans une de ses premières lettres à Baudelaire, il dit :

« Vous chantez la chair sans l'aimer, d'une façon triste et détachée qui m'est sympathique. Vous êtes résistant comme le marbre et pénétrant comme un brouillard d'Angleterre ».

Mais Flaubert, qui avait quand même trouvé des compensations au climat de Londres, donna à sa nièce de bons conseils :

« Je t'engage à passer de longues séances au British Museum et à la National Gallery, ainsi qu'à Kensington. N'est-ce pas que les promenades sur la Tamise sont charmantes ? L'endroit que j'aime le mieux de Londres, c'est la pelouse de Greenwich ».

Partout où il allait, Flaubert observait tout minutieusement, car il était doué d'une étonnante acuité visuelle. Et c'est cette qualité là d'ailleurs qui influença le plus les écrivains anglais. « Il oblige la plume à rivaliser avec le pinceau du peintre et le burin du graveur, pour décrire une rue misérable », disait George Moore. Quant à Walter Pater et Henry James, ils furent plutôt influencés par cette instinctive passion de son esprit pour le seul mot qui peut exprimer un certain sentiment.

Espérons que la publication à Londres, 100 ans après la parution de *Madame Bovary*, d'une traduction des lettres de Flaubert, pourra aider un plus grand public à apprécier l'œuvre de celui qui, selon le poète Swinburne, fut un génie unique, souvent imité, mais toujours inimitable.

Texte : Denys Val Baker.

Traduction : Denise Morin.

Présence de la France en Orient

Bien que ne se rattachant pas directement à Flaubert et à son œuvre, nous croyons utile de publier ici un extrait de la belle conférence que fit à la Société Libre d'Emulation de la Seine-Maritime, le samedi 3 novembre 1956, M. Marcel Boudet, professeur honoraire, qui enseigna longtemps en Orient et connaît bien le pays. Il s'agit ici de l'évocation moderne d'un Orient qui fit si grande impression sur Gustave Flaubert lors de son voyage en 1849-1851, voyage qui, nous persistons à le croire, eut la plus sérieuse influence sur la brusque évolution de l'âme et du style du grand écrivain.

Et puis, il s'agit de la France tant décriée par des bavards irresponsables et qui, là-bas, demeure vivante. Ceci et cela expliquent l'intérêt de la communication dont voici le texte :

L'empreinte laissée aux Lieux Saints par les Croisés, la reconnaissance de la France comme nation protectrice de tous les chrétiens établis en Turquie, avec, aussi, pour les navires battant notre pavillon national, le privilège exclusif de commercer avec les ports du Levant (1), ont assuré notre prééminence culturelle dans tous les pays de la Méditerranée Orientale.

Celle-ci demeure évidente, même pour le voyageur qui ne fait que passer.

Aussi, mettant pied sur le sol de la Macédoine, il y aura tantôt un demi-siècle, avions-nous été agréablement impressionné de nous trouver en contact avec une population à qui l'usage de notre langue était familier.

Les enseignes des maisons de commerce étaient doublées en français. Des journaux locaux avaient nom : « L'Indépendant », « Le Journal de Salonique », « Le Progrès de Salonique », « La Liberté », « L'Opinion ». Nos grands quotidiens de Paris étaient vendus à de nombreux exemplaires.

C'est que l'enseignement du français était donné non seulement dans nos propres écoles : lycée, cours secondaires de jeunes filles, école de commerce, tous établissements de la « Mission laïque Française », et dans des collèges tenus par des Religieux venus de France, mais aussi dans les écoles indigènes de la ville : écoles primaires et école de commerce turque, école de commerce bulgare, école de commerce roumaine, gymnases grecs (2). L'école allemande ne pouvait exister qu'à la condition de se dénommer « Ecole Franco-Allemande » et que l'allemand cédât le pas au français dans les exercices scolaires.

L'« Alliance Israélite Universelle » entretenait à Salonique une vingtaine d'écoles, où fréquentaient plus de 6.000 élèves. Leurs maîtres, d'origine Orientale, étaient formés à l'Ecole normale israélite d'Auteuil, où ils passaient quatre années d'études couronnées par notre Brevet supérieur d'enseignement.

(1) Les « Capitulations » négociées en 1535 entre François 1^{er} et Soliman le Magnifique ont été abolies en 1923.

(2) Comme beaucoup de villes de l'Orient, Salonique avait une population cosmopolite.

Ce que nous avons connu à Salonique avait sa réplique dans toutes les villes de l'Orient.

Où en sommes-nous aujourd'hui ?

Aux lycées que fondait la M. L. F., en 1906, à Salonique ; en 1909, à Beyrouth et au Caire ; en 1910, à Alexandrie, sont venus s'ajouter, en 1925, les lycées de Damas et d'Alep ; en 1928, le lycée de Téhéran. En 1935, la Mission Laïque prenait la direction du collège de Tartous, en Syrie ; elle fondait, en 1936, un Centre de Culture française à Jérusalem. Et, depuis, elle a ouvert, en Egypte, les lycées d'Héliopolis, de Meadi, de Mansourah, de Port-Saïd ; les collèges de Daher et de Zamalek.

En 1956, en 17 établissements, ses maîtres, au nombre de 756, enseignent à plus de 20.000 élèves (3).

Et elles sont légion, les Maisons d'éducation que dirigent et où professent des Religieux français. Une personnalité libanaise annonçait, il y a quelques mois à la Radio, qu'il y avait en son pays 400 écoles françaises.

Le journal turc « Stamboul » publiait naguère : « On évalue à 30.000 le nombre des élèves qui sortent chaque année des écoles de Syrie ; à plus de 100.000, si on y englobe les écoles de Constantinople, d'Asie Mineure, d'Egypte ».

Et que dire du sérieux des élèves de là-bas, de leurs aptitudes remarquables aussi !

Un Universitaire que nous avons connu autrefois, alors qu'il dirigeait l'Ecole de Commerce française de Salonique, disait, en une conférence faite à Paris, à des notabilités du Commerce extérieur, l'excellente tenue de ses élèves, « leur esprit laborieux et leur application qui les mettent sur ce point, pourquoi ne pas l'avouer, bien au-dessus du niveau moyen de leurs camarades français ».

Les examens qui couronnent les études de nos élèves orientaux ne le cèdent point en difficulté à ceux subis en France. Les Commissions du Baccalauréat (4) sont présidées par des professeurs de Faculté de chez nous. Ceux-ci sont élogieux dans leurs rapports.

M. Deltheil, alors doyen de la Faculté des Sciences de Toulouse et qui fut quelque temps Recteur de l'Académie de Caen, écrivait, en 1936 : « J'ai pu constater ce que représente, en Egypte et au Proche-Orient, l'enseignement secondaire français, le succès de notre langue et de notre culture, le beau renom que la France s'est acquis ».

Rappelons que c'est en suite de l'expédition de Bonaparte en Egypte, qu'a été fondé l'Institut de Sciences du Caire, et que l'égyptologie moderne est née de la découverte par Champollion du secret des hiéroglyphes.

Quel n'est pas le rayonnement de notre « Ecole Française d'Athènes », dont les membres, docteurs ès-lettres ou agrégés de l'Université, ont, depuis plus d'un siècle, procédé sur le sol de l'Hellade et du Moyen-

(3) Le lycée du Caire a reçu, en 1956, plus de 4.400 élèves ; celui d'Héliopolis, 2.400 ; celui d'Alexandrie, 2.300 ; celui de Beyrouth, 2.700. Le lycée de Damas, qui comptait 500 élèves au temps de notre mandat, a clos la dernière année scolaire avec 1.000 élèves, dont 700 Musulmans.

(4) En 1954, par exemple, sur 506 élèves présentés aux épreuves du Baccalauréat, 398 ont été reçus, ce qui fait une proportion de résultats de près de 80 %. Et nous passons sous silence les divers examens locaux, diplômes supérieurs d'études commerciales, etc.

Orient à des fouilles fructueuses (5) et contribué par leurs conférences au prestigieux renom de notre haut enseignement (6).

A Beyrouth, l'Ecole de Médecine, tenue par des Pères Jésuites français, est un Centre apprécié de nombreux étudiants indigènes. Les professeurs dépendent de la Faculté de Lyon (7).

Les causes de ce succès, de cette affection, M. Baillou, directeur des Relations Culturelles, proclamait, il y a quelques mois, qu'« elles résident dans certains caractères de la présence française. C'est d'abord, disait-il, la loyauté, la pureté, traditions de l'Université française, qui excluent toute arrière-pensée ou de prestige égoïste ou, à plus forte raison, de propagande ».

Nous ne nous imposons point, on nous sollicite de toutes parts : dans le Levant, en Lybie, au Soudan, en Ethiopie, en Extrême-Orient aussi, nonobstant les changements politiques apportés par les récents événements (8).

C'est que nous sommes toujours respectueux de la personnalité de chacun. « Nous ne voulons point extirper nos élèves de leurs traditions. Nous entendons les élever pour le pays qui est le leur et où ils doivent vivre ».

Mais du fait que ceux-ci sont d'appartenances raciales, nationales,

(5) Notre compatriote, M. Parrot, a exhumé, il y a quelque vingt-cinq ans, l'antique ville de Larsa, en Mésopotamie. Il y a retrouvé, notamment, le mobilier d'une école de garçons où l'on enseignait il y a plus de 4.000 ans : sa bibliothèque, ses dictionnaires, 70 cahiers d'élèves. On savait extraire les racines carrées et les racines cubiques. « Quant aux problèmes proposés à la sagacité des meilleurs, ils nous laissent rêveurs, dit-il, par leur complexité ».

Une Rouennaise, Mme Damantville, née Le Boucher, est aujourd'hui une hittitologue appréciée.

Né nous a-t-on pas annoncé, à Knossos, en l'île de Crète, au milieu des ruines du Palais de Minos, que M. Van Effenterre, directeur de notre Ecole supérieure des Sciences et des Lettres, avait là-bas un canton de prospection où il revient périodiquement.

(6) Nous avons eu l'honneur d'entendre à Salonique, en 1913, M. Fougères, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'Ecole Française d'Athènes, et M. Avezou, membre de cette Ecole, lequel, mobilisé comme lieutenant devait, deux années plus tard, glorieusement tomber aux Dardanelles.

(7) En 1883, une lettre de Jules Ferry annonçait à la « Société de Jésus » l'octroi d'un crédit de 150.000 francs et d'une subvention annuelle de 95.000 francs pour la fondation, à Beyrouth, d'une Faculté de Médecine et de Pharmacie, qui délivrerait un diplôme officiel décerné par un Jury que nommerait le Ministre de l'Instruction publique. Elle ne tarda pas à compter près de 400 élèves.

(8) Une chaire de philosophie et une chaire de littérature viennent d'être créées en la Faculté de Salonique ; leurs titulaires sont Français. En cette même Université, une section a été ouverte pour la formation de professeurs de langue française. Plusieurs de nos compatriotes enseignent à l'Ecole de Droit, à l'Ecole Vétérinaire de la même ville. — L'Institut Français d'Athènes a fondé l'an dernier un établissement scolaire à Héraclion, en Crète.

— La reconnaissance de la langue française comme première langue étrangère a marqué le début de la présente année scolaire en Israël.

— En 1955, un accord culturel a été conclu avec le Gouvernement Turc. Il a été paraphé, à Ankara, par notre Directeur des Relations culturelles et par le Directeur général adjoint de notre Enseignement supérieur.

— On vient de nous demander de créer un lycée à Tripoli de Lybie, un autre à Khartoum, au Soudan.

— L'importance de notre œuvre en Ethiopie a frappé tous ceux qui se sont rendus en ce pays, récemment encore l'Amiral Ortoli. L'Empereur s'intéresse à

confessionnelles diverses, nos efforts constants s'exercent avec foi dans le sens du rapprochement de tous (9).

Cette tendance peut en un sens expliquer la sympathique audience que trouvent, singulièrement en tout l'Orient, les éminentes personnalités de chez nous qui se font les interprètes de la pensée française. Ces actifs messagers n'œuvrent point en vain. Même dans les pays où l'excès de l'utilitarisme paraît être le vertige du monde moderne, on commence à se tourner de nouveau vers la France, pays de raison et de mesure.

C'est ce qu'annonçait, il y a quelques mois, à Rouen, un professeur de l'Université d'Utah, momentanément l'hôte de l'Académie de Rouen et de l'Association France-Canada.

De tout temps, les Orientaux ne s'y sont pas trompés.

Écoutons, en effet, ce que disait naguère à des étudiants un Ministre de cette Perse où, depuis le 13^e siècle, les élites parlent français :

« Il faut une modification et une élévation dans la nature de nos idées et la façon de nos pensées, et pour atteindre ce but, le meilleur moyen est d'avoir recours à la langue et à la littérature françaises. Vous pourrez alors vous inspirer de la clarté, de la précision de ses pensées et de l'élégance de son style, combinant ces qualités au charme oriental de notre littérature ».

Aussi, sont-ils nombreux les étudiants originaires des Nations du Levant, qui viennent chez nous pour y parfaire leur culture. Ils font généralement bonne figure dans nos établissements de l'Enseignement supérieur (10). Ils y sont dans un climat qu'ils ne trouveraient point, paraît-il, ailleurs.

Ali Akbar Siassi, docteur ès-Lettres, qui fut Conseiller de la Légation

l'agrandissement du lycée français d'Addis-Abeba, qui a fait son plein, en 1956, avec 1.200 élèves ; à la construction aussi d'un lycée de jeunes filles, qui a été promise par M. le Président de la République Française.

— A Hanoi, le lycée Albert Sarraut comptait 730 élèves en 1955. « La rentrée en octobre dernier a été excellente, puisque nous avons doublé nos effectifs ». « Nous avons signé un accord très satisfaisant sur les programmes et les examens avec la République démocratique du Nord-Vietnam ». Notre Institut Pasteur, notre Ecole française d'Extrême-Orient, notre Institut du Cancer demeurent là-bas.

Il y a pléthore dans les Ecoles françaises du Sud-Vietnam : 1.400 élèves de plus que l'an dernier sont inscrits dans nos établissements ; 95 % d'entre eux sont de nationalité Vietnamiennne. Près de 1.500 élèves admis à l'examen n'ont pu trouver de place dans les cinq lycées et collèges français du pays où enseignent 340 professeurs de chez nous.

(9) Les résultats sont parfois tangibles. Pendant les guerres de 1912, alors que les armées balkaniques s'affrontaient sur les champs de bataille d'Albanie, de Macédoine, de Thrace, nos élèves du lycée de Salonique, de Patries différentes : turque, grecque, serbe, bulgare, roumaine ; de religions diverses aussi : musulmane, Israélite, chrétiennes orthodoxes, arménienne ou catholique ; nos élèves, dont un bon nombre étaient en âge de combattre sous le drapeau de leurs nations respectives, vivaient, ces jeunes gens, en parfaite harmonie dans notre Maison de France. Parmi eux, il nous en souvient, il y avait trois neveux du Roi du Montenegro à côté des trois fils d'un Colonel Turc, officier d'une grande distinction qui avait été Attaché d'ambassade à Paris. Dans le labeur en commun, ils avaient appris à s'estimer et des liens de sympathie s'étaient tissés que l'épreuve affermit.

(10) Voici, pris au hasard, les résultats acquis par des anciens élèves du lycée français d'Alexandrie, et pour une seule année scolaire (1936) :

Aux certificats de licence ès-Lettres, 22 reçus sur 24 présentés devant la Faculté de Clermont-Ferrand ; plusieurs certificats de licence ès-Sciences à Marseille, dont le premier en mathématiques générales avec mention « Très Bien ». Ajoutons à cela

de France en Perse, avait passé, avec plusieurs de ses compatriotes, trois années, de 1911 à 1914, à l'Ecole normale d'Instituteurs de Rouen, comme boursier de son Gouvernement.

Il a fait jadis cette confidence à un de ses condisciples français qui nous l'a rapportée :

« J'ai des camarades, disait-il, qui sont allés en Allemagne, d'autres en Angleterre, d'autres en Amérique. J'ai la plus grande estime pour eux ; mais il semblait qu'ils avaient été comme rendus étrangers à leur propre pays. Ils avaient subi l'empreinte d'une civilisation mécanique ; leurs réactions étaient parfois incompréhensibles à leurs concitoyens.

» C'est en France qu'il faut venir, ajoutait-il avec chaleur. Vous ne savez pas ce que représente la France là-bas. Elle est pour nous la terre d'élection ! »

Ali Akbar Siassi a proclamé dans son ouvrage : « La Perse au contact de l'Occident » (Paris, Lib. Ernest Leroux, 1931) :

« Nous sommes heureux de pouvoir rendre ici un hommage public à nos maîtres français et en particulier à M. Lestang, ancien directeur de l'Ecole normale de Rouen, auxquels nous devons notre formation intellectuelle et morale ».

Son condisciple à Rouen, Réza Faïni, fut Ministre de l'Education Nationale en Perse (11).

Quels auxiliaires de notre expansion intellectuelle peuvent être nos anciens étudiants étrangers, adeptes de notre culture, familiers de nos façons de vivre !

Les échanges culturels sont le plus sûr moyen de contribuer au rapprochement des peuples.

En cet Orient présentement si troublé, la réalité d'hier est notre fervent espoir pour demain.

Marcel BOUDET

*Professeur Honoraire de l'Enseignement,
Secrétaire de la Société Libre d'Emulation
de la Seine-Maritime.*

deux doctorats en Droit devant la Faculté de Montpellier, dont un avec mention « Très Bien ». Et, en même temps, le premier à l'examen d'entrée à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris ; le deuxième, à l'Ecole des Ponts-et-Chaussées ; le 11^e sur 142, à l'Ecole supérieure d'électricité de Paris. Il y a le nombre et la qualité.

(11) Chaque année, ces jeunes gens étaient allés passer leurs vacances à Ofranville, dans la famille du regretté M. Pruvost, qui fut directeur de notre Ecole Bachelet. Comme ces sympathiques étrangers ont dû apprécier un tel milieu familial.

LE LABEUR EXEMPLAIRE D'UN GRAND ARTISTE

A propos du centenaire de « Madame Bovary », nous avons évoqué ici le prestige grandissant, en France et à l'étranger, de l'œuvre de Gustave Flaubert. Cette œuvre, une des plus réussies, des plus achevées de la littérature mondiale, ne fut obtenue qu'au prix d'un énorme labeur sans cesse jalonné de minutieux scrupules qui se posaient à la conscience de l'homme sur les rapports de l'art et de la réalité et à celle de l'écrivain sur les moyens les plus propres à les perpétuer de façon durable.

J'ai déjà indiqué que le manuscrit de la « Bovary », sur lequel l'écrivain s'est acharné pendant cinq longues années sans désespérer, est constitué par 1.500 grandes feuilles. Par goût de l'économie classique, visant à l'essentiel, il en sacrifia les deux tiers, exemple de plus en plus rare en présence de l'envahissante progression du roman-fleuve, des deux éminentes qualités auxquelles autrefois s'efforçaient d'atteindre les artistes de haute tradition française : la clarté et la concision.

Flaubert en commença la rédaction le 19 septembre 1851. Le lendemain, il confia à Louise Colet, sa maîtresse et sa confidente alors : « J'entrevois maintenant les difficultés de style qui m'épouvantent. Ce n'est pas une petite affaire que d'être simple. J'ai peur de tomber dans le Paul de Koch ou de faire du Balzac châteaubriané ». Plus tard, il précisera : « Toute la valeur de mon livre, s'il en a une, sera d'avoir su marcher droit sur un cheveu suspendu entre le double abîme du lyrisme et du vulgaire ». En somme, sur les conseils de Louis Bouilhet et de Maxime Du Camp, après leurs critiques de « La Tentation de Saint-Antoine », son souci majeur est de refréner sa tendance aux accents lyriques. Il le déclare expressément : « Ce sera diamétralement l'antipode de Saint-Antoine, mais je crois que le style en sera d'un art plus profond ».

Chemin faisant, que de découragements dans les incertitudes où tout véritable artiste est plongé en face de ses toujours imparfaites réalisations !

« Franchement, se lamente-t-il encore en 1853, la Bovary m'ennuie ; cela tient au sujet et aux retranchements perpétuels que je fais. Bon ou mauvais, ce livre aura été pour moi un tour de force prodigieux, tant le style, la composition, les personnages et l'effet sont loin de la manière naturelle. Les incertitudes de soi, que l'on a dans l'obscurité, on les porte dans la célébrité... J'aurai fait du réel écrit, c'est rare... »

Oui, le réel écrit. Rien de plus difficile en style. L'art étant artificiel, comme le mot même l'annonce, l'apparent naturel ne s'obtient qu'après beaucoup de rétractations et de retouches. Le style, c'est le mot juste mis à sa place dans une phrase harmonieuse, qui semble couler de source. Prenons un grand modèle classique français : La Fontaine, par exemple. Quoi de plus clair, de plus simple, de plus aisé — en apparence — que :

» Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche... »

Le paysage est complet en trois vers. On a chaud, on ahanne à côté

des chevaux dans leur effort. Et, cependant, on aurait trouvé, paraît-il, jusqu'à dix-sept états de certaines fables de La Fontaine.

De même pour Flaubert. Le réel écrit, comme il dit, c'est-à-dire transcendé par l'art !

Le labeur, et devant ce labeur, qui semble parfois excessif, on se prend à souffrir pour lui. Quelle conscience d'honnête homme, d'honnête artiste ! Il ne se permet aucune transaction dans son idéal. Non seulement il ne triche jamais, fut-ce vis-à-vis de lui, mais il ne varie pas d'un iota, sa décision prise. Sillon par sillon, il va jusqu'au bout, jusqu'à la limite de ses forces et de sa patience. De sorte qu'en face du manuscrit de « Madame Bovary », des spécialistes comme M^{lle} Gabrielle Leleu et M. Jean Pommier ont risqué la comparaison d'un vaste champ sans cesse retourné et hersé motte après motte.

Tel jour, dans sa correspondance, il accuse onze heures d'attablée pour aboutir seulement à deux lignes sur une dizaine de pages préalables.

Et nous ne parlerons qu'à peine de la préparation documentaire, avant qu'il ne prenne la plume. Un seul exemple, donné par le dévoué conservateur du Musée Flaubert à Rouen, M. René-Marie Martin, dans le dernier Bulletin des « Amis de Flaubert », à propos de l'histoire, dans le chapitre XI de « Madame Bovary », sur l'opération du pied bot d'Hippolyte, le domestique de l'auberge du Lion d'Or à Yonville-l'Abbaye, entreprise et ratée par le pitoyable Charles Bovary. Dans la bibliothèque du chirurgien Achille Flaubert, frère de Gustave, René-Marie Martin a retrouvé l'exemplaire d'un « Traité pratique du Pied Bot », par Vincent Duval, largement compulsé et annoté, où, pour ce maigre épisode de son livre, le romancier s'est astreint à lire des pages et des pages, qu'il a su résumer ensuite textuellement dans l'ordre des cinq chapitres, en quelques lignes. Cet ouvrage du docteur Duval, paru en 1839, était dédié au chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, Achille-Cléophas Flaubert, père de l'écrivain, mort en 1846.

* * *

Les « affres du styyle » pour « Madame Bovary » se renouvellent pour « Salammbô ». Jusqu'en septembre 1857, le romancier lit, prend des notes, dépouille des dossiers. Les plans qu'il élabora coup sur coup ne trouvent pas grâce à ses yeux. Il poursuit cependant, le sujet le passionne et, cette fois, il pourra « se foutre une bosse de lyrisme », annonce-t-il. Il note encore qu'« à chaque lecture nouvelle, mille autres surgissent ». Il est « entré dans un dédale ».

Le manuscrit de la première version porte la date du 1^{er} septembre 1857. Jusqu'en novembre, le romancier reste sur le chapitre initial. Puis, tout en passant au suivant, de nouveaux doutes, devenus certitudes, l'assaillent. Il faut absolument qu'il aille voir sur les lieux les paysages. C'est alors qu'il confesse à M^{lle} de Chantepie : « Je ne trouve rien de bon dans mon premier chapitre. Je me désespère là-dessus jour et nuit sans arriver à une solution. Plus j'acquiers l'expérience dans mon art, plus cet art devient pour moi un supplice ; l'imagination reste toujours stationnaire et le goût grandit, voilà le malheur. Peu d'hommes, je crois, auront autant souffert que moi pour la littérature ».

Sa résolution prise, il quitte Paris le 12 avril. Le voyage dure jusqu'au 6 juin. Le 9, à Croisset, après avoir dormi quarante-huit heures d'affilée, il met ses notes au net et les termine par cette évocation : « Que toutes les énergies de la nature que j'ai inspirées me pénètrent et qu'elles s'exhalent dans mon livre ! A moi, puissances de l'émotion plastique ! Résurrection du passé, à moi ! à moi ! Il faut faire, à travers le Beau,

vivant et vrai quand même. Pitié pour ma volonté, Dieu des âmes ! Donne-moi la force et l'espoir ! (Nuit du samedi 12 au dimanche 13 juin, minuit) ».

Combien d'autres exemples à citer de la conscience exemplaire de ce grand artiste. Emporté de lyrisme, il se domine, il se freine constamment pour atteindre l'impossible perfection. L'idéal artistique pour lui, c'est faire vrai, « et on ne peut, précise-t-il, qu'en choisissant et en exagérant harmonieusement ». Jusque dans la « Correspondance », qui n'était point destinée au public, sur laquelle, à propos de la publication du supplément de 1.100 lettres (1830-1880), notre excellent confrère Emile Henriot écrivit dans « Le Monde » du 17 février 1854 — rare éloge, combien mérité, sur lequel nous terminerons — : « Il y a dans toutes ces pages privées un accent de vérité sérieux, désolé et grave qui force, plus encore que la sympathie, cette forme particulière de respect qui est la vénération ».

Oui, la vénération. Non seulement pour le résultat d'un si vif et si durable éclat. Mais pour le haut exemple donné, que beaucoup d'écrivains français présents et futurs se montreront dignes, il faut l'espérer, de recevoir — de transmettre peut-être à leur tour.

Gabriel REUILLARD.

Louise Colet plagia-t-elle Lamartine sans le savoir ?

Pour taquiner ses confrères de l'Académie, Anatole France aimait conter cette historiette, dont notre Flaubert et notre Bouilhet auraient été, avec Louise Colet, les héros.

Louise Colet, jolie muse, qui ne manquait ni d'esprit ni de talent, se piquait de remporter un prix académique chaque année. Elle y parvenait régulièrement, grâce à l'appui de quelques hommes illustres, en tête desquels il faut placer Victor Cousin.

Anatole France prétendait que ces messieurs du quai Conti élisent et couronnent sans lire. Si c'en est une, il en administrerait cette preuve.

Une année, Louise Colet, en retard pour écrire le poème de concours, prie Flaubert et Bouilhet, qu'elle avait à dîner la veille du délai d'envoi des copies, de lui confectionner une pièce de choix.

Pendant qu'elle s'occupe des autres convives, elle enferme ces deux-là dans son cabinet de travail, non sans leur indiquer son placard à tabac et à eau-de-vie, car elle fumait ferme et buvait sec.

Le sujet du concours était « L'Immortalité ». Simplement !

Vers onze heures du soir, les compères, après avoir beaucoup fumé, bu et bavardé, se souviennent de leur promesse :

— Et *l'Immortalité* ? s'inquiète Bouilhet.

— Zut ! grogne Flaubert, peu disposé, qui verse dans les deux verres une nouvelle rasade.

A minuit moins le quart, Bouilhet supplie le camarade.

Flaubert rechigne encore, puis, étendant la main vers un rayon de livres, saisit un Lamartine, l'ouvre à n'importe quelle page et ordonne :

— *Ecris !*

Après avoir dicté d'affilée deux cents vers des *Harmonies*, il ajoute, de sa main, le titre, et signe de la même main : Louise Colet.

— *Est-fini, mes trésors ?* s'inquiète la poétesse qui pousse la porte au bon moment, quand l'exemplaire des *Harmonies* a retrouvé sa place.

— *Mais oui, mais oui*, peuvent déclarer « les trésors », l'âme sereine.

Louise jette un coup d'œil aux feuillets, et, sans reconnaître Lamartine, assure :

— *Vous ne vous êtes pas foulés. Ça ira quand même. Vous êtes des anges.*

Les « trésors-anges » reçoivent, pour si peu de peine, deux gros baisers.

Anatole France assurait qu'on imprima les vers de Lamartine sous le nom de Louise Colet.

A vérifier aux archives de l'Académie Française, si, toutefois, on y retrouve la maîtresse pièce de cette supercherie littéraire, qu'aurait dévoilée, bien plus tard, notre Flaubert.

Gabriel REUILLARD.

Le Concours Littéraire Bovary

La Société des Amis de Flaubert a ouvert entre les Etudiants et Elèves des Etablissements d'Enseignement un concours littéraire, doté de trois prix, sur la question suivante :

« *Quelle a été la place de Madame Bovary dans la littérature de l'époque et quelle a été l'influence du roman sur cette littérature ?* ».

Le règlement de ce concours a été transmis à tous les Directeurs des Etablissements d'Enseignement de Rouen et région, Facultés des Lettres, Ecoles Normales, etc... et publié dans la presse régionale et nationale.

A vrai dire, notre initiative auprès des dirigeants d'établissements, à l'exception de ceux des trois primés, n'a pas toujours rencontré l'aide que nous espérons et nous ne pouvons que regretter cette indifférence, s'agissant non point seulement d'une initiative privée, mais de l'hommage à rendre à l'un de nos plus grands écrivains et à l'une des œuvres les plus méritantes de notre littérature.

En revanche, les jeunes ont, indirectement, répondu à notre appel. Parmi celles reçues, trois copies ont retenu l'attention de notre Société.

Les prix ont été décernés au cours d'une cérémonie littéraire tenue à Rouen le samedi 23 février 1957, et dans les conditions suivantes :

PREMIER PRIX : M. François PEAUCELLE, classe sciences expérimentales, Lycée Corneille, Rouen, qui a reçu dix mille francs.

DEUXIÈME et TROISIÈME PRIX : (Jumelés et égalisés), M. Michel NOYON, Collège Moderne de Garçons, Rouen ; M^{lle} Doris ISELT, Ecole de la Providence, Mesnil-Esnard, qui ont reçu chacun trois mille francs.

Notre Société tient à remercier très sincèrement ceux qui, parmi nos adhérents, ont accepté de participer à la souscription ouverte pour l'établissement des Prix. Nous sommes heureux de publier leurs noms, classés par ordre alphabétique, sans indiquer les sommes reçues de chacun d'eux, pour mieux les confondre dans un bien reconnaissant hommage : MM. Andrieu, Bosquet, Bréant, Bruneau, Denesle, Dubuc, Fontaine, Gilbert, Haloche, Hébertot, Hélot, Jacobs, Jean, Junyent, Lahaye, Laurent, Lecoq, Mallet, Melet, Menuisement, Pommier, Robin, Sabatier, Savale, Talva, Toutain, Van Moë, Vicente, Warther, West, Wolf, Zurluh.

Voici le texte des trois copies primées :

I

Copie de M. François PEAUCELLE

Quelle a été la place de Madame Bovary dans la littérature de l'époque et quelle a été l'influence du roman sur cette littérature ?

Voici deux questions posées, liées par un même point : Gustave Flaubert ; mais qui demande chacune des éléments de réponse différents. Nous n'avons pas la prétention dans un exposé si court de présenter une étude définitive. Nous chercherons simplement les causes profondes de la littérature qui a gravité autour de *Madame Bovary*, et nous les montrerons telles qu'elles sont, sans artifices littéraires qui nous feraient perdre du temps.

Gustave Flaubert est un bourgeois, né d'une honorable famille qui vit assez aisément. Le père Flaubert, chirurgien de grande valeur est exclusivement un homme de sciences. Adolescent, le jeune Flaubert est imprégné du romantisme qui sévit à cette époque. Il s'enflamme pour Goëthe et pour Victor Hugo... et parfois même pour M^{me} Schlésinger, la femme qu'il a rencontrée à Trouville, et dont il rêvera fort longtemps. La passion des lettres est pour lui une évasion ; il s'y consacrera fort jeune, déclarant : « C'est pour moi-même que j'écris ».

Flaubert, parvenu à l'âge d'homme, a vu la Révolution de 1848 qui n'a pas été sans l'impressionner. Il est plein d'un dédain vengeur pour la société dans laquelle il vit. Il faut désormais abattre un *Romantisme* qui a fait son temps. Stendhal, Mérimée, Balzac ont frayé la voie à ce qui sera plus tard : *Le Réalisme*.

Puis, avec 1852 vient l'Empire : le régime est à cette époque impitoyable envers la presse. Les procès pleuvent, C'est dans un pareil décor et sortant de la cervelle de ce Gustave Flaubert que *Madame Bovary* voit le jour en 1856.

*

**

Le Romantisme, après 1848, paraît aussi démodé aux écrivains que l'idéalisme aux philosophes. Le Romantisme a poussé trop loin son champ d'action : il a péché par excès.. Après *La Comédie Humaine* (1829-1848), après *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, il faut quelque chose de neuf, mieux adapté aux circonstances. Il devient indispensable de pousser le Positivisme littéraire de plus en plus loin : La génération romantique ne suffit plus au développement scientifique dans lequel nous baignons. Le coup d'Etat du 2 décembre 1851 a marqué une césure dans le monde matériel : désormais nous entrons dans le machinisme ; que ce soit en physique, en chimie, en biologie, en économie, etc.. la vie quotidienne subit une transformation complète. Voyez les expériences de Fizeau et Foucault prouvant que la lumière est une vibration ; voyez Claude Bernard étudiant la fonction glycogénique du foie, voyez Pasteur et ses travaux de cristallographie.

La littérature devra suivre ce mouvement. Champfleury et Duranty ont mis sur pied une conception nouvelle. Leur doctrine a pour véritable raison l'instinct de l'homme : c'est déjà le Réalisme ; et si l'on veut jeter un petit coup d'œil en arrière, nous constatons que d'autres, avant eux, ont communiqué dans cet instinct : Ne citons que Catulle et Ovide qui avaient fait perdre à l'Amour tous ses secrets.

Est-ce à dire que Champfleury et Duranty n'ont fait que reprendre ce thème des Anciens ? Certainement pas. Ils y adjoignent quelque chose de nouveau en rapport avec le siècle qui les a vu naître : Les Beaux-Arts. Telle est l'innovation qui consiste à faire appel à l'Art.

Flaubert sera imprégné de ce « pré-mouvement » littéraire. Il y attachera, malgré lui, beaucoup d'attention et c'est ainsi que le fruit de son travail : *Madame Bovary* est une illustration de l'esthétique réaliste : ce roman est avant tout un roman véridique. *Madame Bovary* fait son entrée dans le cadre du positivisme et c'est là l'un des points essentiels. Certains critiques — peu nombreux d'ailleurs — verront tout de suite que ce mouvement doit déchaîner une révolution littéraire. Les *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle, parus en 1852, ont déjà perdu un peu de leur vie.

Mais le *Réalisme* peut avoir plusieurs voies : Flaubert nous montre un *Réalisme réaliste*, tandis que le Réalisme de Beaudelaire est *transfigurateur*.

Pour écrire avec cet appareil nouveau, il faut rejeter tout sentimen-

talisme et toute intuition que l'on avait parfois coutume d'attribuer à quelque faculté supranormale de l'esprit ; il faut que l'auteur soit terre-à-terre avec son sujet ; il faut accumuler des matériaux à la manière de l'historien ou du naturaliste. Enfin reconnaissons que l'on aime généralement ce qui saigne et Dieu sait si Flaubert s'en privera ! L'auteur de *Madame Bovary* a une conception naturaliste des choses. Les progrès de la science vont nécessiter des études plus complexes, plus ou moins profitables parce que trop riches. On arrive peu à peu à « bourrer le crâne » de l'étudiant. Flaubert a vu ce malaise, il en a fait un type : le pharmacien Homais.

L'ermite de Croisset est le premier à dire ce qu'il faut dire ; il le dira parfaitement ; il n'inventa rien ; il communit avec son temps, tel Molière écrivant *Les Précieuses Ridicules*, ou *Les Femmes Savantes*. A chaque époque ses portraits, à chaque siècle ses témoins. Mais le Romantisme du jeune Flaubert transperce dans le caractère d'Emma Bovary. Il y a un renouveau de la forme sur des thèmes pré-révolutionnaires.

Si Gustave Flaubert apparaît comme le maître du roman réaliste, c'est qu'il fut un champion du style : car le but est de faire œuvre d'art, d'atteindre à la beauté, précisément par le style. Il faut voir ici une préoccupation essentielle de l'auteur. *Madame Bovary* est écrit sur trois notes, et si certains reprochent à son auteur d'avoir copié le style ternaire de La Fontaine, il n'en reste pas moins vrai que des phrases comme celle-ci : « Elle saluait, rougissait, ne savait que répondre » sont imprégnées d'un bercement auquel le lecteur se laisse prendre.

Ce roman est une véritable peinture et il ne faut pas s'étonner que Merlet ait comparé Flaubert aux tableaux de Breughel ou Escudier à ceux de Courbet. Il y a dans ce réalisme d'époque des attaques volontaires à la religion et Flaubert s'y soumet avec une joie secrète... Le curé de plâtre dont on parle plus ou moins respectueusement à plusieurs reprises au début de *Madame Bovary* et qui finit par se briser sur le pavé de Quincampoix est bien autre chose qu'un artifice descriptif.

A quel niveau de ce mouvement littéraire devons-nous classer Flaubert ? Un homme de sa classe est trop vaste pour entrer dans une école : ce champion du Réalisme déborde des normes de cette doctrine.

Faut-il reprendre la vieille comparaison entre Balzac et Flaubert ? Edmond About, Gozlan, Charles de Mazade, Desdemaines, pour ne citer que ceux-là, se sont dès les premiers jours faits les innovateurs de ce rapport littéraire. Lisons avec plus de profit ces lignes du philosophe Lequier, contemporain de Gustave Flaubert : « Par dessus tout, c'est la vérité que je cherche ; c'est l'illusion que je veux éviter avec le plus de soin. Surtout que je ne cherche point dans quelque révolte du sentiment un subterfuge pour échapper à la vérité. Je la veux telle qu'elle est, consolante ou terrible ». Tel fut le désir de Flaubert qui détermina par contre-coup la place de *Madame Bovary* dans la littérature de 1856.

**

Désormais *Madame Bovary* a sa place dans la littérature. Un deuxième problème apparaît : *Quelle va être l'influence de ce roman sur la littérature de l'époque ?* C'est ce que nous allons essayer de déterminer brièvement dans cette seconde et dernière partie.

Le Réalisme s'est efforcé de transmettre le scientisme dans le domaine de l'Art : tâche favorisée par les circonstances, puisque l'idéal avait fait faillite en 1848. *Madame Bovary* aurait pu entrer rapidement dans l'ombre, si n'avait éclaté au début de 1857 le fameux procès. Il faut voir

ici la première influence du roman sur la littérature de l'époque ; il a fait scandale, donc, on s'y intéresse. Chacun sait que ce procès apparaît d'ailleurs de nos jours assez grotesque. En ce qui nous concerne, nous voulons bien y voir une atteinte à la morale religieuse, un point c'est tout.

Madame Bovary va donner lieu à des peintures impersonnelles ; et, selon la belle formule « l'artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature », chacun va s'efforcer de faire triompher le réalisme qui évolue peu à peu vers le naturalisme. Dans ce changement, nous retrouvons l'un des précurseurs du réalisme : Duranty, dont nous avons déjà parlé.

Le naturalisme devient de plus en plus une littérature physiologique et expérimentale, s'agrippant plus intensément au développement du machinisme. Voyez cette remarque de Feydeau, avant tout, romancier réaliste : « Le XIX^e siècle, selon moi, pourrait être appelé l'âge de la matière. L'utile est le dieu de ce siècle. Il a tout envahi. Les intérêts prédominent partout. Les intérêts ont remplacé toutes les choses élevées : la foi, l'amour du beau, de la vertu, de l'idéal... A une époque qui a enfanté le suffrage universel, les emprunts nationaux, les embellissements de Paris, les associations de capitaux, les chemins de fer, les télégraphes électriques, les bateaux à vapeur cuirassés, les canons rayés, la photographie, les expositions de l'industrie, tout ce qui sert les sens, tout ce qui supprime les distances, tout ce qui va vite, tout ce qui frappe fort et infailliblement, tout ce qui est mathématique, utile, matériel, commode, le réalisme est la seule littérature possible ». Cette citation, quoiqu'un peu longue, est un témoignage d'époque d'une grande valeur (Feydeau. *Un début à l'Opéra*, préface, 1863).

C'est alors que le naturalisme enfle démesurément. Aux visions imaginaires, on substitue une observation précise, minutieuse de la réalité. On en vient à créer des histoires naturelles de la société (celle de Zola est un bel exemple). Les romanciers s'identifient à la vie. Tout ceci est la répercussion de *Madame Bovary* et M. René Dumesnil, l'éminent flaubertiste, a écrit cette phrase pleine de vérité : « Le Bovarysme nous fait croire que nous sommes tels que nous voudrions être ».

On brode sur les mêmes thèmes : l'optimisme déraisonnable, l'espoir déçu... c'est là que réside le naturalisme. Gustave Flaubert apparaît comme le modèle de style que chacun veut égaler. Pourtant lorsque parut *Madame Bovary*, on put lire les critiques les plus extravagantes, comme celle-ci par exemple, écrite par J. Habans, dans *Le Figaro*, en 1857 : « Le faible du livre, c'est que M. Flaubert n'est pas un écrivain. Le style est parfois indécis, incorrect et vulgaire »... Heureusement, Barbey d'Aurevilly, cet autre normand, semble avoir tout de suite vu la juste valeur du livre ; Baudelaire publie dans *l'Artiste* une critique élogieuse.

Mais les progrès de la science se font de plus en plus vastes. On recherche l'universelle explication du Cosmos. A ce stade, les Naturalistes marchent sur les pas des Réalistes et Taine admet que le roman devient alors non plus littéraire, mais mathématique. La nouvelle école transfigure le machinisme ; le besoin de littérature s'oriente vers un monde nouveau plus physiologique, et ceci nous le devons encore à Gustave Flaubert. Le 11^e chapitre de la seconde partie de *Madame Bovary*, consacré à la thérapeutique du pied-bot, a fait entrer dans l'histoire du roman la science médicale. Gustave Flaubert, en digne fils de son père, parle de stréphopodie, tel un orthopédiste de nos jours.

En dépit de tout cela, l'Art subsiste ; Flaubert écrit dans sa *Correspondance* : « La forme de l'œuvre d'Art doit être soumise à des contraintes aussi rigoureuses que le fond : « C'est cette obsession qui

repoussera une partie de la génération montante et c'est peut-être par refus de naturalisme, par anti-réalisme, que d'autres méthodes vont apparaître ; il y aura aux côtés de l'école dominante une anarchie intellectuelle d'où émergera — entre autres témoignages — le symbolisme.

Le centre littéraire reste inviolable. Zola se fait le théoricien du Naturalisme ; il écrit dans son ouvrage *Le Roman expérimental* : « Le roman expérimental est une conséquence de l'évolution scientifique du siècle, il continue et complète la physiologie ». Les œuvres s'accroissent. *Germnie Lacerteux* (1865) fait des Goncourt de véritables chefs d'école ; remarquons cependant qu'Edmond, qui survécut à son frère Jules, a beaucoup plus sa place dans le Naturalisme.

Emile Zola sacre définitivement la théorie en créant « Ses Jeudis ». C'est le *Groupe de Médan*. *Boule de Suif* est la meilleure des nouvelles des Soirées de Médan : son auteur — encore un normand — Guy de Maupassant, hérite du talent de Flaubert et des Goncourt. Ce naturalisme est avant tout classique. Combien de noms à citer qui gravitent autour de Zola : Alphonse Daudet ; Henry Céard qui, en 1881, nous donne *Une belle Journée*, réplique de *Madame Bovary* ; Léon Hennique, Paul Alexis, et là encore nous pourrions ajouter une longue liste d'écrivains qui marchent derrière Flaubert, ce pessimiste par décision préalable qui subit l'influence du monde ambiant et du développement de la vie sur lui.

Quelle haine parfois a-t-on suscité autour de ces hommes. De Pontmartin écrit : « Nous disons, nous, que le libéralisme n'est et ne peut être que la démocratie littéraire et *Madame Bovary* nous sert de preuve ».

Aussi considérable qu'elle puisse paraître, l'influence de *Madame Bovary* sur la littérature de l'époque survécut à cette époque.

**

Étendons un peu notre regard et nous voyons que des mouvements réalistes, similaires de celui dont nous venons de parler apparaissent presque partout en Europe. Certains ont leur histoire propre ; d'autres sont plus ou moins inspirés par le réalisme français. De grands noms l'honorent à l'étranger : Ibsen est à la fois réaliste et symboliste. Théodore de Banville émettra, en 1880, l'année même qui vit mourir le grand Flaubert, ce jugement si véridique : « *Madame Bovary* d'où est sorti tout le roman contemporain ». Pour perpétuer l'ermite de Croisset, un nom vient s'ajouter en ligne droite : celui de Maupassant, qui est l'écho du maître, celui auquel Flaubert avait dit : « Il faut être en contact direct avec le réel, y trouver l'inexploré, mépriser la réclame, fustiger les préjugés bourgeois, surtout se dire que l'art est une longue patience ». C'est cette méthode qui nous valut *Une Vie*. Plus près de nous, nous avons Jules Vallès, et bien d'autres encore...

Le réalisme fut et demeure de toutes les époques. Que de vérités dans les peintures psychologiques de Racine, de Molière ou de Bossuet. Et s'il faut encore prouver que Flaubert fut l'artiste du style, lisez donc la célèbre *Correspondance* et vous verrez à quelles grossièretés de langage l'auteur de *Madame Bovary* se laisse aller quand il écrit sur le vif. Où es-tu, balancement agréable du roman ? Non, rien n'est plus à prouver. *Madame Bovary* a franchi brillamment ses cent ans, à côté des *Contemplations* et des *Fleurs du Mal*. Trois livres... Voici le témoignage valeureux d'une époque, et cela compte.

François PEAUCELLE

Lycée Corneille, classe de Sciences expérimentales.

II

Copie de M. Michel NOYON

Lorsqu'en 1856, Flaubert fit paraître dans la *Revue de Paris* son nouveau roman *Madame Bovary*, il ne pensait sans doute pas soulever une telle passion, provoquer de telles polémiques autour de son œuvre. Cité en justice, accusé d'outrages à la morale et à la religion, acquitté de justesse, Flaubert avait imposé un ouvrage qui devait donner naissance à une forme littéraire nouvelle : le roman réaliste.

Certes, avant Flaubert, il y eut des études de mœurs romancées. Au 18^e siècle, *Gil Blas*, de Lesage, nous peint la société de la Régence. *Manon Lescaut*, qui provoquera également un scandale à l'époque, offre certains rapprochements avec *Madame Bovary*. Le Chevalier des Grieux, comme Emma, s'abandonne à la fatalité qui le conduira au malheur. Plus près de Flaubert, les romans de Balzac peignent aussi des scènes de la vie de province. L'atmosphère d'*Eugénie Grandet*, celle du *Médecin de campagne*, se rapproche de la vie à Tôtes et à Yonville.

Le Père Goriot, comme Emma, est prêt à de honteux marchés pour avoir quelques instants de bonheur. Et ne pourrait-on pas rapprocher M. Homais et M. Lheureux de certains personnages du *Cousin Pons*, hypocrites et avides d'argent. Mais les romans de Balzac, si fortement charpentés et construits soient-ils, avec leurs personnages si minutieusement dépeints, n'atteignent pas en force de vie, celui de Flaubert.

Le roman de Flaubert, comme l'a dit A. Thibaudet dans son étude sur le grand romancier rouennais, n'est pas une « comédie humaine », mais du roman pur. Ce n'est pas un drame construit, mais le déroulement d'une vie. Flaubert semble, comme Stendhal dans le *Rouge et le Noir*, traduire dans son livre ses idées, ses tendances personnelles.

Si Julien Sorel, c'est Stendhal exprimant ses ambitions déçues, son pessimisme, *Madame Bovary*, au dire de l'auteur lui-même, c'est Flaubert.

Il semble également que Flaubert ait puisé chez les Romantiques pour créer son roman. La jeune Emma au couvent, puis jeune fille a de goûts de romantiques. Elle rêve, elle est mélancolique, elle s'exalte dans la prière. Elle cherche l'amour, elle est désenchantée et elle s'abandonne à la débauche, comme le héros de Musset dans la *Confession d'un Enfant du siècle*. Flaubert subit donc, c'est certain, l'influence de ses prédécesseurs. Mais son œuvre a un caractère si profond et si original, elle fera si forte impression sur le public, qu'elle créera un genre nouveau de la littérature : le réalisme.

Flaubert, en effet, est un grand peintre de la vie. D'abord le cadre, le paysage, l'évocation du milieu est si exacte, que pour nous, Rouennais, Normands, qui connaissons la région, nous nous émerveillons d'une telle minutie. Nous reconnaissons la campagne cauchoise. « La plate campagne s'étalait à perte de vue et les bouquets d'arbres autour des fermes faisaient à intervalles éloignés des taches d'un violet noir sur cette surface grise qui se perdait à l'horizon dans le ton morne du ciel ».

Puis c'est Yonville, sa rivière, sa forêt, ses plaines et enfin le bourg triste et banal, sa mairie « manière de temple grec », son église, son auberge et la pharmacie, qui jouera un si grand rôle dans l'histoire du roman. Maintenant, voici Rouen, la Cathédrale. La célèbre promenade en fiacre nous transporte dans nos rues de tous les jours : Saint-Paul, Lescure, le Mont Gargan, la Rouge-Mare, etc., pour aboutir dans « une ruelle du quartier Beauvoisine ».

Peinture minutieuse également des personnages : Charles Bovary

arrivant au Collège, puis vivant dans le bonheur, s'abandonnant après la mort de sa femme ; la veuve Dubuc, à peine entrevue avec « ses bras maigres et ses humeurs », mais si bien dépeinte. Le brave père Rouault, Homais, L'Heureux, Rodolphe, Léon et enfin Emma.

Emma, si blanche, si fine, dont le « regard arrivait franchement à vous avec une hardiesse candide ». Emma, si belle quand elle aime. « Elle avait cette indéfinissable beauté qui résulte de la joie, de l'enthousiasme, du succès », puis désenchantée. « Il y avait sur ces lèvres balbutiantes, dans ces prunelles égarées, dans l'étreinte de ces bras, quelque chose d'extrême, de vague, de lugubre », et enfin, *Madame Bovary* dans la mort : « Les cheveux dénoués, la prunelle fixe, béante ».

Flaubert ne nous fait grâce d'aucun détail, et même ce récit de la mort de M^{me} Bovary fera dire à M. de Lamartine :

« J'ai blâmé vos dernières pages, vous m'avez fait littéralement souffrir, vous avez créé une mort affreuse, effroyable ». C'est par ce réalisme que l'œuvre est si attachante. Chaque image porte, les formes, les attitudes, les couleurs, les sons, tout est vie. Le lecteur partage les sentiments des héros. Il souffre avec Charles Bovary, gauche, timide, trompé, ridiculisé, toujours aimant, toujours confiant et qui, devant d'évidence de son malheur, ne trouve que ce mot : « C'est la faute de la fatalité ».

Le lecteur ressent avec Emma ce vide, cet ennui sans borne, ce désenchantement, cette attente d'un événement inattendu ; il partage les premiers émois de l'héroïne, ses folies, ses langueurs, son désir de bonheur, son désespoir.

Oui, *Madame Bovary* est un grand roman, et même si l'œuvre n'avait pas été éclaboussée par le scandale du procès, elle aurait fait date dans l'histoire de la littérature. Les successeurs de Flaubert, ses admirateurs, pourrions-nous dire, l'ont imité sans peut-être l'égaliser.

Les Goncourt peignent aussi la vie et accumulent les observations du monde. Leur documentation est prodigieuse et provoque le scandale. Un journal des Goncourt est encore à paraître, et même à notre époque, il peut susciter bien des réactions par les révélations qu'il contient sur les contemporains des deux frères. Leur style recherché, leurs mots expressifs pour traduire des sensations, montrent bien chez les Goncourt l'empreinte de Flaubert.

C'est avec Zola que l'art du réalisme poussé à l'extrême, puisqu'on le nommera même « naturalisme », atteindra son apogée.

L'Assommoir, *Germinal*, *Thérèse Raquin*, *Les Rougon-Macquart*, c'est la vie dans toute sa laideur. Zola, reprenant le goût du pessimisme et de la fatalité cher à Flaubert, nous montrera non pas une femme, mais des familles allant de déchéance en déchéance. Les vices, les crimes, toutes les horreurs, Zola les recherche comme à plaisir et se complet à les décrire dans un langage coloré mais brutal.

Son œuvre prenante n'aura peut-être pas la beauté de celle de Flaubert. *Madame Bovary* garde une certaine poésie que n'auront pas les héroïnes de Zola, marquées en naissant par le malheur.

Et que dire de Maupassant, le parent et le disciple de Flaubert ? Les romans marquent bien l'influence du *Maître*.

Le plus marquant, *Une Vie*, révèle encore une pauvre et douce femme : Jeanne, victime d'une fatalité inexorable. Maupassant rejoignant Zola, se complaira dans des descriptions de névrosés. Il traduira

non seulement la vie des autres, mais la sienne propre. Ce sont ses souffrances du terrible mal qui l'emportera qui marquent ses dernières œuvres.

L'œuvre de Flaubert a donc eu une importance considérable par sa valeur propre, en tant que roman de mœurs, par les débats qu'elle a suscités et par son influence sur les romanciers du 19^e siècle.

Michel NOYON

Collège Moderne de Garçons, Rouen.

III

Copie de M^{lle} Doris ISELT

Avant Gustave Flaubert, qui crée un genre réaliste nouveau avec le roman *Madame Bovary*, les écoles réalistes existaient déjà. Le peintre Courbet créa l'école réaliste dans la peinture. Il peint ce qu'il voit dans les lignes et dans les couleurs. Son *Atelier*, qui fait sursauter, est une allégorie réelle, où les personnages de la fiction sont mêlés aux personnages réels en un paradoxe visuel, comme le titre *Allégorie réelle* est un paradoxe verbal.

Sortie de Stendhal, Balzac et Musset, l'école réaliste a pour premiers auteurs Champfleury, Murger et Duranty, disciples du peintre Courbet, dont ils essaient de transformer les théories en les appliquant au roman. Leur réussite, cependant, est médiocre, quoique Murger fut lu. En effet, Murger, peintre de la Bohème imaginaire et inoffensive; Champfleury, anodin et outrancier; Henry Monnier, trivial, ne sont plus guère lus. C'est ici la première période de l'école réaliste. Elle n'a d'intérêt qu'au point de vue historique.

La deuxième période réaliste, avec Flaubert, au contraire, est féconde, car le réalisme n'est plus un but, mais un moyen d'expression et garde un attrait vivant. Le premier roman de cette deuxième période est *Madame Bovary*, qui fut publié en 1856. Son apparition est une grande date dans la littérature et exerce sur l'art contemporain une influence profonde et durable. On dit l'année de *Madame Bovary*, comme on dit l'année de *La Préface de Cromwell* pour marquer dans l'histoire du roman français une révolution ou le début d'une ère nouvelle. Avant Flaubert, aucun romancier, depuis de longues années, n'avait su imposer véritablement son œuvre à l'attention du public. Gustave Flaubert ne se demande pas si ses personnages sont moraux ou consolants, mais s'ils sont vrais. Disciple de son ami Théophile Gautier, dans l'art pour l'art, il proclame comme un dogme l'impassibilité de l'artiste, l'objectivisme absolu et aucun épanchement lyrique. Ses ennemis, ennemis de la nouveauté et défenseurs de la routine et de la morale bourgeoise, lui reprochent en particulier son idée triste de l'humanité et son nihilisme sarcastique.

Flaubert, après son œuvre de *Madame Bovary*, ne varie pas sa manière, quoique se perfectionnant. Il conserve les principes directeurs de son art, la discipline qu'il a choisie et la règle qu'il s'est donnée et dont l'obédience ne souffre nul adoucissement. Ses ouvrages contiennent en germe les principes qui seront la loi des romanciers venus après lui.

Personne ne doute de l'influence de *Madame Bovary* sur la littérature du 19^e siècle et, seule, une étude approfondie peut déterminer l'étendue de cette influence et distinguer les hommes et les œuvres qui l'ont directement subie ou ceux et celles qui n'ont éprouvé que des conséquences

indirectes. Cependant, c'est dans *Madame Bovary* qu'il faut chercher l'image du siècle, et le trait essentiel est le courant d'idées qui, en 1856-1857, pousse la littérature vers les réalistes.

Sainte-Beuve et Charles Baudelaire, critiques clairvoyants de l'époque, donnent bien 1856, date de la parution de *Madame Bovary*, comme une date mémorable. Les critiques qui leur succédèrent : Albert Thibaudet, Jean de la Varende, René Dumesnil, Edouard Maynial et les écrivains ou historiens qui ont étudié la vie et l'œuvre de Gustave Flaubert, comme Brunetière, Alfred Colling et Théodore de Banville, sont d'accord pour reconnaître la puissance de Flaubert et de son œuvre, son influence sur les littérateurs de son temps et sur ceux qui suivront. Flaubert exerça, en effet, une influence double, à la fois sur le fond et sur le style. La postérité littéraire, c'est créer un personnage vivant, c'est comme le dit Balzac : « Faire concurrence à l'état civil ». C'est à cette qualité que *Madame Bovary* doit ce qu'on pourrait appeler sa postérité littéraire, c'est-à-dire les œuvres qu'elle suscita, l'influence prolongée qu'elle exerça sur le roman et qui n'est pas terminée, car chaque génération, qu'elle les aime ou les déteste, est bien obligée de ne pas ignorer ces personnages toujours vivants et les théories esthétiques dont ils sont issus. Parmi les écrivains de l'école réaliste ayant subi l'influence de Gustave Flaubert, on peut citer : Jules et Edmond de Goncourt, avec *La Fille Elisa* et *Sœur Philomène* ; Eugène Frémontin, avec *Dominique*, et Alphonse Daudet. Mais le réalisme se prolonge au-delà de son propre cadre. Emile Zola, qui est un disciple des frères Goncourt, forme l'école naturaliste où brillent Guy de Maupassant, qui ne peut d'ailleurs se concevoir sans Flaubert ; J.-K. Huysmans, Léon Hennique, Céard et Paul Alexis.

Paul Adam, hanté par Emile Zola, et Jules Renard par les Goncourt, forment le symbolisme.

L'influence de Flaubert fut si puissante et subsista si fortement à travers le temps et les âges, qu'un écrivain, plus tard, prit le lieu où a vécu et où est mort le maître, comme pseudonyme, et se fit appeler Francis de Croisset.

Doris ISELT

*Classe de Première. Ecole de la Providence,
Mesnil-Esnard.*

Les Manuscrits Flaubert

à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris

La Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, détachée du Musée Carnavalet, a l'heureux privilège de posséder, donnés et légués par M^{me} Franklin-Grout et par ses représentants, un certain nombre de manuscrits de Gustave Flaubert, savoir : L'EDUCATION SENTIMENTALE ; CARNETS DE NOTES ; CARNETS DE VOYAGE.

Elle possède, en outre, les deux premières éditions de Madame Bovary, dont l'exemplaire dédié par Flaubert à sa mère, et aussi la première édition de la Tentation de Saint-Antoine.

Certains de ces précieux documents ont pu être présentés lors de la récente Exposition Bovary, au Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen, du 21 décembre 1956 au 10 janvier 1957.

Grâce à la grande obligeance de M. Surirey de Saint-Rémy, le très distingué Conservateur de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, nous avons pu obtenir la nomenclature exacte des documents imprimés ou manuscrits déposés à cette Bibliothèque.

Nous reproduisons ci-dessous cette nomenclature, qui peut être utile aux chercheurs.

Ajoutons que, en ce qui concerne les manuscrits, les Carnets de Voyage ont été reproduits dans l'édition récente des Belles-Lettres (1948) (1), mais que les Carnets de Notes ne paraissent pas avoir encore fait l'objet d'une édition, bien que M^{me} Marie-Jeanne Durry en ait publié des fragments dans Flaubert. Projets inédits (éd., Librairie Nizet, Paris, 1950) et se propose, utilement, d'entreprendre la publication de ces documents.

I. — Documents concernant L'EDUCATION SENTIMENTALE

Gustave FLAUBERT : « L'Education Sentimentale. Histoire d'un jeune homme. G. Flaubert (1^{er} Tbre 1864-16 mai 1869) », de la main de l'auteur sur une chemise cartonnée. Manuscrit autographe avec des ratures et des corrections d'auteur. Début : « I. Le 15 septembre 1840, vers six heures du matin, la Ville de Montereau, près de partir... » Fin : « — Oui, peut-être bien ! c'est là ce que nous avons eu de meilleur ! », dit Deslauriers.

Papier ; 478 feuillets ; 340 sur 215 millim.

A la suite du manuscrit de Flaubert, se trouvent :

1^o sept fiches de papier, les cinq premières de 196 sur 75 m/m, les

(1) Toutefois, sous le titre : **Le Carnet 10**, M. Aimé Dupuy, Inspecteur honoraire de l'Enseignement à Tunis, a publié d'abord dans la *Revue de la Méditerranée*, puis à la Librairie Nizet, une sérieuse étude sur le voyage de Flaubert à Carthage, en 1857. Le texte de cette étude a paru dans le *Bulletin des Amis de Flaubert*, numéros 7, 8, 9. M. Aimé Dupuy avait d'ailleurs, sur ce même sujet, fait une conférence à la Société des Amis de Flaubert, le dimanche 19 octobre 1952.

deux dernières de 196 sur 93 ^{m/m}, contenant diverses critiques sur le style. Début « 171. Crois-tu que ce soit l'archet lui-même qui ait frappé sur le pupitre. Sous prétexte de couleur et de vivacité, tu te fous trop de la grammaire... »

2° douze feuillets de papier, 300 sur 236 ^{m/m}, où se trouvent consignées au crayon un certain nombre de notes et observations, relatives au roman. Début : « page 2. — Enviaient d'en être les propriétaires — est-ce français ? j'en doute fort... »

Gustave FLAUBERT : « L'Education Sentimentale. Histoire d'un jeune homme. G. Flaubert », de la main de l'auteur sur une chemise cartonnée. Copie manuscrite du roman de Flaubert. Cette copie, qui contient de rares corrections de la main de Gustave Flaubert, semble avoir servi à l'imprimeur du roman. Début : « I. Le 15 septembre 1840, vers six heures du matin, la Ville de Montereau, près de partir... » Fin : « — Oui, peut-être bien ! c'est là ce que nous avons eu de meilleur ! », dit Deslauriers.

Papier, 654 feuillets ; 360 sur 240 millim.

II. — Carnets de Notes

de 1 à 20 inclus (manquent les Carnets 9, 10, 11, 13)

Carnets manuscrits autographes contenant des notes et réflexions diverses, que Flaubert écrivait au fur et à mesure de ses lectures, de ses conversations et que se déroulaient différents incidents dont il fixait le souvenir par une pensée ou une critique.

Carnet n° 1. — Notes de grammaire grecque. Début : « Théocrite — idyl 1D' = XIV. KYHIEKAE EPOS H OYONIXOE... ». Fin : « ...avec leurs voiles étendues semblaient une ligne de gds oiseaux prêts (sic) à s'envoler ».

Un carnet chagrin noir ; 207 sur 127 millim. ; Papier ; 99 feuillets, les feuillets 25 à 64 inclus et 73 à 96 inclus étant vierges. La signature « Gustave Flaubert » se trouve « in fine » à l'intérieur de la couverture.

Carnet n° 2. — « Notes générales. Lectures, etc. — octobre 1859 ». Ce carnet contient des citations diverses, des notes de lectures sur des sujets les plus différents, des apologies et des réflexions de Gustave Flaubert. Début : « le père Kircher, auteur de la lanterne magique — de l'Oedipus egyptiacum, d'un système pour faire un automate qui parlerait comme un homme... ». — Fin : « Aujourd'hui 12 Xbre 1862, anniversaire de ma 41^{me} année, été chez Mr de Lesseps porter un exemplaire de Salambô pour le bey de Tunis... et m'être mis sérieusement au plan de la 1^{re} partie de mon roman moderne parisien ? ? ?... »

Fol. 15 on relève : « Aujourd'hui 4 9bre 1862 été à l'église S^t Martin à l'enterrement du père de Barrière — gens de lettres et cabotins... ».

Voy. Œuvres complètes de Flaubert. Notes de voyages II. « Notes diverses », p. 361 et p. 364. Louis Conard, éditeur, Paris, 1910.

Un carnet cartonné marron foncé — 154 sur 230 millim. ; Papier ; 50 feuillets.

Carnet n° 3. — Notes diverses. Début : « sur un passage d'Hérodote... ». Fol. 24 : « Mon chien est mort hier. Je m'embête de plus en plus. (Rouen, mercredi 23 novembre 1848, 9 h. du soir) ». Fol. 15, deux croquis de lanternes en forme de Phallus.

Carnet couverture cartonnée brun rouge passé ; 133 sur 87 millim. ; Papier ; 41 feuillets.

Carnet n° 4. — « Gustave Flaubert — octobre 1851 ».

Ce carnet contient des notes et quelques ébauches de croquis sur un voyage à Londres. Le manuscrit est au crayon. Fol. 7, etc., des observations et remarques sur une visite au « British Museum ».

Carnet couverture noire avec fermoir ; 74 sur 118 millim. ; Papier ; 75 feuillets.

Carnet n° 5. — « Souvenirs ». Ce carnet appartenait à Gustave Flaubert, mais il est en entier de la main de.....

Début : « Nous étions à Mantes !... C'est loin... loin... Ce souvenir m'apparaît déjà dans un lointain splendide et triste... (lettre de Gustave du lundi 14 7bre 1846) ». Il contient des vers sur une journée (du mercredi 9 au jeudi 10 septembre 1846), passée par Flaubert et sa maîtresse à Mantes.

Carnet de cuir bleu ; 78 sur 115 millim. ; Papier ; 61 feuillets dont les 19 premiers seuls sont écrits.

Carnet n° 6. — Ecrit presque en entier au crayon, ce manuscrit est un recueil de notes diverses de lectures de Gustave Flaubert. Il renferme un dévouement de tables du « Moniteur » (1848-1851), f° 10 et s. ; des réflexions sur la religion, f° 17 ; les séminaristes, f° 22 ; la doctrine chrétienne et catholique, f° 34 ; des principes d'éducation, f° 44 ; des notes sur Diane de Poitiers, f° 86 ; Robespierre vu le 9 thermidor, f° 88 ; Nabuchodonosor, f° 90, etc... Le manuscrit paraît être postérieur à 1877.

Carnet de cuir rouge avec fermoir ; 90 sur 147 millim. ; Papier ; 107 feuillets.

Carnet n° 7. — Ce document renferme une série de notes et quelques croquis de Gustave Flaubert pour Salammbô. Sur le f° 1, au verso, on lit : « Gustave Flaubert, boulev. du temple 42, 1860 ».

Carnet de cuir grenat avec fermoir ; 77 sur 116 millim. ; Papier ; 52 feuillets + 1 feuillet volant.

Carnet n° 8. — Notes variées au crayon. On relève notamment l'indication des « démarches à faire pour un enterrement riche » ; des précisions sur la « Mode 1851 » ; des notes sur « Nogent », etc., etc...

Carnet grenat très foncé avec fermoir ; 77 sur 128 millim. ; Papier ; 78 feuillets, dont 55 sont blancs.

.....

Carnet n° 12. — « Gustave Flaubert ». Notes diverses dont presque toutes sont écrites au crayon. Ce carnet contient des observations sur Fontainebleau, les gorges de Franchard, Marlotte, notes qui semblent prises au cours d'une excursion. Diverses notations sur le Père Lachaise, Montmorency, la maison d'accouchement de Chaillot, la rue de la Roquette, les boutiques d'objets religieux, la Madeleine, la rue Lepic, etc.

Carnet vert très foncé avec fermoir ; 75 sur 130 millim. ; Papier ; 41 feuillets.

.....

Carnet n° 14. — Cet opuscule renferme des notes prises par Gustave Flaubert d'après les journaux de 1848 (Education). Ce manuscrit serait de 1867 (?). Début : « La vraie république. Le cadavre de Baichair a été embaumé et déposé pendant une nuit entière sous le dais du trône... ».

Il contient aussi des notes au crayon sur Montataire et une esquisse de croquis.

Carnet jaune, avec fermoir ; 85 sur 148 millim. ; Papier ; 51 feuillets.

Carnet n° 15. — « Notes diverses. Lectures. 1869. Juin ». Ce cahier, terminé seulement en 1874, contient des notes écrites par Gustave Flaubert au fur et à mesure de ses lectures. « In fine », on y trouve l'indication des livres lus par l'auteur en 1872, 73 et 74. « Saint-Paul de Renan (sur le style). Vie de Jésus (reliée en juillet 1869). Histoire des perruques (Thiers) ».

Voy. Œuvres complètes de Flaubert. Notes de voyages. II. Louis Conard, Paris, 1910. « Notes diverses », p. 351 et suivantes.

Cahier cartonné noir ; 220 sur 174 millim. ; Papier ; 72 feuillets. Plusieurs feuillets ont été coupés à l'intérieur du manuscrit.

Carnet n° 16. — Notes de lectures au crayon prises par Gustave Flaubert pour la rédaction de « La Tentation de Saint Antoine ». On relève également dans le manuscrit des observations sur Pont-Lévéque, Honfleur (f° 40 et s.).

Couverture cartonnée bleue foncée avec fermoir ; 67 sur 110 millim. ; Papier ; 82 feuillets.

Carnet n° 16 bis. — Ce manuscrit de Gustave Flaubert contient des notes rédigées au crayon, dont la plupart se rapportent à la préparation de « La Tentation de Saint Antoine », Au dernier feuillet, on lit la date « 1868 ». Au verso de l'avant-dernier feuillet : « Gustave FLAUBERT, rue de Murillo, n° 4 ».

A l'intérieur du carnet, quelques feuillets ont été coupés.

Couverture cartonnée rouge avec fermoir ; 72 sur 120 millim. ; Papier ; 48 feuillets.

Carnet n° 17. — Sur le premier feuillet, on lit : « Gustave FLAUBERT, rue Murillo, 4, parc Monceau, et Croisset, près Rouen ». Les notes sont datées de Karitbad — rigi — Suisse. 4 juillet 1874. Le manuscrit renferme le plan d'un projet de roman : « L'ambitieux, l'homme envoyé pour parvenir. Napoléon III ». On y trouve aussi des notes sur les animaux (le gerfaut, la corneille, le chien, le cerf, le loup, le faucon, etc.).

1/2 reliure basane brune ; 90 sur 135 millim. ; Papier ; 96 feuillets dont 60 sont entièrement en blanc.

Carnet n° 18. — On lit sur le f° 1 : « Gustave FLAUBERT, 240, rue du frg S' Honoré. — Croisset, près Rouen ». Ce manuscrit contient entre autres des notes sur la Normandie, sur la Révolution française, sur les antiquités, etc... Il semble avoir été utilisé par l'auteur pour la rédaction de « Bouvard et Pécuchet ». Quelques feuillets ont été partiellement déchirés.

Reliure cartonnée violette avec fermoir ; 86 sur 137 millim. ; Papier ; 55 feuillets.

Carnet n° 18 bis. — Sur le plat supérieur intérieur, on lit : « Gustave FLAUBERT, rue Murillo, 4, parc Monceau. — Croisset, près Rouen ». Écrit presque entièrement au crayon, ce manuscrit contient des notes sans grande suite, une partie concerne Caen et ses environs. Un assez grand nombre de feuillets ont été coupés.

Couverture toile grise ; 95 sur 160 millim. ; Papier ; 17 feuillets.

Carnet n° 19. — « Plans — idées en l'Air. Spira ! Spira ! ». Ce manuscrit, ainsi que son titre l'indique, renferme une série de plans de romans ou de contes ou d'idées jetés sur le papier par Gustave Flaubert. On relève notamment : « Dans une Féeerie » ; « Le Pays des Chimères » ; « L'Institutrice » ; « Ambassade grotesque de Poucet en Abyssinie » ; « Kœnigsmark » ; « L'Art officiel » ; « Les deux cloportes » ; « Harel-Bey » ; « Le serment des amis » ; « L'Eléphant de bronze » ; « Mœurs parisiennes » ; « Casque-en-cuir » ; « M^e Moreau » ; « Relatifs à l'Education Sentimentale », etc.

Voy. Op. cité. — Louis Connard, 1910, page 357.

Couverture cartonnée noire ; 172 sur 263 millim. ; Papier ; 42 feuillets.

Carnet n° 20. — « Expansions — 1870 » a indiqué Gustave Flaubert sur le f° 2. Ce manuscrit contient une série de pensées sur les sujets les plus divers : l'idée du suicide, la Révolution française, une visite de Taine, des règles de conduite, les Bourgeois au 19^e siècle, « Sous Napoléon III », « la dégradation de l'homme par la femme ». Certaines notes — comme au carnet n° 17 — se rapportent au projet de roman sur Napoléon III. Voy. op. cité, p. 365.

Couverture cartonnée rouge ; 225 sur 170 millim. ; Papier ; 79 feuillets, dont un volant coupé du brochage. D'autres feuillets manquent, ayant été coupés dans le manuscrit.

**

III. — Carnets de Voyages

de 1 à 13 inclus (manque le Carnet 12)

Carnets manuscrits autographes contenant des notes diverses, en général des notes de voyages.

Carnet n° 1. — « Gustave Flaubert. Avril-mai 1845... X=X. Epigraphe » Début : « Chemin de fer de Rouen à Paris dans un wagon découvert, un homme du peuple les joues entourées d'un foulard de coton rougeâtre, en casquette, blouse de couleur, mangeant des provisions... ». Il s'agit des notes écrites par Flaubert lors du voyage qu'il fit en Italie, en compagnie de sa sœur Caroline et de son beau-frère, M. Hamard.

La plus grande partie de ce manuscrit a été publiée. Cf. Œuvres complètes de Gustave Flaubert. Notes de voyages. Italie. Egypte. Palestine. Rhodes. Paris. Louis Connard, 1910.

« Album » cartonné marron ; 110 sur 175 millim. ; Papier ; 56 feuillets, blancs, bleus, ocre ou marrons.

Carnet n° 2. — « Gustave FLAUBERT. G. FLAUBERT », sur le plat supérieur intérieur. « BRETAGNE, 1^{er} mai 1847 » sur le f° n° 1. Début : « Chemin de fer — Anglais vérolé et son enfant qui lisait des vaudevilles français — grainetiers, 2 expressions de marchand, l'accapareur sournois et l'exploiteur... ». « Chambord. Amboise. Chenonceaux. Chinon. Saumur. Bagneux. Ancenis. Meilleret. Nantes. Clisson. Tiffauge. Croisic. Carnac. Auray. Ploërmel. Josselin. Quimperlé. Rosporden. Quimper. Concarneau. Penmarch. Audierne. Douarnenez. Plougastel. Brest, etc... ». Le manuscrit renferme également un dessin de maison et divers, « bons mots de mon ami Du Camp ». Il est écrit partie au crayon, partie à l'encre.

Carnet cartonné vert ; 92 sur 140 millim. ; Papier ; 49 feuillets.

Carnet n° 3. — Sur le plat supérieur intérieur, on lit : « Marie Alacoque » ; en dessous : « Rennes. Hôtel de la Corne de Cerf ». Sur le f° 1 : « GUSTAVE FLAUBERT ». Ce manuscrit contient la suite des notes prises par l'homme de lettres au cours de son voyage en Bretagne de mai 1857. Début : « Landerneau — plat., un pont — la rivière de Landerneau, canalisée, droite — manoir de Kergoat — habitation d'homme ruiné... ». « La Roche Maurice, Landivisiau, Roscoff, manoir de Kersalion, Morlaix, Huelgoat, Carhaix, Saint-Brieuc, Dinan, le Mont Saint-Michel, Pontorson, Rennes, Fougères, Caen, Trouville, Honfleur, etc... ». Le manuscrit renferme également quelques maximes et aphorismes, des « bons mots de M. Du Camp. Tome 2 » et des croquis rapidement levés.

« Album » cartonné noir tranches dorées ; 100 sur 148 millim. ; Papier ; 94 feuillets dont 42 inutilisés.

Carnet n° 4. — Début des notes prises par Gustave Flaubert en 1849, lors du voyage qu'il fit en Orient, en compagnie de Maxime Du Camp. Début : « Départ de Croisset. Boissière ému — dispositions simples de mon moi — l'émotion pressentie n'eut pas lieu. C'avait été l'avant-veille, le samedi... »

C'est d'après ce carnet de route que l'auteur a mis au net les souvenirs de son voyage en Egypte. Cf. Œuvres complètes de Gustave Flaubert, Notes de voyages, I. : Paris, Louis Conard, 1910.

Le manuscrit contient les passages que la décence a interdit de publier.

Couverture chagrin, marron foncé ; avec fermoir ; 100 sur 160 millim. ; Papier ; 82 feuillets.

Carnet n° 5. — « Commencé le 18 mars 1850 — lundi matin, au temple d'Amada ». Suites des notes de route prises par Gustave Flaubert lors de son voyage en Orient. Début : « Temple d'Hamada, en grès, 4 files de piliers, 3 à chacune ; au bout de chaque file, une colonne à chapiteau carré (classique ?) — recouvert en grandes dalles plates dont plusieurs sont chargés (sic) de caractères grecs illisibles... ». Cf. ouvrage cité ci-dessus. Notes de voyages, I, page 174.

Couverture chagrin noire, avec fermoir ; 96 sur 160 millim. ; Papier ; 82 feuillets.

Carnet n° 6. — « Jérusalem — mer morte. De Jérusalem à Damas. Damas, Baalbeck — Le Liban — Tripoli — Beyrouth — de Beyrouth à Rhodes ». Début : « Jérusalem, 11 août 1850. Voilà le 3^e jour que nous sommes à Jérusalem, aucune des émotions prévues d'avance ne m'y est encore survenu (sic) : ni enthousiasme religieux, ni excitation d'imagination, ni haine des prêtres, ce qui au moins est quelque chose... » Ce carnet de route a été publié dans les œuvres complètes de Gustave Flaubert. On en trouve le début p. 291 des « Notes de voyages, I », éditées en 1910 par Louis Conard. « Palestine ».

« In fine », on trouve dans le manuscrit deux extraits de lettres de Flaubert à sa mère (9 7bre 1850), à Bouilhet (Damas, 4 7bre 1850).

Couverture bleue ciselée ; tranches dorées ; 134 sur 212 millim. ; Papier ; 58 feuillets. A la suite de ce manuscrit, 10 feuillets autographes de notes diverses, cousus entre eux par un fil.

Carnet n° 7. — Suite du carnet de route de Gustave Flaubert. Début : « Rhodes, Mardi, 8 8bre 1850. Sortis le matin de la quarantaine vers 7 h., nous logeons chez M. Simiane, dans le faubourg européen de

Rhodes, côté N. de la Ville. Chambres de cabaret de campagne. Visite de l'interprète du Pacha. Pruss arrive, sa petite fille est morte l'avant-veille au soir. Histoire de l'hirondelle qui tombe du plafond au moment où ils entrent dans le salon... » Voy. ouvrage cité. Rhodes, p. 387.

Ce même manuscrit relate le voyage de l'écrivain à Smyrne, Constantinople, Scutari, au Pyrée (jeudi 19 décembre 1850). Voy. Notes de voyages, II, Asie Mineure — Constantinople — Louis Conard, Paris, 1910.

Couverture chagrin vert foncé, avec fermoir ; 98 sur 160 millim. ; Papier ; 81 feuillets.

Carnet n° 8. — Au verso du f° 1, on lit : « Gustave Flaubert, Athènes, janvier 1851 ». Il s'agit ici de notes hâtives, prises sur place par l'auteur, et non pas d'un carnet de route. Début : « Tour des vents — une 1^{re} porte à l'O., une plus petite au S. Sorte de puits rond enterré. Côté E, communique à l'intérieur de la salle. 3 pans corniches avec tambours... » Voy. ouvrage cité, p. 124 et suivantes. Dans ce même manuscrit, notes rapides sur l'Italie : « Patias. Théâtre — un monsieur — orchestre. Dames dans l'église S^t André. Femme grecque de la campagne qui baise les images crasseuses dans un mouvement de reine de derviche... » Voy. ouvrage cité, pages 179 et suivantes.

Chagrin vert foncé, avec fermoir ; 82 sur 143 millim. ; Papier ; 73 feuillets.

Carnet n° 9. — « GUSTAVE FLAUBERT. Rome — avril 1851 », porte le f° 1. Ce manuscrit renferme des notes au crayon prises au Vatican. « Chiaramonti — Clementins — Cabinet de Mercure... » Voy. ouvrage cité en référence, p. 260. « Tribune. Dans la S^{te} famille d'André del Sarte — la Vierge au mil. (ieu) sur une sorte d'autel votif... » Voy., p. 284.

« Album » couverture cartonnée noire ; dos orné ; 125 sur 195 millim. ; Papier ; 57 feuillets, les uns blancs, d'autres marrons ou bleus.

Carnet n° 10. — Notes de voyages de Gustave Flaubert, dans les ruines de Carthage du 12 avril au 12 juin 1858. Début : « Lundi 12. Mélanie a été me chercher un fiacre, Foulogne sonne — Au chemin de fer, marin — mes 3 compagnons, bêtes de nullité. 1° blond, à pointe ; 2° vieux mastoc, blanc, collet de fourrure à son manteau ; 3° Monsieur bien... »

Voy. ouvrage cité ci-dessus. « Voyage à Carthage », pages 292 et suivantes. Fin : « ...Il faut faire à travers le Beau, vivant et vrai quand même. Pitié pour ma volonté, Dieu des âmes ! donne-moi la Force — et l'Espoir !... Nuit du samedi 12 au dimanche 13, minuit ». A la suite, 6 feuillets encore renfermant quelques notes au crayon.

Chagrin vert foncé, avec fermoir ; 95 sur 158 millim. ; Papier ; feuillets. (?)

Carnet n° 11. — Au verso du f° 1, on lit : « Gustave FLAUBERT. Croisset près Rouen. Rue du faubourg S^t Honoré, 240, Paris. (Lundi, 17 7bre 1877) ». Dans ce manuscrit, on trouve :

1° des notes et pensées sur la Basse-Normandie : Falaise, Caen, Vaucelles, Fontenay-le-Marmion, Feuquerolles, Ouistreham, Langrune, Lion, Luc, Courcelles, Bayeux, Falaise, Seez, Laigle, La Trappe, etc., etc.

2° des notes de lectures sur Voltaire, G. Sand, Proudhon, Arsène Houssaye, Polyucte, Nicomède..

Chagrin grenat, avec fermoir, tranches rouges ; 76 sur 125 millim. ; Papier ; 51 feuillets. Divers feuillets coupés à l'intérieur du carnet.

Carnet n° 13. — Dans ce carnet, presque intégralement écrit au crayon, Gustave Flaubert a relaté diverses impressions de son voyage à Londres, en juin 1866. On y relève des notes sur la traversée, Westminster, la National gallery, le British Museum, Wright.

Dans ce même manuscrit, notes diverses sur Chartres, S^t Simon, Fourier, les faïences... Ces notes ont peut-être servi pour l'Education sentimentale.

Chagrin bleu foncé ; tranches jaspées ; avec fermoir ; 75 sur 118 millim. ; Papier ; 64 feuillets ; quelques feuillets ont été arrachés du carnet.

IV. — Œuvres de Gustave Flaubert

1° *Madame Bovary* — Mœurs de province — deux volumes imprimés. Paris, Michel Lévy Frères, 1857. Ces exemplaires sont annotés de la main de Flaubert. Tome I. Sur une des pages de garde : « Cet exemplaire représente mon manuscrit tel qu'il est sorti des mains de sieur Laurent Pichat, poète et rédacteur propriétaire de la « Revue de Paris ». 20 avril 1857. Gustave Flaubert ». « In fine », p. 232 : « Il fallait, selon Maxime Du Camp, retrancher toute la noce, et selon Pichat, supprimer ou, du moins, abrégér considérablement, refaire les Comices d'un bout à l'autre ! ».

— Tome II, sur une page de garde : « Exemplaire avec les corrections indiquées et faites par la « Revue de Paris ». In fine, page 490, au crayon : « Le pied-bot était de l'avis général (à la Revue) considérablement trop long, inutile ». A l'encre : « De l'avis général, à la Revue, Le pied-bot était considérablement trop long. « Inutile » ! ».

Dans le texte imprimé de ces deux volumes, les suppressions de la « Revue de Paris » sont indiquées par l'auteur, qui a rayé les passages censurés.

Deux tomes ; reliure amateur, maroquin grain long, tabac ; dos janséniste. Tome I, pages 1 à 232. Tome II, pages 233 à 490.

2° *Madame Bovary* — Mœurs de province — Gustave Flaubert. Un volume imprimé de 490 pages, Michel Lévy Frères, Paris, 1857.

Sur une page de garde, on lit la dédicace ci-après : « A ma bonne mère. Son vieux compagnon, Gustave Flaubert ».

Demi-reliure, chagrin noir ; dos janséniste.

3° *La Tentation de Saint-Antoine*, par Gustave Flaubert. Un volume imprimé de 296 pages. Charpentier et C^{ie}, Paris, 1894. Sur une page de garde et page 1, deux corrections orthographiques de la main de l'auteur.

Re liure pleine, maroquin havane clair ; fileté or, dos orné ; tranches rouges ; roulette intérieure dorée.

LA VENTE DES MANUSCRITS FLAUBERT

Dans le courant des mois de décembre 1956 et janvier 1957 ont eu lieu à Paris, salle Drouot, plusieurs ventes de manuscrits de Gustave Flaubert.

Les enchères obtenues ont été particulièrement élevées.

Regrettons toutefois que les adjudications aient eu lieu au bénéfice de différentes personnalités dont les sentiments flaubertistes sont peut-être notoires, mais dont les moyens d'action et surtout de paiement sont supérieurs à ceux des Collectivités.

Il est en effet profondément pénible de constater que ces Collectivités — on pense particulièrement aux villes et à leurs bibliothèques — soient pratiquement démunies de toute possibilité pratique de se porter aux enchères, n'ayant aucun argent disponible et ne pouvant acquérir quoi que ce soit sans un accord préalable des administrateurs civils qui les dirigent.

Seules, la Bibliothèque Nationale et l'Administration des Archives de France ont un droit de réquisition (de quelques jours) sur les objets et documents vendus. Elles en usent rarement lorsque (et c'est le cas pour Flaubert) ces objets ou documents ne les intéressent, si l'on peut dire, qu'au second degré.

Il serait souhaitable que les Municipalités ou les Sociétés, préalablement alertées (par l'envoi de catalogues, par exemple), puissent, elles, aussi avoir le droit de reprise, au taux des dernières enchères portées, sur des documents qui les intéressent au plus haut point. Ne doutons pas que Paris et la Province feraient l'effort nécessaire si on était autorisé à le faire.

Peut-être aussi la Bibliothèque Nationale et les Archives de France pourraient-elles avoir la possibilité, en tant que mandataires spéciaux, d'exercer ce droit de réquisition postérieur aux enchères, et rétrocéder le document requis à la Collectivité demanderesse.

Quelle que soit la solution adoptée, il est grand temps d'intervenir si on ne veut pas assister à ce spectacle stupide et injurieux de voir des documents et objets de maîtres, happés par des mains plus lestes que les mains administratives, disparaître à tout jamais dans l'obscurité des collections individuelles.

Cette observation posée, notre Société fait connaître ci-dessous les documents vendus et les enchères obtenues.

I. — Salle Drouot, n° 1

Ventes des 11 et 12 Décembre 1956

N° 153. — Flaubert : Madame Bovary — Mœurs de Province. Paris, Michel Lévy, 1857. 2 vol. in-12, brochés, couverture, chemise et étui. Edition originale.

Adjugé 12.000 francs

N° 154. — Flaubert : Madame Bovary. Paris, Blaziot, 1931. In-4° broché, emboîtage d'éditeur. Tirage

limité à 336 exemplaires, illustré de 56 aquarelles,
1 frontispice et 20 hors-texte, par Charles Léandre.

Adjugé 5.000 francs

Exemplaire sur vélin de Rives.

Frais en sus des prix d'adjudication : 21,20 %.

II. — Salle Drouot, n° 7

Ventes des 11 et 12 Décembre 1956

N° 111. — Lettre de Flaubert à la Vicomtesse Lepic, vers 1871. Inédite. (Il lui parle d'un déplacement éventuel à Rabodange (Orne) et d'un manuscrit remis à l'éditeur Hetzel et égaré par ce dernier).

Adjugé 20.000 francs

N° 112. — Lettre de Flaubert à la Vicomtesse Lepic, vers 1873 ou 1874. Inédite. Il dit avoir terminé *La Tentation de Saint-Antoine* ; s'occuper du *Sexe faible* de Louis Bouilhet, et termine en disant : « Je me suis aperçu que je vous aimais... »

Adjugé 75.000 francs

N° 113. — Lettre de Flaubert à la Vicomtesse Lepic, vers 1875 ou 1876. Inédite. Il dit attendre d'Osmoy et Tourgueneff et lire à Boulet (Directeur de la Gaité), la féerie du Château des Cœurs. Il prend des notes pour son « formidable bouquin » (Bouvard et Pécuchet).

Adjugé 14.000 francs

N° 114. — Lettre de Flaubert à Ernest Feydeau. Croisset, 22 septembre 1870. Il envoie cent francs à Feydeau et se plaint des Prussiens.

Adjugé 60.000 francs

Frais en sus des prix d'adjudication : 21,20 %.

III. — Salle Drouot.

Ventes des 13 et 14 décembre 1956

Vente de très précieux Ouvrages et Manuscrits
dépendant de la Bibliothèque
du Docteur Lucien Graux, à Paris.

N° 109. — *Madame Bovary* : la « Revue de Paris », 1856. Edition pré-originale de six fascicules parus du 1^{er} octobre au 15 décembre 1856, gardant la pagination de la Revue.

Adjugé 91.000 francs

N° 110. — *Madame Bovary* : la « Revue de Paris », 1856. Tirée du Tome 39 de la « Revue de Paris ». Relié.

Adjugé 13.000 francs

N° 111. — **Madame Bovary**. Edition Michel Lévy, 1857, sera un volume relié sur vélin fort, contenant en sus :

1° Le brouillon de la main de Flaubert, du traité de cession de roman à Michel Lévy.

2° Un memento dressé, en 1873, par l'éditeur des traités passés entre Flaubert et lui et mentionnant les éditions successives de **Madame Bovary**.

3° Le traité de cession passé avec l'éditeur Lemerre pour la publication de **Madame Bovary**, en 1873.

4° Le plan de Yonville-l'Abbaye, dressé de la main de Flaubert.

Adjugé, le tout 725.000 francs

N° 112. — **Salammbô**. Edition Michel Lévy, 1863, relié, contenant en sus :

1° Trois lettres autographes de Flaubert à Ernest Feydeau.

2° Le contrat de cession à l'éditeur Lemerre pour la publication de **Salammbô**, en novembre 1878.

3° Onze dessins de l'architecte Deverin.

Adjugé, le tout 330.000 francs

N° 113. — **La Tentation de Saint-Antoine**. Edition Charpentier, 1874, contenant en sus :

1° Cinq lettres autographes de Flaubert à Edmond Laporte (4) et à Maxime du Camp (1).

2° Le contrat de cession de Flaubert à l'éditeur Charpentier pour la publication de **la Tentation de Saint-Antoine**, du **Candidat** et pour la réimpression de **Madame Bovary** (1874).

Adjugé, le tout 190.000 francs

N° 114. — **Trois Contes**. Edition Charpentier, 1877. Relié. Contenant, en sus, un billet autographe de G. Flaubert.

Adjugé 405.000 francs

N° 115. — **Bouvard et Pécuchet**. Edition Lemerre, 1881. Relié. Contenant, en sus, une lettre autographe de G. Flaubert.

Adjugé 105.000 francs

N° 116. — **Lettres de Gustave Flaubert à sa nièce Caroline**. Edition Fasquelle, 1906 (sur japon).

Adjugé 12.800 francs

Total des huit Ventes Flaubert 1.871.000 francs

Frais en sus des prix d'adjudication : 21,20 %.

Correspondance de Gustave Flaubert

Une lettre inédite de Gustave Flaubert a été vendue le mardi 13 novembre 1956, à la Salle Drouot, à Paris, salle n° 8. Elle a été acquise par l'un de nos adhérents de Rouen, M. le Docteur Jean.

En voici le texte, mais comme elle ne porte ni date ni destinataire, nous serions heureux d'avoir ces deux renseignements. Qui pourra nous les procurer ?

Mon Cher Ami,

Comment faut-il s'y prendre pour faire admettre une sage-femme à travailler dans un bureau de Bienfaisance ?

La mienne, que je ne connais pas du tout mais qui m'est recommandée et qui m'apitoie, a exercé à Oran ; et est sage-femme de 1^{re} classe, reçue à Paris.

Je vous demande pardon de vous déranger, mais c'est, je crois, pour une bonne action.

Mille remerciements

et tout à vous

G^{re} FLAUBERT.

B^d du Temple, 42.

Lettres de Gustave Flaubert à Madame Brainne (suite)

- Pour les lettres numérotées de 1 à 12 inclus, voir le Bulletin n° 4.*
Pour les lettres numérotées de 13 à 36 inclus, voir le Bulletin n° 5.
Pour les lettres numérotées de 37 à 45 inclus, voir le Bulletin n° 6.
Pour les lettres numérotées de 46 à 53 inclus, voir le Bulletin n° 7.
Pour les lettres numérotées de 54 à 60 inclus, voir le Bulletin n° 8.
Pour les lettres numérotées de 61 à 70 inclus, voir le Bulletin n° 9.

71

(Croisset), jeudi (30 octobre 1879).

Mais je n'ai rien de neuf à vous apprendre, ma chère belle. Rien n'est empiré dans ma position matérielle, au contraire. Ce à quoi je faisais allusion est une histoire toute intime, une déception de cœur ; je vous la conterai.

J'ai vu mardi votre amie Alice, qui m'a paru en meilleur état moral et physique, très raisonnable, très gentille. Je l'ai fortement engagée à chauffer le père Hugo, pour qu'il lui donne le rôle de la Thisbé. Dans son intérêt, elle n'a que cela maintenant à faire.

Eh bien ! et vous ? Et la santé ? et le reste ? Comment supportez-vous la vie ? Prenons garde de nous assombrir avec l'âge. Moi je deviens sheik et parfois je me sens accablé, comme si je n'avais plus de moëlle dans les os. Puis je rebondis pour retomber et me ré-élance ainsi de suite.

Dans une quinzaine, ma nièce me quitte, et je vais rester tout seul, absolument seul jusqu'à la fin de l'hiver. A cette époque, espérons que mon abominable bouquin sera terminé ; j'en ai assez, il m'abrutit, et le beau, c'est qu'il assommara les Bourgeois, j'en suis d'avance certain.

Lisez-vous Nana ?

Que devient le grand Georges ?

J'attends dans huit jours mon obscène disciple.

Excusez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Je baise tendrement et gloutonnement les deux côtés de votre cou, en descendant très bas, aussi bas que vous le permettrez. Soignez-vous bien et surtout tâchez, pauvre amie, de ne pas trop vous embêter.

Votre vieux qui vous chérit.

G^{ve} Flaubert.

**

72

Croisset, Mercredi 19 Novembre 1879.

Ma chère Belle,

Qu'aviez-vous donc la dernière fois que mon disciple a diné chez votre grâce ? Il m'a conté que vous l'aviez rebroué violemment à propos d'un conte dont l'idée me paraît charmante. J'ai cru que le jeune homme exagérait, mais son récit m'a été confirmé hier par le bon Georges. Ces colères-là, d'ordinaire, indiquent quelque souffrance profonde et qu'on ne veut pas laisser voir.

Guy me paraît, au contraire, dans une excellente voie. Il m'a récité des vers de sa façon qui feraient honneur à n'importe quel Maître.

Et du reste, puisque son futur conte tend à bafouer nos compatriotes, je l'approuve ! La haine des Rouennais est le commencement du goût. Ce sont des mauvaises gens, et envieux, péché que j'ai en horreur. Si Dieu me prête vie, j'écrirai leur histoire psychologique. Ce sera drôle. Votre Polycarpe n'a rien à vous apprendre sur sa personne ; depuis dimanche dernier, je suis complètement seul, perdu dans mon chapitre religieux.

Ma seule distraction ou volupté consiste à manger beaucoup de harengs. C'est un goût hystérique qui me tient. J'en absorbe de frais et de marinés, de rôtis et de saurés et de bouffis. Enfin, je devins, comme ce gamin dont il est question dans le dictionnaire des Sciences Médicales à l'article : cas rares, qui ne rêvait que harengs ; et plut au ciel que ça augmentât ma laitance.

Chose étrange, moi qui étais né maquereau ! Les fades plaisanteries n'ayant pour but que de vous divertir, je vous prie de m'excuser.

Et en vous bécottant sur toute la figure comme une nourrice,

Je suis, chère Madame,

Votre

G^{ve} Flaubert.

**

73

Croisset, nuit de mercredi 10-11 décembre 1879.

Quelle adorable lettre, ma chère belle ! Il faut que je vous en remercie ! Donc, mettez-vous bien en face de moi, afin que je contemple votre charmante figure et que je vous bécotte, et que je vous pelotte et que je vous tripote à mon aise. Je baise vos beaux yeux, vos beaux sourcils, vos... ah ! tout ce qu'il y a de beau dans votre personne.

Dans vingt-quatre heures, demain 12 décembre, votre esclave indigne prend 58 ans ! J'aimerais mieux ne vous en offrir que 25 ! N'importe, le cœur reste jeune.

Ne suis-je pas un « féminin », comme vous dites ! Lesbos est ma patrie. J'en ai les délicatesses et les langueurs. Il fallait que le fourreau fut solide, car la lame est bien affinée, et puis la vie que j'ai toujours menée, et que je mène, n'est pas précisément très hygiénique. Bah ! petit bonhomme vit encore ! malgré tout ! et il espère commencer dans un mois son dernier chapitre ! Quel poids de moins sur l'estomac quand ce bouquin sera fini !

Lapierre m'a envoyé ce matin un article de Zola, qui est vraiment « aux petits zoignons » ! Mon opinion secrète est que le dit Zola est dans le vrai. Le public a été injuste envers « L'Éduc » et les jugements portés sur la conclusion me révoltent encore, bien que je ne me crois pas un monstre d'orgueil ?

C'est gentil ce que vous me dites sur le trio d'amis, vous, Georges et Guy. Je me flatte que l'année prochaine, ce sera un quatuor.

Quand partez-vous pour le Midi ? Quand en reviendrez-vous ? Quel chien de temps ; hein ? Ici, ça manque peut-être de gaieté. Tachez de ne pas geler et surtout de ne pas vous embêter.

Amitiés à la petite sœur et à vous toutes les tendresses de votre

Excessif.

*

**

74

Croisset, mardi soir 3 février 1880.

Ma chère belle (toujours belle, quoique vous en disiez) et toujours aimée (bien qu'il n'y paraisse guère). J'ai reçu votre cédrat, qui est à peu près aussi exquis que vos lèvres, et je vous en aurais remercié tout de suite si j'avais eu votre adresse. Je l'ai même demandée à Georges, qui prend le genre de ne plus répondre aux lettres.

Toute ma journée d'hier a été prise par l'enterrement de la mère Fortin. Le pauvre garçon que j'accompagnais pleurait beaucoup, ce que voyant, Polycarpe a fait de même.

Votre lettre n'est pas gaie, ma pauvre amie, mais résignée. C'est déjà beau d'en être arrivée à la Résignation. Quant à ce que vous me dites, touchant votre abandon, je vous trouve souverainement injuste. Peu de femmes ont, comme vous, des amitiés d'hommes solides. Vous leur demandez plus qu'ils ne peuvent donner, à savoir leur temps et des attentions. Quant à Georges, il a pour vous une tendresse profonde, j'en suis sûr, et mon disciple Guy, en venant chez vous, fait en votre faveur, une exception unique. Il s'est présenté une fois chez ma nièce, ne l'a pas trouvée, n'est plus reparu, et depuis le mois d'octobre, il n'a pas été une fois voir sa tante ni ses cousines. Notez donc qu'il n'a que trois heures par jour pour travailler, le pauvre diable ! Dimanche dernier, j'ai lu en épreuves *Boule de Suif*, que je trouve un chef-d'œuvre, ni plus ni moins. Conception, observation, personnages et paysages et surtout composition (chose rare), c'est parfait. Deux ou trois fois, j'ai ri tout haut ! Quant à être immoral, c'est, au contraire, très moral, puisque l'Hypocrisie et la Lâcheté y sont flagellés durement. On goûte en lisant cela, comme le plaisir d'une vengeance, et je ne comprends pas que cette œuvre vous ait scandalisée. Pourquoi ? Je m'y perds. Vous étiez malade ce jour-là ? Vous relifrez la chose à tête froide et vous verrez que l'Excessif a raison.

Si vous voulez lire quelque chose de drôle sur lui (l'Excessif), procurez-vous le *Voltaire* du 30 janvier, vendredi dernier, c'est drôle.

Mais ce pauvre Excessif est éreinté ! Il succombe sous l'excès des hommages ! Tous les « jeunes » m'envoient leurs œuvres et ces lectures me gênent dans la confection de la mienne. Savez-vous qu'en moyenne, j'ai reçu trois volumes par semaine cet hiver et j'ai quelque fois jusqu'à six lettres à écrire par jour. Depuis dimanche matin, je ne sais pas autre chose que de m'occuper des autres ! Encore deux jours comme ça (j'expédie l'arriéré) et puis ce sera fini ! Mes yeux n'en peuvent. Je perds mon temps. J'ai d'immenses lectures à faire pour mon compte et dans tout cela mon chapitre (le dernier, Dieu merci) n'est pas même commencé. Ma nièce est venue me voir cinq jours le mois dernier et me revoilà complètement seul jusqu'au mois de mai, probablement. J'aurai peut-être Guy aux jours grands, pendant 24 heures, et le mois prochain, tout le cénacle des dimanches, une caravane, doit venir déjeuner à Croisset.

Je vous plains, plus que je ne le dis de la divergence qu'il y a entre vous et votre fils. C'est cruel, ma pauvre amie ! mais je n'y vois rien à faire !

Pourquoi prenez-vous de l'eau de Vichy ? Qui ayant la propriété de diluer le sang, doit vous rendre encore plus anémique. Qui vous a conseillé ce traitement ? Nous sommes tous anémiques, parce que nous faisons tous plus que nos forces ne nous permettent.

En fait de lâcheurs, notre amie Alice me paraît rentrer dans la catégorie ? Depuis le milieu de l'été dernier, pas un mot, pas un souvenir à celui qu'elle appelle « son flan ». Oh ! les femmes ! Mais avant tout, tant mieux si ses douleurs sont calmées, et comme je suis un homme évangélique, embrassez-la de ma part.

Comme je voudrais être avec vous ! Comme ça me ferait du bien, un peu de bleu, un peu de repos, un peu (trouvez le mot, finissez la phrase). Ah oui, être près de vous, par un temps chaud, au clair de lune, accoudés l'un près de l'autre sur un balcon, devant la Méditerranée... Vous en robe légère. Ah, nous ne tarderions pas à passer dans les appartements... malgré nos âges !

Allons, adieu ! Soignez-vous et tâchez de supporter l'existence ! Dites de ma part à M. Lavalley tout ce que vous trouverez de plus aimable et de plus convenable. Vous savez que j'aime sa figure si loyale et sa peau blanche.

Mais j'aime encore mieux celle de « tite ninie ».

Avec toute ma tendresse, à vous

G^o Flaubert.

**

75

Croisset, vendredi 13 février 1880.

Vous me semblez toujours bien dolente, ma pauvre chère belle. Votre santé est déplorable, sans doute. Mais je crois que votre plus grande maladie est la peur de vieillir. Tranquillisez-vous ! Avant de ne plus plaire, il se passera encore du temps.

Et puis, vous vous forgez des chimères ! (si tant est que les chimères se forgent), on vous aime ! et vous ne le croyez pas ! Ainsi, vous vous plaignez de Guy qui ne vous écrit que deux fois par mois, mais c'est gigantesque ! et je suis sûr qu'il ne fait cela pour personne ! Pouchet vient vous voir une fois par semaine. Le dévouement d'un homme occupé ne peut aller au-delà ! Les gens du monde et les femmes en particulier sont impitoyables pour les travailleurs. Tâchez donc de ne pas tomber dans ce travers !

Ah ? par exemple, je vous plains bien, quant aux tourments que vous

donne votre fils. La cause me paraît irrémédiable ! Elle tient au tempérament du jeune homme. Aura-t-il, en prenant de l'âge, un peu plus de rectitude dans la cervelle ? Espérons-le ! Mais là-dessus, je partage, pauvre chère amie, toutes vos inquiétudes et vos tourments. « Cette petite crapule de Maupassant », comme dit M^{lle} Lagier, est venue passer les jours gras avec moi. Je le trouve en grand progrès, maintenant ; il travaille sérieusement. Son *Boule de Suif* est un chef-d'œuvre et nullement anti-patriotique, bien que vous en disiez, et il m'a apporté une pièce de vers digne d'être signée par un Maître.

Il paraît que notre ami Georges *batifole* aux bals de l'Opéra. Il trouve la vie très bonne (je n'en dirai pas autant), devient épicurien, roquentin.

Lundi dernier, j'ai dîné chez la petite sœur, où je n'ai pas *départé* tout le temps.

Je crois que les affaires de Commanville vont enfin avoir une bonne conclusion.

Les illustrations de la *Vie Moderne* sont pitoyables et c'est publié d'une manière stupide ; on coupe une prose avec des petits bonshommes imbéciles. Je *rage* contre Bergerat. Quant aux deux vues de Croisset, contrairement à votre avis, chère belle, je trouve que dans la première, la maison, loin d'être trop petite, est encore trop grande. Car n'ayant pas de recul, il a fallu prendre ces vues de l'autre côté de l'eau et la pauvre maison se trouve écrasée par la colline de Canteleu.

Polycarpe est maintenant perdu dans la Phrénologie et les méthodes d'enseignement. Si bien que je n'ai pas encore commencé mon dernier chapitre. Quand sera-t-il fini ? Peut-être pas avant quatre grands mois ! et il m'en faudra six pour le second volume ! Je traîne un fardeau abominable.

Mille tendresses. Je vous baise les deux mains bien longuement et puis les deux yeux et puis... tout ce que vous voudrez, permission qui me ferait le plus grand plaisir.

Et du fond du cœur

Votre G^{re}.

Houzeau s'est fait couper les cheveux et porte des cravattes très basses avec des cols rabattus. Il ressemble maintenant à un vieux mignon d'Henri III (*sic*).

**

76

Croisset, samedi 28 février 1880.

J'ai reçu la boîte de raisins hier soir, ma chère belle, et je vous en remercie, la bouche pleine, une douceur de plus envoyée à ce pauvre Polycarpe, êtes-vous assez gentille !

Eh bien, pour votre récompense, je vais vous apprendre quelque chose que vous fera plaisir. Les affaires de Commanville, ce soir peut-être, seront définitivement terminées ! Son acte sera signé au plus tard lundi ou mardi. Je vous expliquerai tout quand nous nous verrons. Enfin, je ne vais donc plus entendre parler d'argent ! et y songer ! Et nous allons tous les trois sortir de la gêne et des angoisses qui m'étranglent depuis quatre ans ! J'ai avalé non des coupes, mais des tonneaux d'amertume ! Comment n'en suis-je pas crevé ? Voilà ce qui m'étonne. Mais j'ai des inquiétudes sur la santé de ma nièce Caro, cette tension de la volonté contre le sort l'a bien fatiguée.

Vous connaissez l'histoire de Guy. Il paraît que ma lettre dans le

Gaulois lui a servi. Tant mieux, savez-vous qu'elle a eu du succès à Rouen. O prodige !

Depuis avant-hier, j'ai des re-embêtements pour la fontaine Bouilhet. Tout était décidé et on allait se mettre à l'œuvre. Pas du tout ! Le Conseil municipal ajourne la continuation des travaux.

Reçu ce matin une lettre du bon Georges, m'annonçant qu'il va vous voir là-bas ! Que n'y suis-je ?

Mille tendresse, ma bonne et chère amie.

Votre Polycarpe, qui vous baise sur le bec, franchement et longuement.

**

77

Croisset, Mi-Carême, jeudi 4 mars 1880.

Je ne savais pas que ce fut si grave l'affection de Guy ! Votre lettre, que je reçois à la minute et qui m'apprend l'opinion d'Abadie, me bouleverse ! Encore une angoisse de plus ! Si Georges est près de vous, ou même s'il n'y est pas, priez-le instamment de m'éclairer là-dessus.

Je me méfie du cœur de mon disciple, mais devenir aveugle !... Vos lettres sont des caresses, ma chère amie. Je vous bécotte comme une nourrice.

G^{re} Flaubert.

Quand revenez-vous à Paris ? Voilà notre amie engagée par le grand artiste nommé Koning (une syllabe de trop).

Est-ce que vous manquerez à tous vos devoirs en ne venant pas à Rouen pour la Saint Polycarpe ?

**

78

Lundi soir, 11 heures.

Ce n'est pas mercredi que je pourrai dîner chez M^e Lepic, mais jeudi, à moins d'événements impossibles à prévoir ?

Prévenez le ! du reste, je lui écris en même temps qu'à vous. Je me réjouis d'avance à l'idée de cette « petit fête de famille ».

Vous, M^e Lapierre et M^e Lepic ? Mais ce sera un dîner d'Anges ! J'aurais bien envie (ou plutôt besoin) que Lapierre fut des nôtres.

Tout à vous (vous le savez),

Votre

gros

chérubin.

**

79

Chère Belle,

Certainement, j'irai chez vous samedi.

Quant à la semaine prochaine, arrangez-vous pour que ce soit vendredi ou samedi.

Ce soir, vers 5 ou 6 heures, j'irai peut-être vous dire, avec l'espoir d'un baiser, que je suis toujours

Votre

S^t Polycarpe.

Jeudi matin.

80

Mercredi matin 16.

C'est convenu, n'est-ce pas, ma belle et chère amie ? Vous dînez aujourd'hui chez

Votre

G^{re} Flaubert.

Amenez-vous votre héritier ?

A quelle heure voulez-vous vous mettre à table et que voulez-vous manger ?

*

**

81

Ma chère belle amie,

C'est demain que je dîne chez M^e Lepic. Vous y verra-t-on ? Oui ! n'est-ce pas ?

En tous cas, à samedi 2 heures.

Et à vous

G^{re}.

Jeudi matin.

*

**

82

Ma belle Amie,

Comment allez-vous ?

Je n'ai pas eu le temps hier d'aller chez vous et aujourd'hui, je ne peux pas sortir parce qu'il faut que je renvoie la copie de ma pièce.

C'est jeudi, ou peut-être mercredi, que je fais la lecture aux acteurs.

Quant à moi, ça va mieux, je re-dors.

Mille tendresses de

St Polycarpe.

*

**

83

Lundi matin, 10 heures.

Demain mardi, chère belle, ne venez pas avant 4 heures, parce qu'il faut que j'aille à St-Gatien, un peut-être en retard ! Vous pourriez être chez moi avant mon retour et ne pas me trouver. Je serais désespéré.

Mais à quatre heures, je compte sur vous.

Votre Polycarpe

qui vous chérit.

*

**

84

Donc, à mardi prochain !

Comme j'ai envie de vous voir ! de vous bécotter ! mais les Autres me gêneront.

D'ici là, un long baiser sur chacune de vos paupières.

G^{re}.

Jeudi, 4 heures.

85

Mardi, 7 heures.

Etes-vous comme moi ? Je déteste les surprises. Ceci est donc pour vous prévenir que demain, mercredi, je me présenterai chez vous vers 2 heures.

En attendant, mille tendresses

de votre

G^{re}.

86

**

5 h. 3/4.

Expédiez un domestique dès que vous voudrez (tout de suite) à l'Odéon.

Je vous engage même à en envoyer un ce soir même.

La carte ci-incluse suffira. M^{me} Laurent, que je n'ai pas encore vue, a été charmante.

Que le diable emporte votre plume, ma belle amie. Elle arrête l'essor de mon génie.

Demain, à 8 heures du matin, je prends le chemin de fer pour aller visiter une Ferme modèle.

Quand vous trouver, anges introuvables ?

Si je n'étais pas attendu par mon cher Tourgueneff à 6 heures, je resterais dans la compagnie peu excitante de votre camériste jusqu'à 15 heures du soir, afin de pouvoir vous contempler une minute et de baiser ne serait-il que le bout de vos pieds...

devant lesquels ou auxquels je demeure

Votre vieux

S^t Polycarpe.

Je me débauche, je vais ce soir à Marion Delorme !!!

87

**

Ma belle amie,

Il faut s'attendre à la visite du Cher Petit qui, à partir de mardi prochain (4 h. 20) embellira de sa présence la Capitale.

Il ira vous voir dès mardi soir.

Et d'ici là, vous baise les pieds.

G^{re}.

Dimanche, 5 heures.

88

**

Nuit de dimanche.

J'ai l'estomac chargé de jambon et le cœur plein de reconnaissance.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire, ma chère belle.

Qu'est-ce que vous osez me soutenir ? Vos yeux n'ont plus d'expression ! Je n'en crois rien, rien du tout.

Je les baise bien tendrement, ces pauvres quinquets, et leur support aussi.

Votre

Polycarpe.

89

Chère Belle,

J'ai vu hier au soir Tourgueneff.

Il se réjouit à l'idée de dîner chez vous samedi prochain, d'aujourd'hui en huit.

Mais où irais-je ? Que ferais-je en sortant de la triple excitation que vous m'offrez !

Je vous attends demain, selon votre bonne promesse, bien que j'eusse préféré un jour où il n'y a point d'hommes. Car « tout pour les dames », telle est ma devise.

A vos pieds,

votre vieux

Polycarpe,

Samedi soir.

DANS LE SILLAGE DU CENTENAIRE

Regrettable présentation littéraire

Un grand hebdomadaire parisien, désireux de célébrer à sa manière le Centenaire de la parution de Madame Bovary, a publié en son numéro du samedi 3 novembre 1956, une étude sur la genèse du roman, accompagnée de plusieurs clichés... de circonstance. Le texte de cette étude, l'in vraisemblable présentation des clichés ont vivement surpris et peiné tous ceux qui auraient souhaité, et à juste titre, qu'un Centenaire aussi illustre que celui de La Bovary fût célébré avec autant de correction que de ferveur.

M. Jacques Toutain-Revel, président de la Société des Amis de Flaubert, a adressé, en matière de protestation, la lettre suivante à l'hebdomadaire parisien dont s'agit :

Rouen, 15 novembre 1956.

Monsieur le Directeur de « P...-M... »,
Paris.

Monsieur le Directeur,

C'est avec une pénible surprise que nous avons lu dans le « P...-M... » du samedi 3 novembre 1956, une étude-reportage sur le Centenaire de la parution de Madame Bovary (1856). On ne peut qu'être navré, permettez-moi de le dire, Monsieur le Directeur, de voir réunies dans un de nos plus fastueux magazines tant d'informations imaginaires, sous le couvert de séduisants clichés.

C'est d'abord, devant la ferme des Couturier, « une calèche qui amène le Docteur Eugène Delamare... », alors que le cliché représente une ferme ne correspondant ni à la ferme des Couturier à Blainville-Crevon, ni à celle décrite par Flaubert dans le roman ; que Eugène Delamare n'était

point docteur, mais officier de santé, et qu'il allait à cheval (aussi bien dans la réalité, que Charles Bovary dans le roman).

C'est ensuite l'affirmation que Flaubert, au Collège, lisait Byron, Hugo et Cervantès. Non, au collège, d'abord, les Maîtres de l'époque ne l'eussent point toléré ; et puis Flaubert, hors du Collège Royal d'ailleurs, lisait surtout Goethe.

Il est écrit que Bouilhet mourut dans la misère. Cela fait bien quand on est poète, mais ce n'est pas exact. Bouilhet mourut Directeur de la Bibliothèque Municipale de Rouen, place qui, sans être fastueuse, n'a jamais été misérable.

Voici le suicide de M^{me} Delamare, née Couturier, par empoisonnement à l'arsenic. Si Flaubert fait mourir « sa petite bonne femme » de si triste manière, hâtons-nous de dire que M^{me} Delamare ne mourut pas empoisonnée (c'est une vieille légende dont ici personne ne fait plus cas), mais de consommation physiologique, le 6 mars 1848, non point d'ailleurs un jour de marché, mais un mardi, alors que le jour de marché à Ry, est un samedi.

Quant à affirmer, comme il est écrit dans l'article, que ce fut Achille-Cléophas Flaubert (par conséquent, le père de l'écrivain) qui vint soigner la pauvre Delphine Delamare à son lit de mort, c'est fâcheux, car Achille-Cléophas Flaubert était mort depuis le 15 janvier 1846, c'est-à-dire plus de deux ans avant le décès de Delphine (6 mars 1848).

Le témoignage de la servante, Augustine Ménage, épouse Acoloque (que nous avons bien connue à Rouen), relatant les instants ultimes de l'infortunée dame Delamare, ne vaut pas grand chose, car la dite servante n'était plus au service des époux Delamare lors du décès, n'y étant demeurée au surplus que quelques mois, vers 1840.

Le suicide de Louis Champion, affirmé en 1852, sur les boulevards de Paris et d'un coup de pistolet ? Non, car Louis Champion ne s'est jamais suicidé : il est mort le 5 janvier 1868, à l'Hôpital de la Charité, où l'Assistance Publique l'avait recueilli, de misère, car c'était non pas un riche hobereau, mais un pauvre artiste (ce qui prouve d'ailleurs que son assimilation avec le beau Rodolphe Boulanger est risquée...).

Selon « P...-M... », le pauvre Delamare, vingt mois après la mort de Delphine, fut trouvé pendu à la basse branche d'un pommier ». Encore un suicide ! Eugène Delamare est mort, naturellement, chez lui, à Ry, le 8 décembre 1849. Il ne fut pas ruiné par sa femme, et si un inventaire fut dressé et les biens mobiliers vendus, ce fut parce qu'il laissait une fille mineure de 7 ans, Alice-Delphine, et que la loi ordonne ces mesures. Il est donc inutile, même par un cliché, de mettre sur le comptoir de Homais (pourquoi d'ailleurs les biens de Homais, le pharmacien, figurent-ils parmi les biens de Delamare ?), un miroir avec une image peinte (quel miroir ? et pourquoi ?), une coupe signée : « Champion » (?) et un soi-disant buste qui n'est autre — soit dit en passant — que la fameuse tête phrénologique de Delamare (instrument de sa profession), laquelle se trouvait alors dans son cabinet, ne fut point comprise dans la vente et se trouve actuellement au Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen.

Sur le chapitre de cette vente, curieux cliché qui a comme fond de tableau le Café du Lion d'Or. Oui, bien sûr, ce café existe ; il est situé derrière la Mairie de Ry ; mais il n'a rien de commun avec l'Hôtel de Rouen, lequel se trouve au milieu du village, sur l'unique rue « longue d'une portée de fusil » et possède une cour intérieure, alors que le Café du Lion d'Or, qui n'en possède pas, a été ainsi baptisé par un propriétaire

malin et bien après la parution du roman, Revient ici le calèche du Docteur Delamare, imagination totale, puisque nous l'avons dit ci-dessus, Eugène Delamare n'en avait point, allant à cheval, et que les calèches du temps (les gravures de l'époque en font foi) n'avaient aucun rapport avec les sapins de la belle époque dont celui-ci est un assez joli modèle !

On nous emmène ensuite à Croisset. Hélas ! Le Pavillon du bord de l'eau, seul vestige de la propriété Flaubert, est affirmé avoir été le cabinet de travail de l'écrivain. Pour cela, petite mise en scène : on a poussé la table, roulé le fauteuil de cuir qui s'y trouve, ouvert la fenêtre, mis sur la table une lampe moderne, l'encrier, une plume d'oie, le pupitre, et à grand renfort de sunlights, devant une lune mélancolique qui se lève au Midi (eh oui !), pris un cliché d'envergure avec la mention : « C'est là que Flaubert écrivit, il y a cent ans : « Elle n'existait plus ! » Non, Monsieur, Flaubert a composé Madame Bovary de 1851 à 1856, dans son cabinet de travail situé au premier étage et sur le jardin de la belle maison blanche aujourd'hui détruite. Ce cabinet de travail a été plusieurs fois reconstitué. Il pouvait l'être encore par vos soins et de noble et surtout véridique manière, puisque la Société a fait ramener à Croisset, venant de l'Académie Française, la grande bibliothèque de Flaubert, sa table, son fauteuil (le vrai celui-là) et que la réunion de ces objets eut vraiment signifié quelque chose de grand et d'émouvant !

On devait s'attarder au portrait de la pauvre Delphine ! Le reporter n'y a point manqué ! Mais, hélas, aussi, il y a là erreur manifeste. Le portrait dont s'agit est celui de M^{me} Joseph Court, la femme du peintre rouennais (1797-1865). Il s'appelle : Rigolette cherchant à se distraire pendant l'absence de Germain et fut exposé au Salon de Paris en 1844. Le tout, ainsi qu'il est démontré dans le « Bulletin Flaubert », n° 6 du 1^{er} semestre 1955, car malgré les dires de M^{me} Brunon mère, la bonne légende de l'assimilation de Delphine Couturier au gracieux modèle a, elle aussi, disparu.

Croyez bien, Monsieur le Directeur, que ce n'est ni de gaité de cœur, ni par vanité d'esprit que je me permets de vous envoyer les quelques réflexions ci-dessus. Mais chargée de la défense morale du patrimoine littéraire laissé par Flaubert, vous comprendrez, je le pense, que notre Société se doit de protester chaque fois que sous le couvert d'images ou de phrases séduisantes, on dénature sévèrement les vérités les plus évidentes ou les plus connues.

Flaubert, ce chercheur passionné du vrai, cet ouvrier prodigieux du réel, qui vécut dans l'art pour l'art, qui dédaigna toute sa vie l'argent, qui vendit le manuscrit de Madame Bovary pour huit cents francs, qui refusa, plus tard, de mettre l'œuvre à la scène (nos modernes auteurs et cinéastes n'ont point eu le même scrupule), ne voulant en aucun cas, comme il le disait lui-même, « faire ce tripotage d'art et d'écus », a trop peiné et trop souffert pour que nous admettions qu'on se serve aussi légèrement d'un nom et d'un souvenir illustres, dût-on même le faire sous le couvert d'une nécessaire information, alors que s'agissant d'une de nos plus grandes gloires françaises, une seule chose compte : le respect de l'œuvre qu'on entend honorer.

Je vous prie de bien vouloir agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Le Président :

Jacques TOUTAIN-REVEL.

P.S. — Nous souhaiterions que dans le prochain numéro de « P...-M... » fut publiée la présente lettre.

Réponse

La Direction de l'hebdomadaire dont s'agit a répondu par la lettre suivante :

P...-M...

Paris, le 28 novembre 1956.

Monsieur Jacques TOUTAIN-REVEL,
Président des « Amis de Flaubert ».

Monsieur le Président,

Nous vous accusons réception de votre lettre en date du 15 novembre.

Nous vous remercions des précisions que vous avez bien voulu nous communiquer concernant l'héroïne de Gustave Flaubert : Emma Bovary. Ainsi que vous pourrez le constater dans la « rubrique des lecteurs » de notre dernier numéro (399), les origines de cette héroïne ont été souvent contestées et la documentation qui se rapporte au livre de Flaubert, abondante et variée, ne résoud pas cependant ce problème. Ainsi que l'a remarqué un de nos lecteurs, le personnage du roman dépasse celui du fait divers, grâce au talent du romancier, et il est difficile de séparer la réalité de la fiction.

Nous prenons cependant bonne note de vos remarques et nous les utiliserons certainement, plus tard, lorsque nous consacrerons un article à Gustave Flaubert, lui-même.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de nos sentiments distingués.

Pour le Rédacteur en Chef :

Signé : Illisible.

Ajoutons que M. J. Toutain-Revel a écrit sur le même sujet à la Société des Gens de Lettres pour attirer son attention sur des incidents de ce genre.

EN MARGE DU CENTENAIRE DE MADAME BOVARY

De plusieurs côtés et en plusieurs Centres littéraires, on célèbre le Centenaire de la parution de *Madame Bovary*, publiée dans la « Revue de Paris » d'octobre à décembre 1856 et en librairie, en avril 1857.

1. — Dans le Paris-Normandie du vendredi 11 mai 1956, M. Jacques Toutain-Revel, Président des Amis de Flaubert, a publié un article à ce sujet.
2. — La Société des Amis de Flaubert a tenu, le dimanche 13 mai 1956, à Croisset, une cérémonie littéraire d'évocation du roman. Compte rendu de cette cérémonie a paru dans le Bulletin n° 9, dans lequel également des extraits du discours de M. André Dubuc, Président de la Société Libre d'Emulation de la Seine-Maritime, qui présidait la cérémonie, ont été publiés.
3. — M. André Maurois, de l'Académie Française, a publié dans *Historia*, n° 119 (septembre 1956), un très bel article, avec quelques clichés, sur la question..
4. — M^{me} Magné de la Londe, conservatrice à la Collection Albert Kahn (Boulogne-sur-Seine) a prononcé, le samedi 29 septembre 1956, à la Conservation Kahn, une remarquable conférence sur le centenaire du roman, accompagnée de très beaux clichés folkloriques.
5. — Dans « Le Soir » de Bruxelles (notes parisiennes) du samedi 2 octobre 1956, M. Léon Treich a publié un bref article sur la question.
6. — Le dimanche 4 novembre 1956, à l'occasion de l'inauguration du nouveau poste de Télévision de Grand-Couronne, près Rouen, a eu lieu l'émission de *Madame Bovary*, film de Claude Barma, tiré du roman de Flaubert par Jacques Chabannes. La projection, hélas ! a été malheureusement désastreuse et le texte parlé absolument inaudible.
7. — Le dimanche 16 décembre 1956, M^{me} Magné de la Londe a fait à Rouen, à la Société des Amis de Flaubert, une remarquable conférence, avec projection de clichés en couleurs, sur : *Evocation de la Normandie de Madame Bovary*.
8. — La Société des Amis de Flaubert a tenu, du 21 décembre 1956 au 10 janvier 1957, une *Exposition Bovary*, au Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen.
9. — Dans le numéro 1 — 13^e année — 3 janvier 1957, de *L'Education Nationale*, M. Maurice Rat, critique littéraire et membre de la Société des Amis de Flaubert, consacre un remarquable article sur : *Les cent ans de Madame Bovary*.
10. — La Section Bruxelloise de l'Alliance Française a reçu, en février 1957, M. Jacques Suffel, attaché à la Bibliothèque Nationale, qui a fait une conférence sur *Madame Bovary*.
11. — La Société des Amis de Flaubert a organisé un *Concours littéraire dit Madame Bovary*, entre étudiants et élèves des Etablis-

ments d'Enseignement de Rouen, concours doté de trois prix : le premier, de 10.000 francs ; les deux autres, de 3.000 francs chacun. Les prix ont été distribués le 23 février 1957 et le texte des copies primées paraît dans le présent Bulletin.

12. — La Société Libre d'Emulation de la Seine-Maritime a tenu à Rouen, le samedi 2 février 1957, sa réunion mensuelle, au cours de laquelle M. Robert Eude, président honoraire de cette Société, a fait une très intéressante communication sur le Procès de Madame Bovary, en 1857.
13. — M. René Dumesnil, président honoraire de la Société des Amis de Flaubert, consacre douze émissions à la Radio (Chaîne Nationale), à partir du samedi 9 février 1957 (22 heures), sur Madame Bovary.
14. — M^e Pierre Macqueron, arrière-petit-fils de M^e Sénart, le défenseur de Flaubert en 1857, prononce à Rouen, le 22 mars 1957, devant un nombreux auditoire, une conférence sur le Procès de 1857.
15. — La Revue *Historia*, numéro 125, avril 1957, publie un article de Emile Henriot, de l'Académie Française, sur le centenaire de Madame Bovary. Malheureusement, cet article contient de lourdes erreurs concernant les « sources » du roman. On y retrouve les nombreuses redites dont les recherches modernes ont prouvé l'inexistence. En particulier, le tableau qui orne la couverture ne représente pas ce qui pourrait être M^{me} Bovary, mais tout simplement M^{me} Joseph Court, la femme du peintre rouennais (1797-1865). Voici à ce sujet le « Bulletin Flaubert », n^o 6, et la lettre à « P...-M... » dans le présent numéro.

Compte rendus littéraires

Journaux et Revues qui veulent bien parler de notre Société

I. — La Revue *Messidor* (Club des Amis du Livre Progressiste) a publié en janvier 1957 un avis annonçant un numéro spécial de la Revue *Europe*, contenant la traduction en français d'une étude critique de l'écrivain soviétique A. Ivachtchenko sur le « Réalisme de Flaubert ».

La Revue *Recherches Soviétiques*, éditée en français, publie dans le numéro mensuel n^o 6 de novembre 1956, cette même étude de 75 pages. Une copieuse annotation et de bonnes références complètent cette étude dont l'intérêt réel nous prouve l'attention que l'on porte au-delà de nos frontières à la littérature de notre pays.

Cette étude est doublée d'une autre étude sur Balzac et d'une autre encore sur Maupassant.

II. — Les Editions L'Inter, 230, boulevard Raspail, Paris-14^e, publient *Madame Bovary*, remarquablement illustrée de 33 gravures de Pierre Gandon.

III. — M. Jacques Hamelin, avocat à la Cour d'Appel et membre de la Société des Amis de Flaubert, vient de publier, aux Editions de Minuit,

un remarquable ouvrage sur **Hommes de Lettres inculpés**. On y retrouve côte à côte et sur le banc des accusés : Mérimée, Barbey d'Aureville, Flaubert, Diderot, Baudelaire et les Goncourt. Ce livre est écrit avec beaucoup d'objectivité et contient des détails précieux à connaître.

Les Journaux et Revues qui veulent bien parler de notre Société

Dans le « Figaro Littéraire » du 5 janvier 1957, M. Maurice Rat, l'un de nos fidèles adhérents, veut bien consacrer un article au **Fiacre de Madame Bovary** et aux **Cactus de Salammbô**, en réponse à deux échos qui avaient paru dans le Bulletin n° 9.

Nous remercions vivement M. Maurice Rat de cet article aussi aimable que précis.

Autour de Flaubert et de son œuvre

Gustave Flaubert jugé par les Goncourt

Si les Goncourt ont réservé — tout au moins dans le Journal expurgé — accueil favorable à leur Maître Gustave Flaubert, ils se sont réservés la liberté de critique avec la liberté de leur plume. Témoins ces quelques lignes que nous lirons peut-être dans le Journal, dont la parution in-extenso est annoncée.

LE GOUT DE FLAUBERT

...Flaubert n'a aucun sentiment artistique. Il n'a jamais acheté un objet d'art de vingt-cinq sous. Il n'a pas chez lui une statuette, un tableau, un bibelot quelconque. Il parle pourtant d'art avec fureur ; mais (ce n'est) que parce que, littérairement, l'art est une note distinguée, bon genre, qui couronne un homme qui a un style artiste ; et puis, c'est anti-bourgeois. Il a pris l'antiquité à l'aveuglette et de confiance, parce que là est le beau reconnu. Mais trouver le beau, non désigné, non officiel d'une toile, d'un dessin, d'une statue, saisir son angle aigu, pénétrant, sympathique, il en est absolument incapable. Il aime l'art comme les sauvages aiment un tableau : en le prenant à l'envers.

CRÉMAILLÈRE CHEZ ZOLA

Judi 4 avril... Il nous donne un diner, très fin, très succulent, un vrai diner de gourmet. Flaubert, un peu poussé de nourriture, un peu saoul, débite avec accompagnement de m... toute la série de ses lapalisades féroces et truculentes contre le borgeois... Et à mesure qu'il parle, c'est un étonnement triste sur le visage de ma voisine, M^{me} Daudet, qui semble toute contrite, toute peinée...

TRISTESSE DE MONSELET

...De confiance en confiance, Monselet me conte sa peine, son ennui d'être gros, lui qui a toujours rêvé la sveltesse, d'avoir la (tournure) d'un notaire des Batignolles ou d'Épinal. Puis il m'étale sa grosse main boudinée, la main du Portier des Chartreux, dessinée par Boucher : « Moi qui soigne ma forme — on ne peut pas me refuser dans ce que je fais une certaine recherche, une distinction, eh bien ! voyez cette main ! » Et il fait passer sa main : « C'est la main d'un cochon, la main de Dumolard ». Et la tendant à Flaubert : « Est-ce que vous voudriez avoir cette main là dans votre famille ? » Et il s'arrose de plus en plus avec un grog au vin.

Sur le boulevard, Flaubert me parle du projet d'ouvrage qui doit suivre Salammbô. Il veut faire une féerie ; et avant de le faire, il lira toutes les féeries faites jusqu'à lui. Le singulier procédé d'imagination !

(« Journal des Goncourt », 1856. Extraits publiés par « Jours de France », 20 octobre 1954).

FLAUBERT ET LA NÉVROPATHIE

Les Goncourt, ces êtres sensitifs par excellence, se sont un jour posé la question : « Pour les délicatesses, les mélancolies exquises d'une œuvre, les fantaisies rares et délicieuses sur la corde vibrante de l'âme et du cœur, faut-il un coin maladif dans l'artiste ? Faut-il être, comme Henri Heine, le Christ de son œuvre, un peu crucifié physique (1) ».

On conte, à ce propos, que Michelet, apprenant que Flaubert était couvert de clous, se serait écrié : « Qu'il ne se soigne pas, il n'aurait plus son talent ! » Était-ce simple boutade ? Ce qu'on a dit de Flaubert, on l'a dit sous une autre forme, de Chamfort, que l'âcreté de son sang devait faire son âpreté d'esprit ; mais est-il toujours aisé de savoir si telle ou telle œuvre a été composée sous l'influence de la maladie ? Pourrait-on fournir la preuve que Flaubert, que Dostoïevsky, notoirement connus comme épileptiques, n'ont été jamais mieux inspirés que sous l'influence de leur accès ?

Brunetière a posé nettement, à son ordinaire, les données du problème (2) : « Dans l'œuvre d'un artiste, de qui l'on sait, par ses confidences ou par le témoignage de ses amis, qu'il était ce que nous appelons un névropathe, on cherche, avec une curiosité malsaine, les traces ou les preuves de sa névropathie ; je voudrais que l'on fit précisément le contraire ; et dans sa névropathie, que l'on nous fit voir avant tout, le danger, la fausseté, l'illégitimité de sa conception de l'art et de la vie : par exemple, ce qu'il y a de durable et d'admirable dans *Madame Bovary*, c'est ce que Flaubert y a mis quand, entre deux attaques du mal, entièrement maître de lui-même, sain de corps et d'esprit, il écrivait comme on doit écrire ; mais ce qu'il y a d'extravagant et de fou dans la *Tentation de Saint-Antoine*, inversement, c'est ce que le névropathe y a comme insinué, malgré lui, des formes de sa maladie. Ou encore, et si nous généralisons, ce qu'il y a d'étrange, d'insolite et de contradictoire au bon sens dans la conception que les Baudelaire et les Flaubert

(1) De Goncourt, *Idées et Sensations*, 109.

(2) Dans *Une Étude sur les Artistes littéraires*, de M. Maurice Sponck, ouvrage paru en 1889 (cf. *Revue des Deux-Mondes*, 1889 et 1890).

se sont faite de l'art, n'est-ce pas justement ce qu'ils y ont mis quand ils étaient malades ? et d'y faire consister leur originalité ; n'est-ce pas changer les vrais noms des choses, confondu la fièvre avec l'inspiration, la surexcitation cérébrale morbide avec le fonctionnement normal de l'intelligence ? »

(« Les Grands Névropathes », page 40).

Docteur CABANÈS.

Flaubert confirme

Une nouvelle fois, Flaubert confirme ce qu'un examen des lieux pouvait permettre de supposer.

Le croquis d'Yonville-l'Abbaye, dû au romancier et qui, lors de la vente de la Bibliothèque du docteur Lucien Graux, au mois de décembre dernier, a obtenu, avec une édition originale de Madame Bovary, un prix record, est beaucoup plus complet que celui qui avait été précédemment publié. On y trouve, notamment, deux mentions capitales :

La première indique, auprès de la côte située à l'entrée d'Yonville — côte Saint-Jean dans le roman, côte de l'Épinay à Forges-les-Eaux dans la réalité — : Chemin venant de R[ouen]. Rien n'est plus exact.

Mais il y a mieux :

Depuis longtemps, je pensais que c'était le château du Fossé, voisin de Forges et qui était habité en 1848 par Rodolphe Frey, qui avait été décrit par Flaubert sous le nom de la Huchette.

« La Huchette... était un domaine près d'Yonville, dont il [Rodolphe] venait d'acquérir le château avec deux fermes qu'il cultivait lui-même... »

Entre Yonville-l'Abbaye et la Huchette, se trouvaient « des champs en labour » et des fossés. « Après la cour de la ferme, il y avait un corps de logis qui devait être le château », etc.

Jusqu'ici, faute de preuves, je n'osais cependant rien affirmer sur ce point. Et voici que Flaubert, sur le nouveau croquis, a indiqué, à l'endroit même qui correspond, à Forges, à la vallée de l'Epte et au château du Fossé : Château de Rodolphe... en toutes lettres !

C. Q. F. D.

René HERVAL.

Autour d'un Portrait de Gustave Flaubert

Le Paris-Normandie du vendredi 1^{er} février 1957 a inséré, en sa page littéraire, un article sur Un Portrait inconnu de Gustave Flaubert. Il s'agit en l'espèce d'un tableau représentant Gustave Flaubert, vers la trentaine, assis dans un fauteuil en velours rouge, présumé dans le « petit salon » de Croisset (aujourd'hui le Pavillon du bord de Veau). L'écrivain est en bras de chemise, gilet et col ouverts. Il a une chevelure abondante et une moustache « Morse ». L'auteur du portrait est inconnu (on lit seulement, à peu près : ARLISTE (?)) et on ne sait rien de la date de composition.

Ce portrait est la propriété actuelle de M. Claude Menetret, libraire à Paris, qui a bien voulu écrire à ce sujet à la Société des Amis de Flaubert, puis à Paris-Normandie pour signaler cette œuvre. M. Jacques Toutain-Revel a cru devoir écrire à Paris-Normandie dans les termes que voici :

Rouen, 1^{er} février 1957.

Monsieur le Directeur de « Paris-Normandie »,
Rouen.

Monsieur le Directeur,

« Paris-Normandie », en chronique littéraire de ce jour, reproduit aujourd'hui, avec un « portrait inconnu » de Gustave Flaubert, un article sur ce document.

M. Claude Menetret, qui détient ce portrait, avait bien voulu déjà nous le signaler. Je m'étais autorisé à répondre que la signature d'auteur : ARLISTE (?) ne correspondait à aucun nom de peintre et cachait soit un nom familial, soit signifiait peut-être tout simplement : Artiste (?).

Ce tableau s'entoure, en effet, d'un total mystère. Si c'est Flaubert à trente ans, le portrait a donc été fait vers 1851. Or, à cette époque, — et encore plus si c'est Flaubert à 35 ans, l'écrivain, retour d'Orient, était atteint de calvitie précoce — et le tableau le représente avec une abondante chevelure noire.

Si c'est avant 1851 (Flaubert fut en Orient de 1849 à 1851), l'écrivain était doté d'une barbe blonde. Alors ?

Ne s'agirait-il pas d'un portrait dit « de convention » ? c'est-à-dire fait à une date inconnue avec tous les atouts en main...

A quelque époque que ce soit, Gustave Flaubert ne fait état de ce portrait dans sa Correspondance, personne ne semble pouvoir indiquer comment ce tableau d'apparence familiale est tombé dans un tout autre domaine. Rien aux deux ventes Franklin-Grout. Donc : prudence...

Ceci d'autant plus que pendant de longues années et aussi dans le domaine pictural, un portrait de jolie femme brune a été donné de manière certaine comme le portrait de Delphine Delamare, née Couturier (Emma Bovary), alors que des recherches récentes ont établi qu'il s'agissait tout simplement du portrait de M^{me} Joseph Court, femme du peintre rouennais, laquelle (heureusement pour notre honorable concitoyen) ne pouvait être en aucun cas comparée à la trop mélancolique Emma.

Je me permets d'espérer, Monsieur le Directeur, que vous ne m'en voudrez point de cette petite indication qui me permet de vous réitérer combien nous vous sommes reconnaissants de réserver en votre honorable journal une part à l'un de nos plus grands romanciers français.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et dévoués.

Le Président :

Jacques TOUTAIN-REVEL.

Nota. — Postérieurement à cette correspondance, nous avons acquis la certitude que la famille Flaubert avait obtenu une photographie de Gustave Flaubert à l'époque de la trentaine. Le portrait dont s'agit ne serait-il pas la reproduction avantagée de cette photographie ?

LA VIE DE NOTRE SOCIÉTÉ

Le Dimanche 16 Décembre 1956

M^{me} Magné de Lalonde évoque par la parole et par l'image sites et prolongements de « Madame Bovary »

Conservateur de la Bibliothèque Historique à la Préfecture de la Seine, M^{me} Magné de Lalonde a eu l'heureuse idée de faire un choix parmi les très nombreux clichés en couleurs qui sont à sa disposition, en vue de les utiliser à illustrer les plus belles pages de Madame Bovary.

C'est à ce régal artistique et littéraire que M. Jacques Toutain avait convié, dimanche après-midi, au Muséum, les Amis de Flaubert, sociétaires ou non, qui répondirent nombreux à son appel et se déclarèrent enchantés de cette évasion dans la forêt normande, à travers les chemins de nos campagnes et aussi dans le Rouen d'antan, où Emma erre avec Léon et dont on applaudit l'éphémère résurrection.

La diction de M^{me} Magné de Lalonde met en valeur merveilleusement le texte de Flaubert. Le synchronisme du texte et des images est parfait. Et nous fûmes au vrai emportés, une heure durant, au pays du rêve, de ce rêve qu'a conçu l'imagination du créateur d'Emma et qu'il eût été ravi, s'il eût pu assister avec nous à ces rapprochements heureux, qui manifestent la pérennité et la beauté de notre Normandie, la pérennité et la beauté du grand roman qui la célèbre.

Comment ne pas souhaiter qu'en une autre occasion, M^{me} Magné de Lalonde revienne à Sainte-Croix-des-Pelletiers, devant l'auditoire de 500 personnes que mérite son initiative, refaire l'expérience que nous avons tant goûtée dimanche après-midi ?

M. Jacques Toutain, président des Amis de Flaubert, avait présenté M^{me} Magné de Lalonde. Il la remercia chaleureusement.

Nous citerons parmi les personnes présentes à cette conférence : M. le Premier Président Ricaud, M. Yves Fouyé, conseiller à la Cour ; MM. Sénilh, trésorier des Amis de Flaubert ; Andrieu, secrétaire des Amis de Flaubert ; René Herval ; Robert Eude, de l'Académie de Rouen ; Fontaine, des Amis de Flaubert ; Arinal, du Groupe Folklorique de Normandie.

M. MORISSET.

(« Paris-Normandie », mardi 18 décembre 1956).

Du 21 Décembre 1956 au 11 Janvier 1957

L'EXPOSITION DU CENTENAIRE DE LA PARUTION DE MADAME BOVARY

Notre Société a tenu à l'occasion du Centenaire de la parution de Madame Bovary (Revue de Paris du 1^{er} octobre au 15 décembre 1856, Edition Michel Lévy, le 15 avril 1857), à exposer les documents qu'elle avait pu recueillir à cette occasion.

Notre Société avait pensé organiser cette exposition à la Bibliothèque

Municipale de Rouen qui, depuis 1925, détient les précieux manuscrits du roman.

A notre demande (lettre du 14 août 1956) et malgré quelques mots qui donnaient quelque espoir, l'administration de cet important organisme ne nous a jamais répondu...

Notre Société a donc été dans l'obligation de tenir cette Exposition au Musée Flaubert de l'Hôtel Dieu de Rouen, où grâce à la large compréhension du distingué Conservateur, M. R.-M. Martin, nous avons pu réaliser notre projet.

Disons, de plus, que cette Exposition a rencontré le plus grand succès. Dans les quinze jours pendant lesquels elle s'est tenue, plusieurs centaines de visiteurs lui ont fait l'honneur de s'y rendre.

Remercions particulièrement M. Surirey de Saint-Rémy, l'aimable Conservateur de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, qui avait bien voulu consentir au prêt des deux manuscrits de Madame Bovary et des Carnets de Notes de Voyages.

Voici la nomenclature des objets exposés :

CATALOGUE DES OBJETS EXPOSÉS

1. *Madame Bovary.* — La première page des Brouillons.
2. *Madame Bovary.* — Deux autres pages des Brouillons (à Tôtes).
3. *Madame Bovary.* — Deux autres pages des Brouillons (à Yonville).
4. *Madame Bovary.* — Deux autres pages des Brouillons (début des Comices).
5. *Madame Bovary.* — Le plan de Yonville-l'Abbaye, dessiné par Flaubert (Scénario). Est-ce Ry ?
6. Ensemble de *Documents Iconographiques* concernant les « sources » de Madame Bovary.
L'ancien Lion d'Or (actuel Hôtel de Rouen, à Ry). — La rue principale de Ry. — L'ancienne pharmacie Jouanne. — La Maison des Delamare. — Le Château de la Huchette. — La Ferme de Blainville-Crevon. — La Vallée de le Crevon. — La Maison de la Mère Rollet. — La pierre tombale de Delphine Couturier, à Ry. — Le conducteur Thérain. — Augustine Ménage, épouse Acloque. — L'acte de naissance de Delphine Couturier. — L'acte de décès de Delphine Delamare, née Couturier. — La Maison Blanche du notaire Beauvils, à Forges-les-Eaux. — L'ancienne église de Forges et la « place verte ». — Les Comices agricoles (tableau de Brispot). — Portrait de M^{me} Joseph Court (indiqué à tort comme ayant servi de prototype pour Emma Bovary).
7. *Madame Bovary.* — Première édition (1857) en deux volumes, contenant annotés et rayés de la main de Flaubert les passages supprimés lors de la parution du roman dans la « Revue de Paris » (1856).
8. *Madame Bovary.* — Première édition (1857) en un volume, dite sur papier fort, exemplaire dédié par Flaubert, à sa mère : *A ma Mère, son vieux compagnon, Gustave Flaubert.*
9. Carnets de notes de Flaubert, deux carnets.
10. Deux carnets de voyages de Flaubert ; deux carnets : voyage de 1845 à Gênes, voyage de 1849-1851 en Orient.

Ces documents proviennent de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris.

11. Portrait du procureur Pinard, ayant soutenu l'accusation lors du procès de 1857.
12. Portrait de l'avocat Senard, ayant plaidé pour Flaubert lors du procès de 1857.
13. Photographie de Flaubert, par Carjat.
14. Photographie de Flaubert par Nadar.
15. Portrait de Flaubert par M^{me} Auguste Sabatier.
16. Portrait-charge de Flaubert par Giraud.
17. La tombe de Flaubert au Cimetière Monumental de Rouen.
18. *Madame Bovary*. — Edition ancienne. Charpentier, éditeur.
19. *Madame Bovary*. — Edition moderne illustrée. Fasquelle, éditeur.
20. *Madame Bovary*. — Edition moderne illustrée. Rombaldi, éditeur.
21. *Madame Bovary*. — Edition moderne illustrée. Edition du Centenaire.
22. *Madame Bovary*. — Edition moderne illustrée. Lemoine, éditeur.
23. *Madame Bovary*. — Edition moderne illustrée. Fayard, éditeur.
24. *Madame Bovary*. — Critique de textes. MM. Pommier et Leleu. Corti, éditeur.
25. *Madame Bovary*. — Edition de luxe illustrée.
26. *Novembre*. — Edition de luxe illustrée.
27. *Par les Champs et par les Grèves*. — Edition de luxe illustrée.
Ces trois ouvrages appartiennent à Maître Maxime Denesle, Avocat à la Cour d'Appel de Rouen.
28. Flaubert faisant l'autopsie de Madame Bovary, caricature de Lemot.
29. *La Tête Phrenologique* ayant appartenu à Eugène Delamare et ayant servi de modèle dans *Madame Bovary*.
30. Le diplôme du Comice Agricole délivré à M. Couturier, père de Delphine Couturier.
31. *La mort de Madame Bovary*. — Tableau de Fourié (Hôtel-Dieu de Rouen).
32. Lettre de José-Maria de Hérédia à Emile Zola lui annonçant la mort de Flaubert.
33. Médaillon de Flaubert, par Chapu.
34. Lettre de décès de Gustave Flaubert (Imprimerie Lapiere).
35. Carte d'invitation à l'inauguration de la statue de Gustave Flaubert, le dimanche 20 octobre 1907.
36. *Un Ami de Flaubert* : Alfred Le Poittevin, par René Descharmes. Edition Ferrouel, Paris 1909.
37. Rapport établi par M^e Layer, Avocat, et dressé le 22 décembre 1837 à M. Delamare, médecin à Ry, au sujet de la succession à recueillir par celui-ci, après le décès de sa première femme née Mutel.
38. Facture de 1 fr. 55, délivrée par Jouanne fils, à M^{me} Duboos, de Ry, pour médicaments fournis en juin-juillet 1861 et acquittée le 11 janvier 1862.
39. Lettre écrite par Alfred-Adolphe Jouanne fils, le 13 novembre 1858, pharmacien et conseiller municipal de Ry, président-fondateur de l'Unité Fraternelle, fondée à Ry le 1^{er} mai 1855, approuvée le 26 juillet 1856. Lettre adressée à M. Leclerc, notaire à Ry et conseiller municipal.

La presse a bien voulu relater en termes sympathiques cette Exposition.

Au Musée Gustave-Flaubert de l'Hôtel-Dieu, les Amis du Romancier ont réuni maints documents sur ce grand livre et sa petite histoire

C'est quelque chose que de passer le cap du centenaire ; surtout pour une dame. On n'aime guère, à partir d'un certain âge, avouer le nombre de lustres que l'on peut compter derrière soi.

Il en va autrement pour les héroïnes de roman. Certaines vieillissent très vite. Prématurément. D'autres, au contraire, « gardent, après cent ans, la jeunesse d'un jour ».

C'est bien le cas d'Emma Bovary. Et je n'en veux pour preuve l'actualité que conservent, pour les fervents de l'héroïne de Flaubert, les documents exposés actuellement, en l'enceinte de l'Hôtel-Dieu de notre ville, au pavillon d'histoire de la Médecine, à l'occasion du fameux centenaire, par les soins pieux des Amis de Flaubert, dont M. Jacques Toutain-Revel assume, avec dévouement et autorité, la présidence.

Le cadre est sévère. Mais comment s'en plaindre ? Ce cadre est justement celui dans lequel s'écoula la jeunesse du jeune Gustave. On y est accueilli par de grands personnages en pied ou en buste, qui vous regardent comme ils ont regardé sans doute ce monde où évolua le gamin qui, à neuf ans, avec un singulier pressentiment de ce que serait toute sa vie, sa philosophie de l'existence, écrivait à son camarade Ernest Chevalier : « Tu as raison de dire que le jour de l'an est bête ».

Nous montons un étage, un autre. Ce sont maintenant des médecins, des chirurgiens, des professeurs, qui vous entourent, qui vous regardent de partout, dans ce Musée, dont M. René Marie-Martin est l'aimable conservateur et qui réunit, répartis dans les appartements qu'occupa la famille Flaubert, les souvenirs du grand homme et ceux relatifs à l'histoire de la médecine.

Tout est contraste, ici. Voici trois magnifiques exemplaires de *Madame Bovary*, de *Novembre* et de *Par les champs et par les grèves*, aimablement prêtés par M^e Maxime Denesle. On y voit Emma se précipitant dans les bras de Rodolphe, par un de ces matins où Charles la laissait seule à la maison.

Et d'autres images nous sourient : les photographies des deux tableaux de Joseph Court, qui se font face au Musée des Beaux-Arts de Rouen, et où, selon le D^r Brunon, les gens qui ont connu l'aventure dont s'est inspiré Flaubert, reconnaissaient Delphine Delamare.

Avec un grand souci d'objectivité, les organisateurs de cette exposition ont réuni, ont rapproché dans ces vitrines, les documents relatifs à Ry et à ceux de ses habitants qu'une tradition rapportait comme ayant servi de prétexte à Flaubert pour faire jaillir de son imagination et de sa plume le célèbre roman, et ceux relatifs à Forges-les-Eaux, où M. René Herval nous invite à voir la source principale de l'inspiration du maître lorsqu'il s'est agi de faire surgir l'image d'Yonville-l'Abbaye.

On aperçoit ce que fut l'ancienne église de Forges, ainsi que la maison du notaire. On retrouve la grande rue de Ry, la pharmacie, et même la facture pour une ordonnance dressée par Jouanne fils. Et par là, mieux peut-être que par les autres documents, on mesure le temps écoulé : l'élixir purgatif se payait un franc ; la pommade et le collyre, trente-cinq centimes !

Quel visiteur ne s'attardera avec amour, avec ferveur, sur les fac-similés des pages du manuscrit de *Madame Bovary*, travaillées avec un acharnement qui tient du prodige. Et sur le manuscrit autographe où Flaubert a consigné des notes qui ont un prix inestimable. Et voici la dernière page d'une première édition du roman où il a lui-même transcrit ces remarques qui font rêver : « Il fallait, selon Maxime du Camp, retrancher la noce ; selon Pichat supprimer, ou du moins abrégier considérablement ou refaire les comices d'un bout à l'autre ». Il est vrai que si Corneille avait écouté les oracles de l'Hôtel de Rambouillet, nous n'aurions pas *Polyeucte*.

Cette exposition a eu des visiteurs (même en ce jour du nouvel an que vous dénonciez si cruellement, Gustave Flaubert !). Elle les mérite. Elle restera ouverte jusqu'à dimanche, chaque après midi.

Et, nous arrachant à regret à ces précieux témoignages de l'amour de Flaubert pour son art et de l'amour des générations suivantes pour Flaubert, nous ne pouvions, en retraversant les salles adjacentes qui racontent une histoire bien moins romantique que les rêves d'Emma, nous empêcher de songer à cet éloge de Corneille qu'à dix ans Gustave parlait de faire imprimer, que René Deschermes a pu lire : « Il commence par une dissertation sur le génie de Corneille et se termine, à propos du grand tragique, par un éloge ordurier de la constipation ».

Il y avait, il y a toujours eu, en Flaubert, un côté rabelaisien. Il n'était pas né pour rien dans la proximité de ces hommes qui luttent pour faire reculer les limites des misères humaines, et qui en rient parfois pour ne pas être tentés d'en pleurer.

Maurice MORISSET.

Paris-Normandie, jeudi 3 janvier 1957.

Dans la Maison natale de Flaubert, Madame Bovary un siècle après sa grande révélation littéraire

En cette vieille demeure de l'Hôtel-Dieu, que hante toujours l'ombre du jeune Gustave Flaubert ; là, tout près de la chambre natale du grand romancier — qui, plus que tout autre, allait connaître les affres du style — en prolongement de la salle à manger familiale, qu'une simple porte, aujourd'hui condamnée, séparait des cholériques, cette même porte qui s'ouvrait chaque matin, devant le chirurgien Achille-Cléophas Flaubert — le père de Gustave Flaubert — lequel, dès l'aube, bougeoir en main, et les « carabins » faisant la haie, prenait son service d'hôpital ; en cette vieille demeure de l'Hôtel-Dieu, il est un musée, vous le saviez déjà, qui garde avec ferveur son souvenir toujours vivant.

Or, actuellement, dans ce même musée, sous l'impulsion des *Amis de Flaubert*, qu'anime avec la foi de l'apôtre, le fils du lucide et vigoureux écrivain normand Jean Revel : Jacques Toutain-Revel, et grâce à la Bibliothèque Historique de la ville de Paris et à quelques particuliers, et en dépit du curieux oubli de la Bibliothèque de « La Ville Natale de Gustave Flaubert », qui, cependant, possède depuis 1914, ses manuscrits autographes, lesquels lui ont été légués par sa nièce, M^{me} Franklin-Grouit ; le visage douloureux et torturé de Madame Bovary s'y profile, envôûtant comme le pastel en relief d'un être que l'on aurait point cessé d'aimer et dont l'âme tourmentée demeurerait au milieu de nous, à la face même du temps, ce temps qui grignote nos jours, comme notre cœur ou notre bonheur...

Mais voici la première page des « brouillons » de *Madame Bovary*, fidèlement reproduits. Voici une page de la description de Tôtes ; puis le début de Yonville ; et le prélude des Comices.

Ici apparaît le plan de Yonville-l'Abbaye, dessiné par Flaubert lui-même.

Parmi tout un ensemble de documents iconographiques, clichés, photographies, surgit *L'Auberge du Cygne*, qui était située place Beauvoisine, à Rouen, et où dételait la diligence *L'Hirondelle*, qui venait de Buchy et non de Ry, comme certains l'ont raconté.

Le visiteur découvre alors un acte de décès bien émouvant, daté du 6 mars 1848 : celui de Delphine Delamare, née Couturier, qui, dit-on, servit de « modèle » à Flaubert, pour son Emma Bovary.

On caresse d'un pieux regard la première édition originale de *Madame Bovary*, en deux volumes, qui fut publiée immédiatement après le procès. Le Dépôt légal en parvint à Rouen le 18 avril 1857 ; le volume était vendu 1 franc, soit 2 francs l'édition. On tira à quinze mille exemplaires ; mais Gustave Flaubert avait vendu son manuscrit à Michel Lévy, son éditeur, pour huit cents francs...

Cette première édition contient les passages qui furent « coupés » dans *La Revue de Paris*, en 1856, et qui furent considérés comme « contraire aux bonnes mœurs et à la religion » et que Maxime Du Camp n'avait pas voulu insérer...

L'exemplaire est biffé de la main de Flaubert, avec des « exclamatifs » qui s'insurgent, visiblement, contre les passages supprimés.

Cet autre exemplaire de la seconde édition, qui parut en 1857, six mois après en un seul volume, sur « papier fort », prend un sens plus pathétique encore, peut-être, lorsqu'on en lit la dédicace :

A ma bonne mère, son vieux compagnon.

Gustave Flaubert.

Ailleurs, ce sont les originaux de Carnets de notes et de Carnets de voyage, rédigés, à l'encre et au crayon, par Flaubert.

Enfin, une magnifique édition moderne illustrée de *Madame Bovary*, en un volume, qui appartient au bâtonnier Maxime Denesle.

Mais une lettre attire irrémédiablement le regard : celle que le poète José-Maria de Hérédia — qui avait rencontré Flaubert à Croisset, en 1879, en même temps que Guy de Maupassant, lequel était l'hôte, également, de l'auteur de *Madame Bovary* — adressait, le samedi 8 mai 1880 à Zola, pour lui annoncer la fin brutale de Flaubert.

Samedi soir.

Mon cher Zola,

Flaubert, notre cher Flaubert, est mort ce matin à Croisset, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Sa nièce, en partant pour Rouen, m'a chargé de vous apprendre cet affreux malheur. Elle m'a promis de me faire savoir le jour et l'heure du service. Je vous télégraphierai immédiatement.

Je vous serre les mains et vous prie de mettre mes hommages aux pieds de Madame Zola.

J.-M. de HÉRÉDIA.

On sait que Flaubert devait être inhumé le mercredi 12 mai 1880 et

que Zola allait laisser un saisissant tableau de ses obsèques, se dressant en termes virulents contre les Rouennais, indifférents et oublieux...

Mais c'était il y a soixante-dix-sept ans ! Aujourd'hui, tout a changé, dit-on !...

Paul LEROY.

Liberté-Dimanche, dimanche 6 janvier 1957.

Le samedi 2 février 1957, à la Société Libre d'Emulation, une étude de M. Eude sur l'histoire de Madame Bovary

Le 31 janvier 1857 — il y a cent ans — Gustave Flaubert comparait, avec le directeur de la « Revue de Paris », Laurent Pichat, et l'imprimeur A. Pillet, en police correctionnelle, sous l'inculpation d'outrages à la morale et à la religion, à la suite de la publication de son roman « Madame Bovary », dans cette Revue. Le 7 février, le tribunal les acquittait, sans dépens, mais en disant « qu'il y a des limites que la littérature, même la plus légère, ne doit pas dépasser, et dont Gustave Flaubert et ses co-accusés paraissent ne s'être pas suffisamment rendu compte... »

C'est pour commémorer le centenaire de ce procès que, dans sa séance du 2 février, la Société Libre d'Emulation a entendu une fort intéressante communication de M. Robert Eude sur l'histoire du célèbre roman, dont il rechercha les détails dans la correspondance de l'écrivain.

Le président André Dubuc le remercia vivement pour cette étude si documentée. Une intéressant échange de vues, auquel prirent part notamment M. Jacques Toutain, président des « Amis de Flaubert », et M. Senilh, trésorier, suivit cette causerie.

Au cours de cette même réunion, M. Michel Flavigny parla de la situation actuelle des Sociétés Savantes et des solutions à apporter pour leur sauvegarde et leur développement.

Le vendredi 22 mars 1957, M. le Bâtonnier Macqueron a évoqué le procès de Madame Bovary

Le 7 février 1857, le Tribunal correctionnel de Paris acquittait M^{me} Bovary. Il l'acquittait non sans avoir sévèrement jugé l'héroïne poursuivie, en la personne du romancier, de l'imprimeur et de l'éditeur, pour délit d'outrages à la morale publique et à la religion.

Il eut été facile ce vendredi soir de reconstituer les éléments d'un Tribunal ou même d'une Cour pour réformer ou confirmer le jugement du 7 février 1857. Nombreux, en effet, étaient les magistrats qui gravirent la pente de la rue Beauvoisine pour se retrouver au Muséum, autour de M. le Premier Président Ricaud, coude à coude avec les avocats, les avoués qui eussent complété le tribunal.

Le tribunal ne fut pas composé. M. Jacques Toutain, président des Amis de Flaubert, ouvrant la séance, rappela l'anniversaire de la parution et des premiers avatars de « Madame Bovary ». Il donna ensuite la parole à M. le Premier Président Ricaud, qui dégaya en termes élevés le sens du roman et le sens du procès.

Il appartient à M. le bâtonnier Macqueron, du Barreau de Rouen, petit-fils de M^e Sénart, qui défendit Flaubert, et de Robert Baudry, l'âme du romancier.

Riche de nombreux souvenirs sur Flaubert qu'il tient de traditions familiales, M^e Macqueron évoqua avec beaucoup de charme et d'intérêt la personne même de l'auteur de « Madame Bovary », les intentions du roman, les circonstances de la parution et le fameux procès qui donna tant de souci au prévenu.

« Vous vous arrêtez à des détails. C'est à l'ensemble qu'il faut s'en prendre ». Cette remarque de Flaubert, que cita M^e Macqueron, dit bien l'essentiel sur la manière dont il faut juger l'œuvre. Aucun retranchement du genre de ceux qu'opéra la « Revue de Paris » et qui motiva les protestations du romancier, ne pouvait changer l'esprit du livre, le caractère de l'héroïne et la leçon que porte ce beau texte.

Incompréhension réciproque de l'accusateur et de l'accusé. Là est le point essentiel que M^e Macqueron mit judicieusement en lumière. De Sénart, défenseur de Flaubert, il fit un portrait très beau, émouvant que nous espérons avoir un jour la joie de lire.

M. Jacques Toutain remercia vivement M^e Macqueron et le félicita de ce bel hommage rendu à la fois à Gustave Flaubert et à son digne défenseur, M^e Sénart.

Et gageons qu'à l'issue de cette soirée où trois délicats humanistes nous entretenirent de Flaubert, si l'assistance s'était constituée en jury, il eut été acquitté de nouveau à l'unanimité.

Maurice MORISSET.

BIBLIOGRAPHIE

- J. CHAIX-RUY. — *Cervantes. Flaubert. Pirandello et l'Humorisme. Bulletin de l'Institut français en Espagne*, avril 1956.
- René HERVAL. — *Encore du nouveau sur Madame Bovary. Etudes Normandes*, 2^e trimestre 1956.
- Charles PICARD. — *Flaubert, Carthage et l'Archéologie Contemporaine. Revue de Paris*, juin 1956.
- Roland VIROLLE. — *Explication de Texte. Une page de Madame Bovary*, 1^{re} partie, ch. VIII. *L'Ecole*, 9 juin 1956.
- Emma BOVARY a cent Ans. — Un reportage littéraire. *Plaisir de France*, juillet 1956.
- Jacques HAMELIN. — *Gustave Flaubert et ses Juges. La Vie Judiciaire*, n^o 566 du 11 au 16 février 1957.